



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

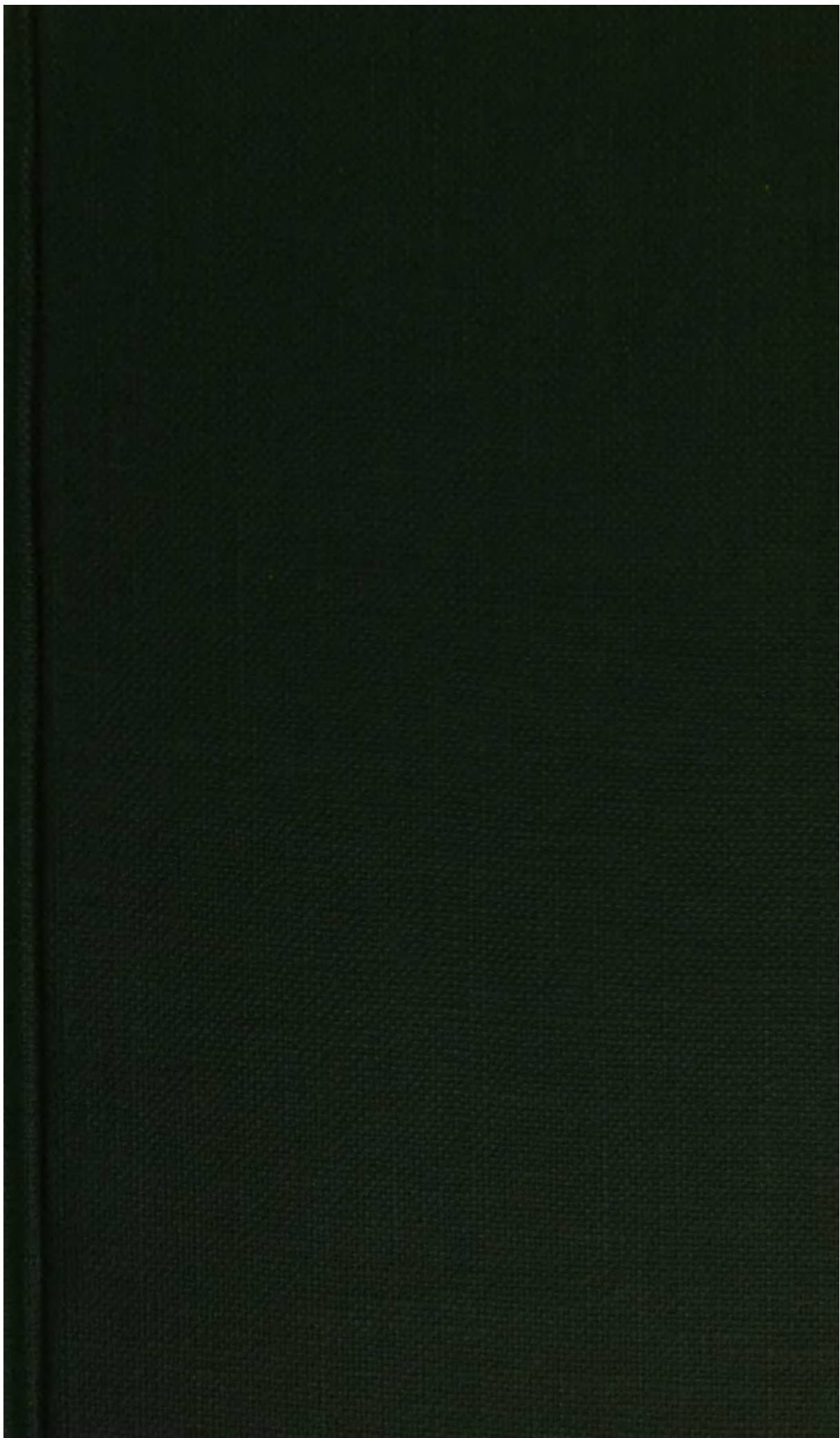
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~H/W 9552 A.1~~

TNR.43508



~~AS. 93 c.1~~



OEUVRES

DE

Édouard Grenier

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires sur papier de Hollande.

10 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés & paraphés par l'Éditeur.

OEUVRES
DE
Édouard Grenier

*

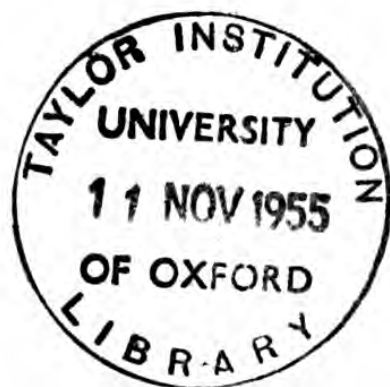
PETITS POÈMES — POÈMES DRAMATIQUES



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

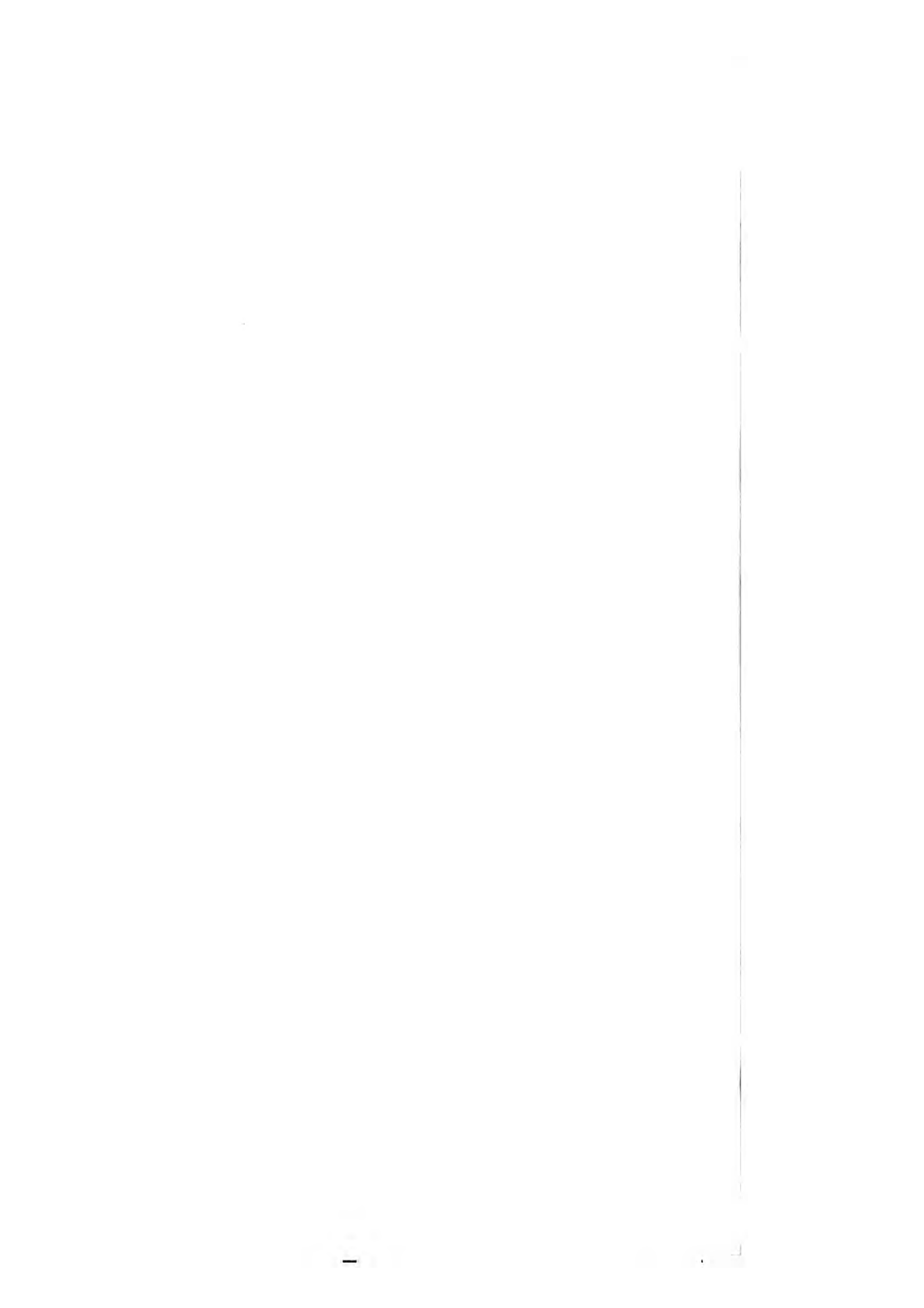
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

—
M DCCC XCV



PETITS POÈMES

1859





LA MORT DU JUIF-ERRANT

Speranza di morte!

DANTE.

DÉDICACE

LA lyre qui frémit sous la main des poètes,
Même quand elle expire en notes incomplètes,
N'est pas un instrument aux faciles accords,
Pareil à ces claviers dont l'ivoire ou l'ébène,
Sous les doigts négligents qui l'effleurent à peine,
Résonne aussitôt sans efforts.

Non ! la lyre, c'est l'âme immortelle qui vibre.
Seuls, les grands sentiments peuvent toucher sa fibre.
Il faut avoir aimé, vécu, pleuré, souffert,
Car la passion seule est mère du génie ;
Et, pour qu'il se répande en torrents d'harmonie,
Il faut que le cœur soit ouvert.

A qui donc dédier ce pur sang de notre âme,
Sinon à l'être aimé qui nous transmet sa flamme ;
A l'ange qui, sur nous s'inclinant chaque jour,
Nous fit de ses deux bras un berceau de caresses,
Et nous ouvre en pleurant, à l'heure des détresses,
Le refuge de son amour ?

A toi donc ce prélude ! à toi seule, ô ma mère,
Ces premiers chants tardifs d'une muse éphémère !
Tu ne les suivras pas d'un sourire moqueur ;
Peut-être rendront-ils même tes yeux humides :
Tendres et consolants, austères et timides,
Ils sont un écho de ton cœur.

1857.





P R E M I E R C H A N T

LA SOLITUDE

A cet âge de force et de mélancolie
Où l'homme, jeune encor, sur son cœur se replie
Et, rappelant à lui ses rêves dispersés,
Quitte un instant la lutte et compte ses blessés ;
A cet âge où chacun se rend à l'évidence,
Trouve la vie amère et la juge en silence,
J'avais fui les cités ; et seul, loin des humains,
Des glaciers et des monts j'avais pris les chemins.

L'esprit de Dieu réside au fond des solitudes.

Là, dominant la terre et ses inquiétudes,
Le calme descendit du ciel dans mon esprit.
A la vie en secret mon âme se reprit.
L'air libre et le soleil, retrem pant ma jeunesse,
Chassèrent les brouillards de ma noire tristesse.
Mon cœur, que le mépris devait clore à jamais,
Se rouvrit au bonheur sur ces âpres sommets,
Et l'amour y germa comme ces roses pâles
Qui fleurissent au fond des Alpes glaciales.

O lac, forêt, torrent au murmure éternel,
Toit visité par Dieu sous les traits d'un mortel,
Glaciers qui dans l'air bleu dressez vos fronts de neige,
Solitude bénie ! oh ! quand vous reverrai-je,
Lieux sacrés où j'appris pour suprême leçon
Le rachat par l'amour et le divin pardon ?

A mi-côte des monts, sous un glacier sublime,
Il est un vieux château bâti sur un abîme,
Nid d'aigle où s'abrita plus d'un baron guerrier
Pour dominer la plaine ainsi qu'un épervier.
Ces jours sont loin. Le temps, de l'aire féodale,
N'a rien laissé debout que les murs d'une salle
Dont le lierre verdit les piliers crevassés.
Tout autour, l'œil ne voit que débris entassés.
Un pâtre du vallon a d'un faîte rustique
Couronné les arceaux de la ruine antique.
De lourds fragments de roc chargent ce toit mouvant,

Qui déborde et se rit de la pluie et du vent.
Séjour d'ombre et de paix, simple et douce retraite,
Fait par l'œil du peintre et l'âme du poète !
Un bouquet de mélèze au feuillage léger,
Comme un frais éventail, cherche à la protéger
Des ardeurs du midi; vers le nord, en revanche,
Un bois de grands sapins défend de l'avalanche.
A leurs pieds, dans la cour, parmi les blocs épars
Qui couronnaient jadis les créneaux des remparts,
On entend murmurer doucement une source ;
Mais avant d'écumer et de prendre sa course,
Elle forme à deux pas un bassin naturel
Où se mire et frissonne un coin d'ombre et de ciel.
L'eau qui fuit par les bords sous le flot qui la pousse
Arrose un vert tapis, où, les pieds dans la mousse,
La gentiane entr'ouvre un œil timide et bleu
Qui regarde en rêvant le cyclamen en feu.
C'est là qu'il faut venir écouter le silence,
Vers le déclin du jour, quand la brise balance
Sur ce miroir tremblant les ombres des grands bois,
Et mêle au bruit des eaux les soupirs de sa voix !
Devant le vieux manoir une étroite terrasse
Mène au bord du rocher qui soudain dans l'espace
Manque; l'abîme est là. Devant l'œil incertain
Un vallon se déroule et fuit dans le lointain;
Puis des monts, puis un lac comme au fond d'un cratère :
On croit voir devant soi la moitié de la terre.

Voilà la solitude et quel était le nid

Où je passai les mois que le soleil bénit.
Un soir, j'étais assis sur cette plate-forme
Dont la base en granit s'allonge en cap énorme.
Ainsi que chaque soir, je regardais les cieux :
L'infini, c'est la fête et de l'âme et des yeux.
Puis, pour le paysan qui cultive la terre,
Pour le navigateur et pour le solitaire,
Que l'aurore soit pâle ou l'Occident vermeil,
Le grand événement du jour, c'est le soleil.
Ce soir-là, le couchant se couvrait de nuages,
Noir chaos de vapeurs tout peuplé de mirages :
On eût dit des géants groupés en bataillons,
Où tous les vents du ciel se creusaient des sillons.
Afin de retarder leur marche sûre et lente,
Le soleil, tout couvert d'une pourpre sanglante,
Comme un héros qui meurt en combattant encor,
Faisant de ses rayons autant de flèches d'or,
Et semblait contenir, par le respect surprises,
Au bord de l'horizon leurs masses indécises.
Quand je quittai des yeux ce poème du soir
Que Dieu varie au ciel chaque jour, je pus voir
Partout les précurseurs d'un infaillible orage :
Les cimes des forêts se heurtaient avec rage ;
A leurs pieds, les grands bœufs qui paissaient dispersés
Accouraient se coucher sur l'herbe en rangs pressés.
Dans le fond du vallon les troupeaux et le pâtre
Cheminaient sous des flots de poussière blanchâtre
Que le vent dispersait en léger tourbillon ;
Le laboureur quittait en hâte son sillon ;

Les oiseaux regagnaient leur nid, et, solitaire,
L'aigle du haut du ciel cherchait au loin son aire.
Seul dans l'anxiété de la terre et des cieux,
Un voyageur montait, calme et silencieux,
Le sentier verdoyant qui va de pente en pente
Et du fond du vallon jusqu'aux chalets serpente.
Quand il fut à deux pas, un salut de la main
M'indiqua qu'il voulait poursuivre son chemin;
Mais moi : « Tu viens à temps pour éviter l'orage,
Lui dis-je; entre avec moi dans mon humble ermitage.
Tu ne peux pas aller plus loin; car le sentier
Avant une heure au moins n'atteint pas le glacier;
Et sur l'autre versant tu marcherais encore,
Sans trouver les premiers chalets, jusqu'à l'aurore. »

L'étranger s'arrêta comme indécis. Ses yeux
Jetèrent un regard rapide sur les cieux,
Puis sur moi. Je sentis que son œil plein de flamme
Voulait interroger jusqu'au fond de mon âme.
Il secoua la tête et dit : « Tu ne sais pas
Quel est ce voyageur dont tu retiens les pas.
A quoi bon, arrêté par ta douce prière,
Franchirais-je avec toi ta porte hospitalière,
Si mon nom prononcé doit glacer cet accueil
Et me forcer bientôt à repasser ton seuil?
— Mais quel que soit ton nom et ton sort, m'écriai-je,
Encor faut-il qu'un toit cette nuit te protège!
Regarde autour de nous! » En effet, des éclairs
Muets et convulsifs tressaillaient dans les airs.

Les nuages vainqueurs dans la sombre étendue
Descendaient menaçants sur la terre éperdue;
Et déjà sur les bords de l'horizon lointain
La pluie avait jeté comme un voile incertain.

Alors prenant en main son bâton, sa besace,
A mon foyer désert je lui fis prendre place.
Je réveillai le feu dans la cendre engourdi;
Et quand le clair sapin dans l'âtre eut resplendi,
Voyant ses pieds tout blancs de poussière : « Sans doute
Tes membres sont lassés par une longue route,
Lui dis-je; aux premiers jours de notre humanité,
Quand on suivait les lois de l'hospitalité,
Dans le monde naissant de la Bible et d'Homère,
Toujours l'hôte lui-même, ou sa fille, ou sa mère,
Lavait dans un bassin les pieds de l'arrivant.
Même après ce long jour de soleil et de vent,
Tu n'accepterais pas sans doute cet usage;
Mais avant que la nuit soit close et que l'orage
Éclate, je pourrai te montrer, si tu veux,
Une source où baigner tes pieds las et poudreux. »

L'étranger consentit, et, lui servant de guide,
Je l'assis sur les bords de la source limpide.

Tandis que dans l'eau vive et fraîche du bassin
Il oubliait le poids du jour et du chemin,
Je rallumai la lampe, et sur la table prête
Je servis mon souper de jeune anachorète :

Du pain bis, du chamois, des fraises, et du miel
Gardant le goût des fleurs qui sont plus près du ciel.
J'ajoutai, pour fêter mon hôte, honneur si rare !
Un flacon de vieux vin dont la chaleur répare.
Voilà tout le repas, tel que chaque matin
Un pâtre l'apportait du village lointain.

Quand, aux muets éclairs de la nuit déjà sombre,
Mon hôte eut achevé de se baigner dans l'ombre,
La lampe, à son retour le montrant tout entier,
Me fit mieux voir ses traits qu'au détour du sentier.
Je fus frappé d'abord de respect et de crainte,
Tant sur lui la douleur me paraissait empreinte !
Tout la disait : son front, son regard et sa voix.
Je crus le voir alors pour la première fois.
Ses lèvres et son nez, d'une forme aquiline,
D'un fils de la Judée annonçaient l'origine ;
Son front pâle était droit ; de longs et noirs cheveux,
Mêlés de fils d'argent, couvraient son cou nerveux ;
Une barbe légère, à moitié blanche et rousse,
Estompait son menton d'une ombre fine et douce ;
Et l'ardente pensée en sillons verticaux
Avait entre les yeux creusé deux plis égaux.
Une majestueuse et sereine tristesse
Ennobliissait encor ses traits pleins de noblesse.
Mais ce qui rayonnait et doublait sa beauté,
C'était cet œil de feu, profond et velouté,
Dont la nature dote en mère partiale
Les aînés du soleil, la race orientale.

Pendant que j'admirais l'étranger, son regard
Sur mon humble réduit se portait au hasard :
« J'aperçois, me dit-il avec un doux sourire,
Des livres, des feuillets disposés pour écrire.
Jeune et seul, loin du monde et perdu dans les bois,
N'es-tu pas un poète, un de ces porte-voix
Par où l'esprit de Dieu s'épanche sur le monde,
Un de ces cœurs ouverts comme une urne profonde
Qui recueillent les pleurs de ce globe mortel,
Et portent nos soupirs aux pieds de l'Éternel ?
Ne rougis pas, la Muse est sœur de la Prière.
Toutes deux en pleurant montent vers la lumière
Et rapportent d'en haut aux cœurs simples et bons
Un céleste trésor de consolations.
Chante ! laisse ton cœur rayonner, s'il s'enflamme !
Laisse couler tes pleurs et déborder ton âme !
Sans honte et sans orgueil sois poète ! Il n'est pas
De sort plus glorieux ni plus grand ici-bas.

— Hélas ! lui répondis-je en secouant la tête,
Je n'ai pas cet orgueil de me croire poète.
Le monde a dévoré ma jeunesse ; et puis Dieu
Ne m'avait pas au front marqué d'un doigt de feu.
De la gloire en naissant il m'a donné la fièvre ;
Mais le charbon divin n'a pas touché ma lèvre.
Comme un aiglon blessé que tente l'infini,
J'ouvre en vain l'aile au vent, je mourrai près du nid. »

Alors d'un geste ami je lui fis prendre place
A la table frugale, et je m'assis en face :
« La marche a dû, lui dis-je, aiguillonner ta faim.
Je voudrais t'offrir mieux que ces fruits et ce pain ;
Le couvert est rustique et ce lin un peu rude ;
Mais tu feras la part de cette solitude. »

Je dis, et le repas commença. Ses discours
Étranges, fins, profonds, en charmèrent le cours.
Sa conversation, à la fois grave et vive,
Ranimait du passé l'image fugitive ;
On croyait voir agir les hommes d'autrefois,
Et les siècles poudreux se lever à sa voix.

« Maintenant, dis-je après un moment de silence,
Pour abréger la nuit dont la course commence,
Si le sommeil encor ne tente pas tes yeux,
Tu me diras ton nom, ton pays, tes aïeux. »

A ces mots, je crus voir une pâleur mortelle
Redoubler de ses traits la pâleur naturelle ;
Puis soudain tout son sang reflua vers son front :
« Ce récit sera court, dit-il d'un ton profond,
Car mon nom seul suffit pour dire mon histoire. »
Et, baissant ses longs cils sur sa prunelle noire,
Il se tut, puis enfin reprit en soupirant :
« Je me nomme Ahasver ; je suis le Juif-Errant ! »

*DEUXIÈME CHANT**L'ORAGE*

Ahasver!... A ce nom, l'écho, comme incrédule,
Gronda longtemps aux murs de l'antique cellule.
Je sentis un frisson de surprise et d'effroi
Glisser comme un éclair sur mon front pâle et froid.
L'étranger, croyant lire au fond de mes pensées,
Triste et sans relever ses paupières baissées,
Se mit debout et dit doucement : « Je sais bien
Quel sentiment mon nom met dans un cœur chrétien ;
C'est pourquoi je voulais te le dire à voix haute
Avant que ta bonté ne fit de moi ton hôte.
Tu ne m'as pas permis d'achever cet aveu ;
Tu reçus malgré lui le forçat de ton Dieu !

Et l'horreur, le dégoût, une terreur secrète,
Te troublent maintenant à ma vue, ô poète !
A ce trop juste accueil je suis accoutumé ;
Les siècles m'ont appris à ne plus être aimé.
Sois béni cependant ! Ta main toucha là mienne ;
Tu m'as comblé des dons de ta table chrétienne ;
Ta source a rafraîchi mes pieds las et poudreux ;
Le maudit te bénit encore ! Sois heureux ! »

Il dit, et vers le seuil il reprenait sa route,
Quand, m'élançant vers lui pour l'arrêter : « Écoute,
M'écriai-je, Ahasver ! tes yeux se sont mépris.
Je n'ai pu m'empêcher de paraître surpris ;
Mais connais mieux mon cœur : quelle que soit ta faute,
Du malheur à mes yeux tu n'es plus rien que l'hôte ;
Si grand que soit ton crime et qui t'a condamné,
Je ne puis voir en toi rien qu'un infortuné.
De si haut qu'ait tonné l'arrêt de la justice,
Ce n'est pas moi qui suis chargé de ton supplice.
Je ne saurai jamais, et surtout aujourd'hui,
Être à froid le bourreau des jugements d'autrui.
Dieu t'a condamné, soit ! Je révère et m'incline ;
Mais lui-même il m'a dit de sa bouche divine :
« La première des lois est d'aimer ton prochain.
« Prends l'affligé pour frère, et donne-lui la main. »
Et d'ailleurs n'es-tu pas mon hôte, d'aventure ?
Quand le ciel et la terre et toute la nature
Te crâient : « Anathème ! » il ne sera pas dit
Que celui qui mangea mon pain, fût-il maudit,

Dût repasser le seuil de mon humble demeure
Par un pareil orage et dans une telle heure. »

En effet, la tempête éclatait en fureur.
L'ouragan à la nuit ajoutait son horreur ;
De larges gouttes d'eau fouettaient les vitres frêles ;
Les solives du toit pliaient, leurs axes grêles
Craquaient aux coups du vent comme un navire en mer
Qui repousse en grinçant l'assaut du flot amer.
L'éclair au fond du ciel sillonnant les ténèbres
Déchirait l'infini de ses zigzags funèbres ;
La pluie à flots pressés redoublait ; puis enfin
Le tonnerre éclata comme un orgue divin.
Le son majestueux, roulant de cime en cime,
Éveillait sur les monts comme un écho sublime,
Et semblait promener sur des ailes de feu
Du zénith au nadir la colère de Dieu.

« Tu le vois, tout conspire à te fermer la fuite,
Repris-je encor. Chaque être a regagné son gîte.
Les animaux des champs et les oiseaux du ciel
Se sont tous abrités pour ce moment cruel.
Comment peux-tu songer à quitter cet asile ? »
Et lui me répondit d'un air triste et tranquille :
« Oui, les bêtes des champs et les oiseaux de l'air
Ont fui dans leur retraite et la pluie et l'éclair ;
Mais le proscrit n'a pas où reposer sa tête.
Eh ! que me font à moi la nuit et la tempête ?
Que de fois, dans l'horreur d'une pareille nuit,

N'ai-je pas, aux éclats de la foudre qui luit,
Cheminé sous le choc d'éléments en démente !
Car partout sous mes pas mon chemin recommence.
« Ouvrez-vous, ouvrez-vous, cataractes des cieux !
« M'écriais-je ; inondez mon front silencieux !
« Lavez-y sous les flots de votre onde lustrale
« Le stigmaté imprimé dans une heure fatale ! »
Et par les bois, les rocs, les ravins et les monts,
Poursuivi par un chœur d'invisibles démons,
Emportant dans mon âme une tempête humaine,
Sous l'affreux tourbillon allant où Dieu me mène,
Je marchais... jusqu'à l'heure où, tombant sous l'effort,
Je savourais enfin l'avant-goût de la mort ;
Mais soudain une voix éclatante et sonore
Plus haut que l'ouragan me criait : « Marche encore !
« Pour toi seul, ni repos, ni mort. Marche toujours !
« La justice de Dieu n'a pas eu tout son cours. »

Il s'assit, et, couvrant des deux mains sa figure
Qu'ombrageait à demi sa longue chevelure,
Il resta quelque temps comme accablé ; bientôt,
Je crus entendre un bruit étouffé de sanglot ;
Puis des pleurs, sous ses doigts se frayant une route,
Sur la nappe de lin tombèrent goutte à goutte.
Je contemplais debout ce désespoir muet.
D'une tendre pitié mon cœur se remuait.
Mais devant la grandeur de sa faute fatale,
Je n'osais tenter l'œuvre inutile et banale
Qui porte un nom sacré : la consolation.

Pour nous bercer d'espoir, de résignation,
Pour toucher une plaie encore mal fermée,
Il faut la main d'un ange ou d'une femme aimée.
« N'est-ce pas, me disais-je, un rêve de mes sens
Que tout ce que je vois, j'écoute et je ressens?
Cet homme dont la vie a traversé les âges,
Contemporain du Christ qu'il abreuva d'outrages,
Dont la sombre légende autrefois m'a bercé,
Est-ce lui que je vois muet, triste, oppressé,
Mouillant de pleurs amers ma table hospitalière?
Est-ce bien mon foyer? Est-ce bien la lumière
De la lampe qui veille avec moi chaque nuit,
Qui m'éclaire à présent, moi-même, auprès de lui,
Et vacille en fumant au vent de la tempête? »

Mais Ahasver venait de relever la tête :
« Chose étrange! dit-il en essuyant ses yeux,
Je n'entends plus l'écho de cette voix des cieux
Qui dans mon sommeil même épouvantait mon âme,
Et me pressait les flancs d'un aiguillon de flamme.
Depuis le Golgotha, c'est la première fois
Dans mon sein déchiré que se tait cette voix.
La justice de Dieu serait-elle lassée?

— Pourquoi pas? dis-je alors en suivant sa pensée;
Si tu reviens à Dieu par un vrai repentir,
De sa rigueur forcée il peut se départir.
Si ton cœur est touché, le sien aussi doit l'être.
Tu ne connais de lui que le juge et le maître;

Le père t'ouvrira les deux bras quelque jour.
Espère! Qui jamais a sondé son amour?
Ce n'est pas à l'insecte à mesurer l'abîme.
Homme, pense à ton Dieu d'un cœur plus magnanime!

— Parle! dit Ahasver, parle encore et toujours!
Si tu savais le bien que me font tes discours!
Tu me rouvres le ciel; et ma paupière humide
Ne voit plus l'infini de cet immense vide
Où s'enfonçaient mes pas comme dans un désert.
Oh! qui saura jamais tout ce que j'ai souffert?
Mais ces pleurs qu'à tes yeux je versais tout à l'heure
N'ont plus leur amertume, et leur source est meilleure.
De mon cœur désormais ils coulent doucement;
Car ce n'est plus l'horreur de mon long châtement
Qui fait ainsi parfois déborder ma paupière.
Non, c'est le souvenir de ma faute première;
C'est le regard brûlant du céleste martyr
Dont j'insultai la mort; c'est le saint repentir.
En songeant que de Dieu j'aggravais le supplice,
Je trouve à ma douleur presque un amer délice.
Mais avant de comprendre et d'en arriver là,
Avant qu'à mes regards le Dieu se révélât,
Pour vaincre mon orgueil et dompter ma nature,
Il m'a fallu subir des siècles de torture;
Et si je t'en faisais le fidèle récit,
Ton front en m'écoutant deviendrait pâle aussi.

— Pourquoi ne pas parler? dis-je alors; qui t'arrête?

Nous ne pourrions dormir au bruit de la tempête.
Puisque le ciel refuse à nos yeux le repos,
Abrège cette nuit par tes sages propos.
Avant qu'aux cieux le calme ou le jour ne renaisse,
Tu peux par tes récits instruire ma jeunesse.
Le moindre voyageur de retour chez les siens
A de quoi défrayer les plus longs entretiens.
Et toi, qui tant de fois, sans trêve et solitaire,
Voyageur éternel, as parcouru la terre,
De quels temps, de quels cieux n'es-tu pas le témoin ?
Voyager ! voyager ! le bonheur est au loin !
Faire comme la nue ou bien l'oiseau qui passe ;
Dévorer de ses yeux et de ses pieds l'espace ;
Voir des lieux, des climats et des peuples divers ;
Conquérir en courant cet immense univers ;
Et rapporter enfin, comme dépouille opime,
La beauté qui fleurit partout, quel lot sublime !
Hélas ! le mien fut autre, et ce rêve de feu
M'a consumé dans l'ombre où m'avait cloué Dieu.

— Console-toi, dit-il ; la terre est si petite,
Que ton ardent désir se fût calmé bien vite.
Pour trouver la beauté que tu cherches si loin,
De traverser les mers il n'est guère besoin.
Ouvre tes yeux, regarde ! un coin de la nature
T'offre tout l'univers comme en miniature.
N'as-tu pas sur ton front la voûte du ciel bleu,
Où la nuit montre aux sens l'infini tout en feu,
Tandis que sous tes pieds chaque herbe abrite un monde ?

Regarde encor plus près : dans ton âme profonde
Dieu comme en un foyer n'a-t-il pas réuni
L'image du réel et le rêve infini ?
C'est là, c'est là surtout, dans ce monde invisible
Où la réalité s'augmente du possible,
Loin de la foule inepte et du chemin banal,
Qu'éclôt dans les grands cœurs la fleur de l'idéal.
Crois-moi, l'eau, l'air, le ciel, l'homme est partout le même.
Cherche en toi, cherche en Dieu cette beauté suprême,
Et, sans franchir les mers, sans changer d'horizon,
Regarde l'infini du seuil de la maison
Où tu perdis ta mère, où tes fils devront naître ;
Vis, souffre, et dans tes pleurs tu verras t'apparaître
Le modèle divin, l'exemplaire éternel
De tout ce qui fleurit de beau sous notre ciel.

— Hélas ! notre existence est si vaine et si brève
Que nous entrevoyons le monde comme un rêve.
A peine épelons-nous le mot mystérieux
Que la mort nous arrête et nous ferme les yeux.
Mais toi, l'éternité t'armait de patience.
Les jours ont dû t'ouvrir des trésors de science.
L'homme, les temps, les lieux, sont sans secrets pour toi,
Et de tout ici-bas tu dois savoir la loi.

— Détrompe-toi. Chaque homme en arrivant au monde,
Suivant ses devanciers et leur trace féconde,
Recueille en quelques ans dans son avide esprit
Ce que l'humanité dans des siècles apprend.

Pas à pas, jour par jour, siècle à siècle, avec elle
J'ai gravi longuement cette pénible échelle,
Où Dieu te déposa sur le dernier degré.
En naissant tu reçus comme un dépôt sacré
Ces vérités qu'un âge apprend des autres âges,
Ce trésor lentement amassé par les sages,
Et que tu transmettras à tes enfants demain.
Nous avons tous les deux fait le même chemin ;
Mais je l'ai dû frayer avec toute la terre,
Ainsi qu'un pionnier, pas à pas, pierre à pierre.
Toi, tu l'as parcouru dans un char, en un jour.
Nous arrivons ensemble au même carrefour ;
Tu n'as fait que deux pas : je marche dès l'aurore.
Tu lis où j'épelai longtemps, ou bien encore
Je suis venu plus tôt à l'école que toi,
Voilà tout ; mais tu sais la leçon comme moi.

— A quoi donc t'a servi cette longue existence ? »
Dis-je alors, sans songer à mon trop d'insistance.

Il sourit d'un air triste et puis me répondit :
« Je m'en vais te le dire. Écoute mon récit. »

TROISIÈME CHANT

L'EXPIATION

Avant de commencer sa triste et longue histoire,
Comme pour tout revoir d'un trait dans sa mémoire,
Ahasver un instant mit le front dans sa main.
Alors j'emplis la lampe, et jusqu'au lendemain
Je fis brûler dans l'âtre un vieux tronc de mélèze;
Je m'assis devant lui pour le voir plus à l'aise;
Et, tandis qu'au dehors l'eau ruisselait à flots,
Ahasver commença son récit en ces mots :

« Le monde entier connaît mon crime et ma démence ;
Mais ce qu'il ne sait pas, c'est la misère immense
Qui fut mon châtement, hélas ! trop mérité :
Le plus grand des forfaits, c'est l'inhumanité !

Longtemps, comme un feu lent qui sous la cendre brûle,
Comme un poison caché qui dans nos flancs circule,
La malédiction qui pesait sur mon front
Me laissa respirer dans un calme profond.
Dieu seul est patient : lui seul aussi peut l'être ;
Car du temps fait pour nous l'Éternel est le maître.
Cependant, par instants, dans ma sécurité,
Un doute affreux perçait mon esprit agité ;
Une vague terreur épouvantait mon âme :
« Si Dieu s'était caché sous cette croix infâme ? »
Me disais-je ; et la nuit j'entendais une voix
Terrible : « Marche ! marche ! et porte aussi ta croix ! »
Mais le jour radieux, dissipant les ténèbres,
Chassait avec la nuit ces visions funèbres ;
Et libre désormais, honteux et triomphant,
Je riais de moi-même et me traitais d'enfant.
Alors pour m'étourdir je m'agitais sans trêve ;
La vie en tourbillon m'emportait comme un rêve.
Ce n'étaient que des jeux, des danses, des festins,
Qu'éclairaient jusqu'au jour des flambeaux clandestins ;
Ou, soudain me plongeant dans d'austères pratiques,
De la maison de Dieu j'assiégeais les portiques.
Je cherchais à me fuir ; il fallait, à tout prix,
En dehors de moi-même occuper mes esprits.

« Un soir, j'étais assis sur le mont dont le faite
Porte au ciel le palais où dort le Roi-Prophète.
Je voyais à mes pieds se creuser le vallon
Que de son eau fangeuse arrose le Cédron :

C'était de Josaphat la funèbre vallée,
De morts et d'ossements solitude peuplée,
Où la poussière n'est que la cendre des morts.
Là, fatigué de fuir sans cesse mes remords,
D'éviter le combat et de demander grâce,
J'attendis ce fantôme et lui fis enfin face :
« Eh ! quand cette menace et ces cris seraient vrais,
« Quand jusqu'au dernier jour du monde je vivrais,
« Me dis-je, où serait donc ce malheur si terrible ?
« Est-ce bien là l'objet de ma frayeur risible ?
« Qu'ai-je à perdre ? La mort. Si c'est un châtement,
« Acceptons-le sans crainte et portons-le gaîment.
« Si Dieu veut m'oublier pour toujours sur la terre,
« Il ne fait qu'exaucer mon rêve involontaire.
« Vivre éternellement, comme Dieu dans le ciel,
« N'est-ce pas le désir, le vœu de tout mortel ?
« Être maître du temps, c'est l'être aussi du monde.
« Je jouirai de tout dans une paix profonde.
« J'aurai la gloire, l'or, l'empire, et je verrai
« Tous les peuples fléchir sous mon sceptre adoré.
« Qui sait même ?... Il se peut que je sois le Messie !
« C'est dans ces jours, suivant l'antique prophétie,
« Qu'il doit inaugurer son empire éclatant.
« Dieu m'éprouve ; il m'appelle, et le monde m'attend. »

« Une joie indicible inonda ma poitrine.
J'y crus sentir monter une sève divine ;
Et plein de ces pensées, ivre d'un fol orgueil,
De mon humble maison je regagnai le seuil.

« Dieu m'y laissa longtemps savourer ce doux rêve;
Mais enfin sa justice allait tirer le glaive
Et me frapper dans tout ce que j'avais de cher :
Mon premier châtement m'attendait dans ma chair.

« Les jours avaient marché, laissant sur leur passage
A tous les fronts mortels un trop visible outrage.
Ma femme vieillissait; soucieux et chagrins,
Mes enfants avaient l'air de mes contemporains.
Le temps pesait sur tous. Pour moi, son vol rapide
M'effleurait sans laisser à ma joue une ride,
Comme il fit pour ces dieux et ces jeunes héros
Que la Grèce autrefois tailla dans le Paros,
Dont l'œil contemple encor l'éternelle jeunesse.
Oublié par la mort, même par la vieillesse,
J'étais tel que je fus, tel que je suis encor,
Et tel que je serai jusqu'au jour où la mort,
Brisant sous l'œil de Dieu cette terre mortelle,
Me jettera vivant à ses pieds avec elle!
Mon rêve devenait une réalité.
J'allais donc vivre encor toute une éternité!
Cette idée exaltait et dilatait mon âme;
Elle m'enveloppait d'une atmosphère en flamme
Qui m'isolait du monde et me brûlait les yeux.
Mais, tandis que mon front frappait ainsi les cieux,
Le froid m'envahissait; déjà sa main livide
M'étreignait; et bientôt j'étouffai dans le vide.

« Ma femme s'éteignit dans mes bras. Je l'aimais;

Et quoique cet amour ne s'effaçât jamais,
Dieu, qui faisait deux lois pour nos deux existences,
Avait disjoint nos cœurs, nos plaisirs, nos souffrances.
Au moins, quand on vieillit ensemble au coin du feu,
Des injures du temps le cœur s'aperçoit peu ;
On se revoit toujours sous cette même image,
Sous ces traits adorés dans la fleur du jeune âge.
L'amour aux deux vieillards prête son prisme d'or ;
Par leur âme immortelle ils s'adorent encor,
Et la main dans la main, sans trouble, sans secousse,
Ils glissent à la mort par une pente douce.
Mais, ô cruel supplice ! ô spectacle d'horreur !
Sentir ce qu'on aimait se faner sur son cœur !
Voir au contact impur des rapides années
Ces charmes se flétrir, ces lèvres profanées !
Au lieu de ces beautés qu'on adorait avant,
Ne tenir dans ses bras qu'un cadavre vivant,
Et, jeune, au fond du cœur sentir la même flamme !
C'est mourir dans autrui par les sens et par l'âme.
Cette atroce douleur brisa mon corps de fer.
Si tu n'as pas aimé, va ! tu n'as pas souffert.

« Mais Dieu, dont seulement commençait la justice,
Allait me retourner sur un autre supplice.

« Je t'ai dit que mes fils étaient devenus vieux ;
Ma jeunesse étonnait leurs regards envieux.
En renversant ainsi la loi de l'existence,
Chaque jour entre nous mettait plus de distance.

Leur surprise bientôt se mélangea d'effroi.
Leurs cœurs de plus en plus se fermèrent pour moi.
Je n'étais à leurs yeux qu'un obstacle, une gêne.
Leur révolte, à la fin, grandit jusqu'à la haine.
Je croyais toucher là le comble de l'horreur ;
Mais non ! rien n'arrêta leur rage et leur fureur,
Et la cupidité, mordant ces cœurs avides,
Les gonfla du venin des complots parricides.
Tu frémis... mais attends ; tu seras père un jour ;
Ton cœur s'élargira pour cet immense amour.
Alors, si mon récit te revient d'aventure,
Alors tu comprendras quelle fut ma torture !

« Las de voir s'émousser le fer et le poison,
Ces fils dénaturés quittèrent la maison.
Soit honte, soit terreur que le remords suggère,
Ils allèrent mourir sur la terre étrangère.
Un seul n'avait pas fui le foyer paternel.
C'était le dernier-né, le doux Emmanuel,
Fruit pâle et délicat d'une branche flétrie,
Né le jour où le Christ donna pour nous sa vie.
Il était aussi beau que son ange gardien ;
Son âme ouverte au ciel ne voyait que le bien.
De ses frères jamais il ne comprit le crime :
Dieu l'avait animé d'un souffle trop sublime.
Comme un glaive à l'étroit son âme usait son corps ;
Son ardente pensée en brisait les ressorts.
Je l'aimais d'un amour immense et solitaire ;
Mais lui semblait un être étranger à la terre.

Jamais une caresse, un sourire, un regard
Ne montait jusqu'à moi, pas même par hasard.
Son cœur ardent au bien n'était pour moi que glace ;
Bientôt de la froideur le dégoût prit la place,
Puis l'horreur ! Et je vis, père désespéré,
Que Dieu de cet enfant chétif, décoloré,
Avait fait contre moi l'archer le plus terrible
Qui pût venger son Fils et sa grandeur visible.

« Il languit quelque temps. Debout près de son lit,
Je vis bientôt la mort glacer son front pâli.
Mais avant de mourir, dans sa longue agonie,
Un prodige effroyable étonna mon génie,
Et me doubla l'horreur de son horrible mort.
Soit délire ou hasard, châtement ou remord,
A l'heure où sur les fronts d'une argile moins pure,
Sous les doigts de la mort, l'âme se transfigure,
Je vis, ou je crus voir, son visage amaigri
Prendre de plus en plus les traits de Jésus-Christ.
C'était lui ! seulement plus enfant et plus blême ;
Mais cette majesté, cette douceur suprême,
L'âme partout visible, et son geste, et sa voix,
Et surtout cet œil doux et terrible à la fois ;
C'était lui, toujours lui ! Qui pourra jamais dire
Tout ce que j'ai souffert dans cet affreux délire ?

« Il mourut, ou plutôt alla renaître au ciel,
Seul séjour de ce corps trop immatériel.
Dix-huit siècles de peine ont passé sur cette heure,

Et, comme au premier jour, je le vois et je pleure,
Et jusqu'à ce que Dieu ferme enfin l'avenir,
Mon cœur en gardera le poignant souvenir !
Il mourut au moment, au jour anniversaire
Où le Christ était mort pour tous sur le Calvaire.
Je reconnus le Dieu dans ces terribles coups ;
Mais je ne pliai pas devant lui les genoux.
L'horreur seule cloua mon front dans la poussière.
Un autre de mon fils dut fermer la paupière ;
Et, quand on l'emporta roulé dans son linceul,
Je restai seul, sans fils, sans amis, seul, tout seul !

« Sans amis ! L'homme est fait pour vivre avec les hommes.
Ils ont beau nous blesser, débiles que nous sommes,
Il faut nous réunir, comme l'on voit les blés
Serrer sous l'aquilon leurs épis rassemblés.
Je voulus me mêler à mon peuple, à la foule.
Mais, comme un roc debout dans un fleuve qui coule,
Immobile au milieu des générations,
J'avais vu les mortels glisser par millions.
Le fleuve humain roulant son onde fugitive
Avait passé ; j'étais seul debout sur la rive.
D'un voyage lointain je semblais revenu :
Parmi des inconnus j'errais en' inconnu.
Les choses seulement me restaient familières,
Et pour contemporains je n'avais que des pierres.
A peine les vieillards, même les plus lointains,
Me reconnaissaient-ils de leurs regards éteints.
A mon nom, à ma vue, ils secouaient la tête.

Heureux si leur mémoire eût été plus muette !
J'étais de trop au monde, et je voyais partout
Les signes de l'horreur, du mépris, du dégoût.
Tous les regards surpris me disaient au passage :
« Pourquoi n'es-tu pas mort avec ceux de ton âge ? »
Ou : « Pourquoi les tombeaux sont-ils si mal fermés ? »
Et mille étranges bruits de vérité semés,
Circulant sourdement, préparaient la tempête
Que le peuple crédule amassait sur ma tête.

« Les chrétiens, dont l'essaim s'était multiplié
Et grandissait toujours, n'avaient pas oublié
La malédiction qu'à son heure suprême
Le Maître avait laissé tomber sur mon front blême.
J'étais entre leurs mains un miracle de plus,
Une preuve vivante en faveur de Jésus.
Le Sanhédrin s'émut ; le Temple prit l'alarme.
Ces vieillards cauteleux avaient compris quelle arme
Ma vie allait fournir aux ardents novateurs.
Ils lancèrent sur moi leurs plus vils délateurs.
Je ne pus déjouer leur astuce et leurs trames ;
Jeté dans un cachot, chargé de fers infâmes,
Il me fallut répondre à l'accusation
De semer le blasphème et la sédition.
A peine daigna-t-on écouter ma défense ;
Je vis que pour punir ma prétendue offense
L'exil était déjà décrété. Les Romains
M'avaient sur ces griefs remis entre leurs mains ;
Car déjà dans ce temps la Judée asservie

Avait perdu le droit et de mort et de vie.
Par ces Pharisiens je fus donc condamné.
Debout, au pilori je parus enchaîné;
Et là, sous le soleil, aux yeux d'un peuple immense,
Le bourreau proclama mon inique sentence :
« L'exil perpétuel ! » Et, quand il l'entendit,
Le peuple avec fureur sous mes pieds applaudit.
De ma colonne infâme, à ces clameurs vulgaires,
Je me souvins du Christ qu'il insultait naguères.
« Peuple vil, m'écriai-je, et dont la cruauté
« Traite un persécuteur comme un persécuté,
« Quand cesseras-tu donc d'être lâche et stupide ?
« Tu n'es, comme la mer, qu'un élément perfide.
« Comme elle tu te meus au hasard, sans raison ;
« Mais tu n'as pas comme elle un immense horizon,
« Et tes flots agités sur une vase immonde
« Laissent dormir en toi les éléments d'un monde ! »

« On vint me délier ; un groupe de soldats
Jusqu'aux murs de la ville accompagna mes pas ;
Et, suivi de la foule et de son long murmure,
Chaque enfant me jetant au passage une injure,
Je franchis furieux la porte de Sion.
Alors je lui lançai ma malédiction ;
Et je partis la rage au cœur, la mort dans l'âme,
Frappé dans mon pays, dans mes fils, dans ma femme. »

*QUATRIÈME CHANT*

LE REPENTIR

Ahasver à ces mots, soupirant longuement,
Mit la main sur ses yeux et se tut un moment.
Mais bientôt, d'un regard et d'une voix plus fermes
Renouant son récit, il reprit en ces termes :

« Pardonne cet instant de faiblesse. Tu vois
Que le seul souvenir de ces maux d'autrefois
Suffit pour ranimer ces trop vives blessures.
Dix-huit siècles en vain m'ont flétri de tortures ;
Elles saignent toujours. Il en est des douleurs
Qui nous ont fait verser les premiers de nos pleurs,

Comme des jours heureux du printemps de notre âge :
L'éternité ne peut en effacer l'image.

« Que te dire des ans qui suivirent ces jours ?
Nuls coups aussi cruels n'en marquèrent le cours.
Pourtant Dieu n'avait pas épuisé sa colère :
La meule attend le grain qu'on a battu dans l'aire.
Après avoir brisé mon cœur dans ses liens
Avec mes fils, ma femme et mes concitoyens,
Il fallait l'écraser au contact dur et rude
Et de l'homme et du temps et de la solitude.
Je croyais que j'allais vivre éternellement
Tranquille, après avoir subi ce châtement.
« Que puis-je encor souffrir ? disais-je ; ma poitrine
« N'offre plus une place à la flèche divine. »
Insensé ! je croyais que j'avais tout souffert,
Et je foulais déjà le seuil d'un autre enfer !

« Pour fuir plus promptement ce qui fut ma patrie,
Je m'embarquai, roulant dans mon âme flétrie
La haine, la vengeance et la destruction,
Qu'un an plus tard Titus fit tomber sur Sion.
J'allai, sans perdre au loin ma course vagabonde,
Droit à Rome, ce centre et ce pivot du monde,
Ce gouffre insatiable où tout aboutissait ;
Où l'or, le sang, l'honneur de tous s'engloutissait.
Là, perdu dans les flots de cette foule immense,
Je voulus rebâtir ma nouvelle existence,
Et, sans être ébloui par toutes ces splendeurs,

Je repris à l'écart mon rêve de grandeurs.

« L'empire, me disais-je, appartient à la force.
« Ce chêne antique est mort, il n'a plus que l'écorce ;
« La sève des vieux jours ne monte plus au cœur ;
« La vertu n'est qu'un nom et le glaive est vainqueur.
« De vils prétoriens offrent l'empire à vendre.
« Pourquoi, lorsque avec l'or chacun y peut prétendre,
« Dans ma vie éternelle et ses mille hasards,
« Ne vétirais-je pas la pourpre des Césars ? »

« Voilà ce que rêvait mon cœur encor crédule.
Mais Dieu, pour dissiper ce songe ridicule,
Ne fit qu'abandonner au temps l'ambitieux.
Il fallut peu de jours pour dessiller mes yeux.

« Deux malédictions s'attachaient à ma trace :
Celle de ma personne et celle de ma race.
Un Juif faisait horreur au plus vil des Romains ;
Un Juif était partout le rebut des humains.
Ainsi je n'avais fait que prolonger ma chaîne,
Et ma patrie au loin m'atteignait de sa haine !
Ainsi je n'avais fait, en changeant de pays,
Que changer de malheurs, d'insultes, de mépris !
Alors, sans renoncer à ma grandeur future,
L'orgueil encor saignant de cette autre torture,
Je partis, j'allai voir si des bords plus lointains
Ne me réservaient pas de plus heureux destins.
Mais Rome était l'empire, et l'empire la terre ;
Et j'eus beau reculer mon exil volontaire,

Partout, même aux confins du monde, avec le temps,
Il me fallait subir ces mépris insultants,
Ce vide inexorable et cette horreur fatale
Dont j'avais tant souffert sur ma terre natale.

« Ainsi je dus traîner et mes jours et mes nuits
Dans un cercle sans fin de misère et d'ennuis !

« Puisque l'ambition se dérobaît si vite
Et, comme ce fruit né près du lac Asphaltite,
Ne laissait que poussière et cendre dans mes mains,
Puisque j'étais en proie à tant de lendemains,
Il fallait un nouvel aliment à ma vie.
Je cherchai quel désir, quel rêve, quelle envie
Pourrait combler les jours de mon éternité.
Je ne vis que l'amour et que la volupté !
Je m'y ruai. J'appris l'art vulgaire et facile
De surprendre un cœur jeune, innocent et tranquille,
D'inspirer la pitié, cette aube de l'amour,
Puis l'amour radieux qui se lève à son tour,
Enfin la passion, cet orage de l'âme
Qui s'éteint dans les pleurs et dans les pleurs s'enflamme.
La volupté m'apprit ses plus secrets transports ;
Je voulus m'y plonger tout entier, âme et corps ;
J'essayai d'étourdir mon esprit à la gêne
Dans cette passion unique et souveraine.
Mais mon cœur, comme un vase où la lie est partout,
En laissait fuir l'extase et gardait le dégoût.
En vain à ces plaisirs je demandais l'ivresse ;

Je n'avais plus la seule excuse, la jeunesse.
On ne repasse point par le même chemin.
Ce n'était plus le jour; j'étais au lendemain.
Je savais. Vainement, dans l'ardeur de la fièvre,
Je voyais la beauté se suspendre à ma lèvre;
Je savais que ces traits adorés et charmants
Ne seraient bientôt plus que d'affreux ossements;
Je frémis. J'éloignai de mes lèvres arides
Ce calice hideux de voluptés fétides,
Et je compris enfin cette immortalité
Qui me mettait ainsi hors de l'humanité.

« J'errai donc sans amour, sans amis, sans patrie.
Chaque ville au hasard fut mon hôtellerie.
Mais, comme un voyageur fatigué du chemin,
Qui s'arrête le soir et part le lendemain,
Pressé par l'aiguillon des jours au vol rapide,
Je ne m'attardais plus jusqu'à l'heure où le vide
Se faisait de lui-même à l'entour de mes pas :
Je m'en allais, afin qu'on ne me chassât pas.
Combien de fois, le soir, n'ai-je pas dû redire
Ces mots que m'adressa le Christ dans son martyre :
« Laisse-moi sur ton seuil me reposer un peu ! »
Et moi qui repoussai l'homme où se cachait Dieu,
On m'accueillait partout en son nom. La misère
Me revêtait par lui d'un sacré caractère ;
Et je devais subir l'aumône et les bienfaits
Du juge qui m'avait condamné pour jamais !

« C'est ainsi que vingt fois j'ai parcouru la terre,
Laisant sur mon passage une énigme, un mystère ;
Jusqu'à ce que le monde, enfin le pénétrant,
Me saluât partout du nom de Juif-Errant.

« Toi qui viens de franchir le seuil de cette vie,
Ami, toi qu'au bonheur la jeunesse convie,
Dont l'âme s'ouvre au monde et le voit dans sa fleur,
Pour qui tout est nouveau, tout, même la douleur,
Tu ne peux pas te faire une image lointaine
Du vide où s'engloutit cette existence humaine,
Et du néant affreux qui dévore nos jours
Lorsque rien de nouveau n'en marque plus le cours.
Si je voulais te dire en détail ma carrière,
Il me faudrait des jours, des ans, ta vie entière.
Pour abréger un peu ce récit déjà long,
Je ne fais que poser par moments un jalon.
Ton esprit remplira lui-même les distances
Et pourra reconstruire ainsi mes existences,
Puisqu'il faut que j'enferme en ces trop courts instants
Ce qui dura des jours, des siècles, des mille ans.

« La terre cependant avait changé de face.
Des peuples disparus d'autres prenaient la place.
Chose étrange ! frappés de persécutions,
Les chrétiens morts martyrs renaissaient nations !
Un autre esprit souffla sur le monde. L'Église
S'essayait à régner sur la terre soumise ;

Et l'empire romain croulait de toute part.
S'élançant à l'assaut de l'immense rempart,
Les peuplades du Nord, comme des troupes fraîches,
Se relayaient sans cesse et passaient par cent brèches,
Et, versant au vieux monde un sang jeune et vermeil,
Venaient prendre leur place au pays du soleil.
Scythes, Sarmates, Francs, Goths, Vandales, Avars,
L'esprit chrétien domptait l'âme de ces barbares.
Comme des lionceaux qu'on abreuve de lait,
L'Église leur versait l'Évangile à long trait.
Leur âme encor naïve, étonnée et ravie,
Y buvait les vertus d'une nouvelle vie ;
Et le rude vainqueur, le guerrier triomphant
Se couchait à ses pieds comme un petit enfant.

« Longtemps le monde eut l'air d'un chaos de ruines.
Mais l'ordre enfin se fit selon les lois divines ;
Et la terre à genoux vit régner à la fois
Le pape et l'empereur à l'ombre de la croix.
Heureux s'ils avaient su la ligne qui sépare
Le prêtre et le soldat, le glaive et la tiare !
A leurs voix, l'Occident, rassemblant ses tribus,
S'armait pour délivrer le tombeau de Jésus ;
Et le torrent roulait son onde débordée
Jusqu'à ce qu'il touchât le sol de la Judée,
Et que Jérusalem, libre des Sarrasins,
Vit flotter sur ses murs l'étendard des Latins !
Au retour, et malgré les luttes féodales,
L'esprit chrétien couvrait le sol de cathédrales,

Où, sur la pierre à jour et les vitraux en feu,
Le peuple encor muet n'osait parler qu'à Dieu.
Comme un nouveau pressoir où l'âme est condensée,
La presse délia sa langue et sa pensée.
Bientôt l'antiquité, renaissant du tombeau,
De ses vives clartés ralluma le flambeau.
A peine la science a rouvert l'ancien monde,
Qu'un nouveau continent surgit du sein de l'onde.
Tout s'anime. L'esprit, comme un ardent foyer,
Reforge tout; l'Europe est un vaste atelier
Que d'un flot de rayons un jour plus vif pénètre.
L'homme veut toucher tout, tout savoir, tout connaître.
L'Église, déchirée une seconde fois,
Voit la moitié du monde échapper à ses lois.
A travers tant d'erreurs, de sang, l'esprit moderne
Se cherche, se saisit, se règle, se gouverne,
Et marche à l'avenir dans sa sécurité.
Il a vu son étoile au ciel : la liberté!

« Spectacle merveilleux, grandiose épopée,
Où l'esprit taille en gros sa besogne à l'épée!
Mais un voile couvrait mon âme dans ces jours.
Je voyais le temps fuir sans comprendre son cours.
Il jetait sous mes pas ruine sur ruine;
Je n'y voyais qu'un jeu de la fureur divine.
Un immense dégoût m'inondait en entier.
Il fallait à tout prix me fuir et m'oublier.
Je n'avais plus au cœur qu'un sentiment : la haine
De Dieu, de moi, de tous, de chaque chose humaine.

Tout ce que je voyais était un aliment
Qui nourrissait le fiel de mon ressentiment.
Partout je rencontrais, plein d'une horreur profonde,
Le crucifix ouvrant ses deux bras sur le monde
Pour y semer l'espoir, le pardon et l'amour,
Et pour me condamner ainsi qu'au premier jour.
Partout je rencontrais, même aux confins des pôles,
Des Juifs chargés d'opprobre et pliant les épaules
Sous les plus vils fardeaux, et portant sur leurs fronts
Les stigmates impurs des plus sanglants affronts.
Cette communauté d'exil et de misère
Allumait à la fois ma joie et ma colère.
A l'aspect de mon peuple en proie au fouet divin,
Je me reconnaissais pour le fils de Caïn :
Œil pour œil, dent pour dent ! j'étais de leur engeance ;
Et, songeant au passé, je goûtais ma vengeance.

« Pourtant une pensée en arrêta l'essor :
Ces Juifs foulés aux pieds étaient heureux encor,
Ils espéraient ; leurs fils auraient des jours prospères.
Leurs yeux verraient ce Christ tant promis à leurs pères,
Qui devait rassembler les tribus d'Israël
Et leur donner la gloire et l'empire éternel.
Ils mouraient consolés ! tandis que ma souffrance,
Comme elle était sans fin, était sans espérance,
Et que je n'avais pas même un songe menteur
De Messie à venir et de libérateur !

« Souvent une autre idée épouvantait mon âme ;

Mais je me gardais bien de suivre cette flamme,
Comme si j'eusse dû craindre encor de souffrir !
Je repoussais la main qui voulait me guérir.
Le jour venait chercher malgré moi ma paupière,
Aveugle ! et je fermais mes yeux à la lumière !
Mais plus je voulais fuir ce rayon obstiné,
Plus le jour pénétrait mon esprit dominé ;
Et l'idée à la fin, devenant évidence,
Vint élargir encor mon désespoir immense.
O Christ ! c'était de voir ton règne sans retour,
L'homme de plus en plus vivre de ton amour
Et, comme un nourrisson qu'on porte à la mamelle,
S'attacher dans tes bras à la vie éternelle ;
C'était, de jour en jour, de mieux sentir mon tort ;
C'était d'être si faible et de te voir si fort ;
C'était de confesser malgré moi ta victoire,
De voir le temps grandir ma misère et ta gloire,
Et, vaincu, de sentir comme un trait du vainqueur
Cette conviction s'enfoncer dans mon cœur !

« Ainsi, traînant partout ma flèche empoisonnée,
J'étais venu finir à Rome l'autre année.
J'aime Rome et sa paix ; un invincible aimant
Y ramène les pas du voyageur errant.
L'âme y respire mieux. Au fond de ce cratère
Dont la lave a jadis conquis toute la terre,
On sent un avant-goût du calme des tombeaux.
La Grèce et l'Orient ont des soleils plus beaux ;
Naples avec sa mer heureuse vous convie

Comme une fleur d'un jour à cueillir cette vie.
Mais du sein des déserts où sa majesté dort
Rome enseigne à l'esprit le secret de la mort.

« J'aimais à m'égarer dans ces champs de ruines
Dont les marbres épars couvrent les sept collines.
Tant de silence après tant de bruit ! Ce long deuil
De gloire et de grandeur plaisait à mon orgueil.
Mais parmi ces débris de la splendeur romaine,
Sur le sol exhaussé par la poussière humaine,
Je retrouvais le Christ plus triomphant encor,
Assis, le sceptre en main, dans la pourpre et dans l'or.

« Un soir, de ces combats l'âme toute brisée,
J'étais allé m'asseoir au haut du Colisée.
Le soleil se couchait, et ses derniers regards,
Glissant sur les débris du palais des Césars,
Du cirque gigantesque illuminaient la cime.
L'heure était solennelle et la scène sublime.
Vingt siècles à mes pieds haussaient leurs détritüs ;
Devant moi le Forum, plus près l'arc de Titus,
Des colonnes, des arcs, au fond le Capitole
Que surmonte la croix comme un nouveau symbole ;
Puis la ville éternelle s'asseyant sur sept monts,
Ses temples, ses palais, ses villas, ses maisons.

« Je contemplais, muet, ces grandeurs disparues :
Quelques pieds de poussière où gisent des statues ;
Un Romain mendiant sous un arc triomphal ;

Le Forum qui n'est plus même un marché banal ;
Des marbres que le temps a sillonnés d'insultes ;
Des temples sans leurs dieux, leurs noms, leurs toits, leurs culs
Un caravansérail ouvert aux nations ;
De grands noms, vieille pourpre abritant des haillons
Où pourtant la beauté laissa quelques vestiges ;
Voilà donc ce que l'âge a fait de tes prodiges,
O Rome ! Est-ce bien toi ?...

« Tout à coup l'*Angelus*

Jeta dans l'air sonore un mystère de plus.
L'appel venait du mont où les Passionistes
Veillent sous des cyprès immobiles et tristes.
Comme un fidèle écho qui répond le premier,
Les Moines du Liban, dont j'aimais le palmier,
Tintèrent à leur tour ; et le son, dans l'air libre,
De clochers en clochers roula le long du Tibre.
Longtemps, les yeux fixés à l'horizon lointain,
J'écoutai dans le ciel fuir le timbre argentin.
Mais, tandis que mon âme un moment attendrie
Laissait avec le son flotter sa rêverie,
Déjà le crépuscule envahissait les cieux ;
Et quand plus près de moi je ramenai les yeux,
La nuit tombait ; la lune, à travers les arcades,
Sur les gradins détruits ruisselait en cascades.
Sous les rayons tremblants le colosse éternel
Se dressait formidable et montait vers le ciel.
A la place où jadis flottaient les grandes toiles,
Dans le velarium de l'éther les étoiles

Fixaient leurs diamants; et sous mes pieds, sans bruit,
Comme l'haleine fraîche et pure de la nuit,
La brise agitait l'herbe et les grandes broussailles
Dont elle avait semé les fentes des murailles.

« La lune prête à tout sa pâle majesté,
Et laisse aux monuments qui sont beaux, leur beauté.
La grâce et la grandeur règnent dans cette enceinte;
Mais l'ombre la revêt d'une beauté plus sainte.
La nuit a ses terreurs, ses mystères. La nuit,
Dieu met moins de distance entre nos sens et lui.

« Assis sur les derniers gradins du cirque immense,
Je laissais déborder mes rêves en silence.
Ces murs où s'asseyait jadis le peuple-roi,
Ces murs vainqueurs du temps étaient moins vieux que moi.
J'avais vu les Hébreux les bâtir pierre à pierre,
Et leur Jérusalem gisait dans la poussière!
Sur ce sable, où la lune endormait ses rayons,
J'avais vu les martyrs broyés par les lions,
Aux clameurs que poussait l'immense multitude.
Maintenant quel silence et quelle solitude!
L'araignée a tendu ses fragiles réseaux
Dans l'ancre où les lions se heurtaient aux barreaux!
Où glissait dans le sang le pied du belluaire
L'Église triomphante a fait un sanctuaire;
Et sur le sol témoin des chrétiens massacrés
Le croix victorieuse étend ses bras sacrés!

« Et la nuit avançait; des sphères infinies
J'entendais sur mon front flotter les harmonies,
Je sentis je ne sais quel attendrissement;
L'extase me saisit et le ravissement.
L'ombre qui divisait en deux l'amphithéâtre
Parut en élargir les flancs dans l'air bleuâtre;
Et le cirque, élevant plus haut son front géant,
Entr'ouvrit plus profond son cratère béant.
Tout à coup, en plongeant mes yeux dans cet abîme,
Je sentis aux cheveux le frisson du sublime,
Et je crus devant moi voir passer en ce lieu
Comme une vision de la splendeur de Dieu!
Tout changea de figure et d'aspect; le silence
Parut, comme la nuit, devenir plus intense.
Les étoiles, le ciel, l'air, la terre à la fois,
Tout sembla s'animer et tout prit une voix.
Les arbres qui croissaient au penchant des ruines,
Sous un souffle inconnu pliant sur leurs racines,
Couchèrent sur les murs leur feuillage mouvant,
Comme s'ils s'inclinaient devant le Dieu vivant.
Des voix planaient dans l'air comme un appel suprême;
La rosée, en tombant, semblait murmurer : « Aime ! »
La brise, à mon oreille, expirant en soupir,
Y laissait ces deux mots : « Amour et repentir ! »
La mousse, sous mes pieds, d'une haleine attendrie
Me disait doucement : « Repens-toi, pleure et prie ! »
Les étoiles du ciel, dans leur langue de feu,
Me criaient : « A genoux ! Ton vainqueur est un Dieu ! »

Et les pleurs qui tombaient du travertin sonore
Répondaient : « A genoux ! Pourquoi tarder encore ? »
Puis ces voix de la terre et ces accents du ciel,
Unissant leurs accords en chœur universel,
Reprenaient à la fois comme un conseil suprême :
« A genoux ! à genoux ! Laisse là le blasphème ! »

« Pâle et muet d'horreur, comme en rêve, à ces voix,
Je vis, sous les rayons de la lune, la croix
Qui s'élève au milieu de l'arène en ruine
Me montrer sur ses bras une forme divine...
Je reconnus ce front d'épines couronné ;
Sous un regard divin je fus comme enchaîné ;
Puis une voix, hélas ! qui m'était trop connue,
Montant dans le silence et dans la nuit émue,
Jusqu'au fond de mon cœur vint me dire à son tour :
« Pourquoi me fuir ? Ton seul refuge est mon amour. »

« A cette voix, les murs tremblèrent sur leur base ;
Les étoiles en feu scintillèrent d'extase ;
Je sentis dans mon sein le froid d'un fer aigu.
« O Christ ! dis-je en courbant le front, tu m'as vaincu ! »
Mon cœur s'ouvrit ; des pleurs comme une autre rosée
Coulèrent lentement sur ma joue arrosée,
Et, mes genoux sous moi se pliant sans effort,
Je tombai sur le sol comme tombe un corps mort.

« Quand je me relevai, vers l'Orient l'aurore
Comme une pâle fleur au ciel allait éclore.

Les arbres s'agitaient sous la brise, et du jour
Les oiseaux gazouilleurs saluaient le retour.
Je me mis à genoux devant Dieu sur la pierre;
Mon âme se fondit doucement en prière.
Une ineffable paix descendit dans mon cœur.
Je rendis gloire à Dieu; je bénis mon vainqueur;
Et, laissant pour jamais et le doute et la haine,
Je sentis s'alléger le fardeau de ma peine,
Et, doué d'une autre âme et sûr de mon chemin,
Je revins me mêler au tourbillon humain.

« De cette nuit pour moi date une autre existence.
Le vieil homme mourut; une autre loi commence,
La loi du repentir et du céleste amour.
Sous ces rayons plus purs et sous ce nouveau jour
Tout prit un autre aspect à mes yeux sur la terre.
J'adorai ce que l'âme y voit du grand mystère.
L'Espérance, la Foi, la Résignation
Reconnurent pour sœur mon expiation.
Le mépris désormais fut pour moi sans blessures,
Et chaque jour m'apprit le pardon des injures.
Je n'erre plus tout seul comme un déshérité;
Je vis, je souffre, j'aime avec l'humanité;
Et je comprends enfin l'énormité du crime
Que Dieu poursuit en moi d'un courroux légitime.
Ce n'est pas une insulte à la Divinité,
Il venge mon forfait de lèse-humanité.
Ainsi, qu'ils me soient bons, indifférents, sévères,
Les hommes, maintenant, seront toujours mes frères.

Mon cœur, que tant de haine avait pétrifié,
S'est pris pour tous leurs maux d'une tendre pitié.
J'ai pour eux un amour triste et presque céleste.
Ils n'ont qu'un jour à vivre; ils passent, et je reste.
Car Dieu du genre humain m'a fait le fossoyeur.
Je les vois partir tous pour un monde meilleur;
Mais avant, je leur montre, à travers leurs souffrances,
Dans toute sa beauté rayonnant d'espérances,
La mort, ce doux sommeil, ce plus grand des bienfaits
Que le ciel aux humains ait départis jamais.

« Voilà ce que les jours ont appris à mon âme.
J'ignore quand des miens se dénouera la trame.
Je respecte de Dieu l'insondable secret :
Quel qu'il soit, je révere à genoux son décret.
Sans doute il me condamne à vivre solitaire,
Jusqu'à ce que, brisant le globe de la terre,
Il rassemble à ses pieds les générations,
Et sépare à jamais les méchants et les bons.
Alors le Christ vainqueur, descendant des nuées,
Sur cette mer d'humains, aux vagues remuées
Par la terreur, le doute et le ravissement,
Fera tonner la voix du dernier jugement.
Heureux s'il daigne alors me dire en sa clémence
Que mon long repentir et ma misère immense
Ont assez expié ma cruauté d'un jour,
Et que je puis enfin dormir dans son amour ! »

CINQUIÈME CHANT

LE PARDON

Ahasver se taisait que j'écoutais encore.
Cet étrange récit qui venait de se clore
Roulait en bouillonnant dans mon esprit rempli
Comme un torrent qui gronde à l'étroit dans son lit.
Je revoyais, les yeux fermés, la longue route
Par où l'humanité passe et disparaît toute,
Semblable à ces chemins que l'on trouve au désert,
Où seuls des os blanchis, laissés à découvert,
Marquent de leurs débris, que le chacal profane,
Le pli de sable ardent fait par la caravane.
L'histoire des vieux jours, labyrinthe éternel,
Où le monde longtemps ne vit qu'une Babel,

Un chaos qui se cherche, une spirale immense
Qui se détruit toujours et toujours recommence,
Se débrouillait enfin à mes regards confus ;
Et j'admirais de Dieu les desseins préconçus.
Je me disais : « L'insecte a sa route connue ;
Tourné vers l'Orient, le cygne fend la nue ;
Et l'homme qui se croit maître de son destin
Ne fait que suivre aussi la loi de son instinct.
A son insu la terre autour de Dieu gravite,
Rétrécissant toujours son incessante orbite ;
Comme si Dieu voulait la guider par la main
Pour l'aider à trouver jusqu'à lui son chemin. »

« Ami, dit Ahasver, mon histoire passée
D'un long étonnement trouble encor ta pensée.
Tu restes devant moi grave et silencieux.
La méditation sur ton front soucieux
Depuis quelques instants passe et jette son ombre,
Comme sur un ciel bleu glisse un nuage sombre.
Peut-être un doute arrête et suspend tes esprits.
Dis-le-moi, quel est-il ? »

Alors, moi, je repris :

« Non ! je ne doute pas ; mais je prêtai l'oreille
A l'écho que ta voix dans mon âme réveille.
Comme le forgeron qui bat le fer en feu,
Ta parole, frappant mon esprit qui s'émeut,
A fait jaillir en moi des milliers d'étincelles,
Et je reste ébloui de ces clartés nouvelles.

Lorsque le pèlerin, le soir, a pénétré
D'un pas religieux dans un temple sacré,
Il écoute longtemps le son mélancolique
De l'orgue qui remplit toute la basilique,
Et la voix des enfants et le chœur solennel
Du peuple entier qui monte et va frapper le ciel.
L'encens, l'orgue, les chants et la cérémonie
Cessent; alors, le cœur encor plein d'harmonie,
Sur les degrés, avant de suivre son chemin,
Il s'assied et, rêveur, met le front dans sa main.
Moi, je fais comme lui. Ton récit fut austère :
Mais il fit devant moi passer toute la terre;
Et je sens mes désirs, mes rêves d'autrefois,
Comme un feu mal éteint, s'aviver à ta voix.
Il en est un surtout! son ardeur insensée
A fait souvent, la nuit, chanceler ma pensée
Au bord de cet abîme où Dieu mit les confins
De l'esprit des mortels et des anges divins.
Ton long récit n'a fait qu'en attiser la flamme,
Et si je ne craignais de contrister ton âme
Par le retour forcé d'un amer souvenir,
Je voudrais te prier d'apaiser ce désir!

— Parle! ouvre-moi ton cœur, me dit-il; ma pensée
A trop souffert pour craindre encor d'être blessée.

— Eh bien, lui répondis-je, et puisque tu le veux,
Je vais te révéler ce plus cher de mes vœux :
C'est de voir par tes yeux le Sauveur de la terre,

Tel que dans ta mémoire, où nul trait ne s'altère,
Tu le revois sans doute et que tu le peindrais ;
Car toi seul des vivants as contemplé ses traits ;
Toi seul de cette image as pu garder la trace.
Oh ! que ne l'ai-je aussi contemplé face à face !
Que n'ai-je au bord des lacs, sur le sommet des monts,
De sa lèvre divine aspiré les sermons !
Que n'ai-je de ses pieds adoré la poussière,
Foulé le même sol, vu la même lumière,
Bu l'air qu'il respirait, et d'un pieux larcin
Baisé timidement sa tunique de lin !
Combien de fois ce rêve a hanté ma jeunesse !
Combien de fois, le cœur accablé de tristesse,
Pendant sur l'Évangile un front découragé,
Et regardant la vie ainsi qu'un naufragé,
N'ai-je pas cru le voir, sous ma lampe incertaine,
Comme autrefois au puits de la Samaritaine,
Assis auprès de moi sur le bord de mon lit !
Son regard ineffable où tant d'amour se lit
Pénétrait tout mon être et versait dans mon âme
La paix et la tendresse ainsi qu'un sûr dictame ;
Et mes premiers ennuis et mes jeunes chagrins
Se fondaient aux rayons de ses regards divins !
Depuis deux fois mille ans la terre pécheresse
S'est prise pour le Christ d'une immense tendresse,
Et répand à genoux, les cheveux éplorés,
Ses fleurs et ses parfums sur ses pieds adorés.
Depuis plus de mille ans les saints et les artistes
Veulent fixer ses traits majestueux et tristes.

Chaque âge, s'exerçant sur ce thème sans fin,
N'a rendu qu'un côté du modèle divin ;
Et toujours quelque part, sur le marbre et la toile,
L'homme par trop charnel trahit le Dieu qu'il voile.
J'ai fouillé vainement ces reliques de l'art ;
Le Christ que j'ai rêvé n'existe nulle part !
Toi donc, toi qui l'as vu sous sa forme mortelle
Quand il vint apporter la céleste nouvelle,
Fais-m'en par la parole un fidèle portrait ;
Mets-le devant mes yeux ; rends-le-moi trait pour trait,
Tel que tu dois toujours le revoir en idée,
Tel que sous les palmiers l'admira la Judée.
Dis-moi quel vêtement tombait sur ses genoux,
Si son front était pâle et bien plus haut que nous,
Quelle était sa démarche, et sa voix et son dire
Quand il parlait au peuple, et s'il savait sourire ;
Quels étaient ses cheveux, sa bouche, et si ses yeux
Étaient comme la nuit ou l'azur clair des cieux. »

Je n'avais pas fini de parler de la sorte
Que j'entendis un coup retentir à la porte.
J'ouvris : « Qui que tu sois, dis-je à l'hôte inconnu,
Entre dans ma demeure et sois le bienvenu ! »

Mais comment peindre aux sens la céleste figure
Qui m'apparut alors dans la pénombre obscure ?
Une robe de lin tombait jusqu'à ses pieds ;
Ces cheveux sur le cou mollement repliés ;
Cet auguste visage où l'âme était visible ;

Ce regard d'un éclat si doux et si terrible...
Non ! je n'essaierai pas de retracer aux yeux
Ce qui n'a de contour et de forme qu'aux cieux !
Non ! je n'essaierai pas dans un mot périssable
D'enfermer l'infini, de dire l'ineffable !
Le mot et la couleur, et la forme et le son
En vain pour l'exprimer créeraient à l'unisson.
Même dans les transports du plus juste délire,
Ce n'est pas au poète à dépasser la lyre.
Grâce, beauté, grandeur, douceur et majesté,
C'est l'homme encore. Ici, c'est la divinité !

Ahasver, à genoux et baisant la poussière,
Répandait devant lui son âme tout entière
Et, versant à ses pieds ses sanglots et ses pleurs,
Semblait évanoui d'extase et de douleurs.
Le Christ (car c'était lui), le relevant du geste,
Lui dit avec sa voix d'une douceur céleste :
« Ami, ne pleure plus ! Puisque ton cœur touché
Comprend et lave ainsi dans les pleurs ton péché ;
Puisque l'homme outragé par toi jusqu'en Dieu même
Est ton frère à présent ; puisque enfin ton cœur aime,
J'apporte le pardon, prix de ton repentir.
Sois heureux ! Maintenant, tu peux enfin mourir. »

Alors, fermant les yeux d'Ahasver immobile,
Le Christ parut bénir sa dépouille d'argile.
Je comprenais enfin... quand, se tournant vers moi,
Il me toucha le front en disant : « Souviens-toi ! »

Mais, son œil me perçant comme un dard de lumière,
Je tombai sur les mains, le front dans la poussière,
Et sentis que mon âme élancée après lui
Oubliait là mon corps que la vie avait fui !

.

Quand le vieux serviteur monta de la vallée
Pour frapper avant l'aube à ma porte isolée,
Il recula d'horreur; car son premier coup d'œil
Vit en entrant deux corps prosternés sur le seuil.
Le vieillard nous crut morts et frappés par la foudre.
Il releva mon front qui traînait dans la poudre.
Ses pleurs, ses cris, ses soins et la clarté des cieux
Me firent lentement rouvrir enfin les yeux.
Longtemps je regardai devant moi comme un homme
Qu'un rêve obsède encore au sortir d'un long somme.
Mais un regard tombé sur le corps d'Ahasver
Me rendit à moi-même, et, prompt comme l'éclair,
Mon esprit revit tout dans une seule image :
L'hôte et ses longs récits durant la nuit d'orage,
Où les siècles passaient comme un jour, puis enfin
L'ineffable grandeur du visiteur divin...

Je rendis grâce à Dieu qui veille sur nos âmes,
Et, le vieux serviteur et moi, nous relevâmes
Ahasver qui restait sur la face couché.
Tous nos soins furent vains; la mort l'avait touché.

Mais quels mots, quels discours pourront jamais redire
La paix et le céleste et bienheureux sourire
Qui rayonnaient encor sur ses traits solennels ?
Sublime adieu de l'âme à ses restes mortels !
Jamais ravissement de saint dans le martyr,
Enthousiasme ardent de poète en délire,
Ivresse d'une pure et chaste volupté,
N'ont empreint un mortel d'une telle beauté !

L'orage avait cessé ; l'aurore tout en larmes
Dissipait dans le ciel les dernières alarmes,
Et ses premiers rayons au bord de l'Orient
Semblaient promettre au monde un jour pur et riant.
Le soleil vint ensuite et monta dans sa gloire.
Au sortir d'une nuit si terrible et si noire,
La terre, à ses rayons se ranimant un peu,
Se livrait tout humide à ses baisers de feu.
Partout, au flanc des rocs, sur les monts, dans les plaines,
Ruisselaient de longs pleurs comme au bord des fontaines.
L'eau, se frayant un lit éphémère et nouveau,
S'élançait en cascade ou glissait en ruisseau.
Les arbres, les buissons, mouillés par la tempête,
Frissonnaient au soleil et secouaient leur tête.
Les oiseaux, sous la feuille humide encor des bois,
Joyeux, battaient de l'aile et retrouvaient la voix.
Hommes, bêtes, oiseaux, tous quittaient leur refuge.
C'est ainsi qu'autrefois, au sortir du déluge,
Du haut de l'Ararat le monde nouveau-né
Chantait l'hymne de grâce au ciel rasséréiné.

Cependant, par les soins du vieux pâtre robuste,
Un lit fait de mélèze et de branches d'arbuste
Recevait d'Ahasver ce qui restait encor.
Chargés de ce fardeau, d'un pas réglé d'accord,
Nous gravâmes tous deux le sentier à mi-côte
Qui gagne en serpentant la cime la plus haute.
Nous marchions sans mot dire en mesurant nos pas ;
Car l'œil plongeait parfois sur l'abîme d'en bas.
Les rameaux des sapins, au bord de notre route,
Sur le front d'Ahasver pleuraient à large goutte ;
L'oiseau le saluait de petits cris joyeux.
Plus tard, oiseaux, buissons disparurent aux yeux.
Plus de fleurs, l'herbe même était rare et menue.
Nous entrâmes bientôt au milieu de la nue.
Le but se rapprochait ; et déjà le sentier
Côtoyait les pieds bleus de l'éternel glacier.
« C'est ici ! » dis-je au pâtre ; et nos bras, sans secousse,
Posèrent Ahasver sur un plateau de mousse.
Là, le vieillard et moi, nous creusâmes le sol
Que l'orage nocturne avait rendu plus mol.
Quand la fosse funèbre eut une longueur telle
Qu'elle pût contenir la dépouille mortelle,
J'y reçus Ahasver, et sur son dernier lit
Ma main pieusement, doucement l'étendit.
Puis je roulai sur lui cette terre infertile,
Poussière de granit, l'argile sur l'argile !
O prodige ! pendant que je le recouvrais,
Le céleste sourire augmenta sur ses traits.

Un étrange bonheur rayonnait sur sa bouche.
On eût dit qu'étendu sur sa dernière couche,
Ce vieux corps fatigué par vingt siècles d'effort
Goûtait encore mieux le bienfait de la mort.

Et c'est là qu'il repose, inconnu, solitaire,
Perdu dans la nuée au-dessus de la terre !
Nul monument funèbre attirant le regard
Ne révèle sa tombe aux pas du montagnard.
Le glacier qui défend cette gorge isolée
En est le seul gardien et le seul mausolée.
Nulle épouse, nul fils n'y sanglote sur lui,
Et la seule rosée y vient pleurer la nuit.
Nul mortel ne connaît sa demeure dernière.
Personne, excepté moi, n'y versa de prière,
Et seul l'aigle se pose à la cime où ses os
Savourent dans la mort un éternel repos.

1854.







LE RÊVE

Il y a plusieurs demeures dans
la maison de mon père.

SAINT JEAN.

Et ceci est la seconde mort.

APOCALYPSE.

I

J'AI rêvé cette nuit. — Était-ce bien un rêve?
Un ange m'emportait dans l'espace sans bruit;
Comme des cygnes blancs que la brise soulève,
Vers le ciel étoilé, sans secousse et sans trêve,
Nous montions tous les deux dans l'air pur de la nuit.

II

Et je voyais la terre à mes pieds étendue
Arrondir en fuyant son globe dans l'éther,
Et je n'entendais plus au-dessous de la nue
Que deux rumeurs monter à mon oreille émue :
Les clameurs des cités et le bruit de la mer.

III

Tout bruit cessa bientôt ; à travers la distance
Rien ne s'éleva plus et de l'air et du sol.
Nous franchissions alors dans l'atmosphère immense
Le muet océan de l'éternel silence
Que froissait seulement l'essor de notre vol.

IV

Et mes yeux effrayés s'attachaient à la place
Où la terre fuyait sous un voile incertain ;
Et je la vis bientôt, vaine ombre qui s'efface,
S'atténuer, pâlir, s'enfoncer dans l'espace,
Comme un vaisseau qui sombre à l'horizon lointain.

V

Et nous montions toujours ! Ce vol doux et rapide
M'enivrait. Qui de nous n'a rêvé dans ses vœux
De planer librement dans l'air calme et limpide ?
Mais bientôt, en sondant l'immensité du vide,
Le frisson de la peur fit dresser mes cheveux.

VI

Comme un petit oiseau qui, dans son vol sublime,
Pour revoir le soleil veut traverser les mers,
S'effraie à contempler devant lui tant d'abîme
Et, lassé, cherche au loin du regard une cime
Et n'aperçoit partout rien que les flots amers,

VII

Ainsi je fus saisi d'une mortelle crainte
Quand je me vis perdu comme un point sous le ciel.
A peine si j'osai murmurer une plainte;
Et, fermant les deux yeux, je redoublai l'étreinte
Dont j'enlaçais les reins de mon guide immortel.

VIII

Mais l'ange alors me dit : « Relève ta paupière !
Ne cherche plus la terre et regarde les cieux.
Si ton corps est pétri de fange et de poussière,
Dieu te fit par ton âme un fils de la lumière;
La lumière est en haut. Mortel, lève les yeux ! »

IX

Et je levai les yeux ; et je vis d'autres mondes
Sur un autre univers dans l'ombre se lever.
Plaines de l'infini, solitudes profondes,
Océan de soleils dont Dieu seul meut les ondes,
Qui ne vous a pas vus ne peut pas vous rêver !

X

Nos cieux inférieurs sont sans clarté pareille ;
Auprès de ces foyers tous nos astres sont morts.
L'extase vous saisit devant tant de merveille,
Et l'œil est tellement ébloui que l'oreille
Croit entendre onduler d'ineffables accords.

XI

Et ma peur disparut ; et, tournant mon visage
Vers l'ange, je lui dis : « Quel spectacle divin !
Sans doute nous touchons au terme du voyage ;
Vers quel port fortuné du céleste rivage
Allons-nous aborder tous deux, ô séraphin ? »

XII

Et lui me répondit avec un doux sourire :
« Le but est plus lointain : hausse encor ton esprit.
Dieu connaît mieux que toi ce que ton cœur désire.
Je te mène où des morts s'étend le pâle empire,
Et tes yeux vont revoir ceux que la mort te prit. »

XIII

Alors livrant mon âme à cette joie amère,
J'oubliai les soleils sur ma route semés
Pour penser à tous ceux qu'en me laissant ma mère,
Dieu m'a repris, après un bonheur éphémère,
Et que depuis leur mort je n'ai que plus aimés.

XIV

Ah ! les revoir avant que mon temps ne s'achève,
Ces chers absents du ciel, ces parents, ces amis !
Les revoir un instant, rien qu'un seul, même en rêve !
Je l'ai tant demandé le jour, la nuit, sans trêve,
Que je m'étonnai peu que Dieu me l'eût permis.

XV

Et nous volions toujours au zénith. Nous franchîmes
Ce monde radieux de constellations ;
Nous vîmes lentement tous ces globes sublimes
Scintiller et plonger à travers les abîmes,
Et nous suivre longtemps de leurs derniers rayons.

XVI

Combien de temps dura notre vol ? Je l'ignore.
Le sentiment de l'heure et du temps m'avait fui :
Celui de l'étendue était plus faible encore.
Ces cieux-là n'avaient point de couchant ni d'aurore ;
J'étais comme un nageur égaré dans la nuit.

XVII

La région céleste où bientôt nous entrâmes
N'avait plus de soleils ni d'astres dans ses cieux.
Un jour pâle y régnait plein de lueurs sans flammes.
L'ange me dit alors : « C'est le pays des âmes,
Le premier paradis des morts silencieux. »

XVIII

Et dans le crépuscule où palpitaient nos ailes
Ces étranges lueurs se rapprochaient de nous ;
Et mon œil étonné reconnaissait en elles
Des êtres dont le corps composé d'étincelles
Gardait leurs traits humains, mais plus purs et plus doux.

XIX

Et je vis par milliers, comme des lucioles,
Des étincelles d'or qui sillonnaient l'air bleu ;
Et toutes, sans se perdre au gré des brises folles,
Venaient directement se fondre en auréoles
Dans les traits rayonnants de ces spectres de feu.

XX

Et mon esprit cherchait à comprendre ces choses,
Quand l'ange, suspendant son vol, dit : « C'est en vain
Que tu tenterais seul de remonter aux causes.
Je t'apprendrai le sens de ces métamorphoses :
L'homme n'a pas tout lu dans le livre divin.

XXI

« Je te l'ai déjà dit : cette région noire
Est l'asile où les morts montent directement.
Dieu mit dans ces hauts lieux leur premier purgatoire.
Du monde des vivants ils gardent la mémoire,
Et c'est là que commence, hélas ! leur châtement.

XXII

« Non pas que tous ces morts puissent regarder vivre
Ceux qu'ils aimaient sur terre avant que de mourir.
Ah ! si l'âme des morts pouvait encor les suivre,
Et lire dans leurs cœurs comme on lit dans un livre,
Les morts que l'on oublie auraient trop à souffrir !

XXIII

« Non ! Dieu dans sa justice a mis plus de tendresse.
Aux regards de l'esprit chaque monde est fermé.
Mais de ses souvenirs l'âme est toujours maîtresse ;
Les vivants et les morts peuvent s'aimer sans cesse ;
Ici même, on ne vit que si l'on est aimé.

XXIV

« Vois-tu de tous côtés ces milliers d'étincelles
Qui tracent dans les airs de légers sillons d'or ?
Des âmes des vivants c'est autant de parcelles
Qui montent de la terre, et se mêlent à celles
Des morts à qui l'on pense et que l'on aime encor.

XXV

« C'est la condition de cette autre existence ;
C'est le seul air vital de ces ombres de feu.
Tout penser qu'on leur donne à travers la distance
Se revêt de lumière et forme la substance
Des corps aériens qu'ils reçurent de Dieu.

XXVI

« Ainsi, telle est la loi de la seconde vie
Qu'ici mènent les morts dans ces cercles mouvants :
Vivants, tant qu'on leur donne une pensée amie,
Ils meurent dans ce ciel sitôt qu'on les oublie ;
Car la seconde mort, c'est l'oubli des vivants.

XXVII

— Ah ! m'écriai-je alors, reprends-moi sur ton aile,
Emporte-moi vers ceux que pleure mon amour !
Nul mort ne doit briller d'une splendeur plus belle.
A ceux qui ne sont plus ma pensée est fidèle ;
Elle monte vers eux comme la plante au jour. »

XXVIII

Et mon guide, docile à ma tendre prière,
Reprit soudain son vol parmi les trépassés.
Leurs traits en feu semaient la route de lumière ;
Et l'ange ralentit son essor de manière
A laisser mes regards sonder leurs rangs pressés.

XXIX

Comme à l'appel joyeux de l'oiseleur perfide
Des nuages d'oiseaux s'abattent dans les rets ;
Comme on voit sous l'effort de l'aquilon rapide
Les blancs flocons de neige emportés dans le vide,
Ou s'envoler au loin les feuilles des forêts ;

XXX

Comme dans l'or mouvant d'un rayon de lumière
Les atomes de l'air se poursuivent sans fin ;
Ou comme, autour d'un char lancé dans la carrière,
Sous les pieds des chevaux s'élève la poussière
Qui d'un long tourbillon l'accompagne en chemin ;

XXXI

Ainsi les morts en foule accouraient sur nos traces
Pour contempler de près ces deux nouveaux venus.
Mes avides regards se plongeaient dans leurs masses,
Mais en vain ; et mes yeux sur ces milliers de faces
Ne rencontraient partout que des traits inconnus,

XXXII

Quand l'ange dans un coin de l'atmosphère obscure
Me fit voir un vieillard aux traits pleins de douceur.
Auprès de cette noble et sereine figure
Se tenait une vierge, une enfant calme et pure...
Ange du ciel ! c'étaient mon aïeul et ma sœur !

XXXIII

Et mon cœur éperdu bondit dans ma poitrine
Jusqu'à vouloir briser son étroite prison.
Chancelant comme un homme au bord d'une ruine,
Je m'élançai. — Mais l'ange avec sa main divine
Me retint et me dit : « Rappelle ta raison !

XXXIV

« Ces esprits ne sont pas ce que ton cœur espère.
Tes yeux contemplant bien l'âme de tes parents ;
Mais leur corps est un spectre, une vapeur légère,
Et tu verrais ta sœur ainsi que ton grand-père
Échapper comme l'ombre à tes embrassements. »

XXXV

Et je contins mon cœur, et je laissai mon âme
Parler par mes regards et passer dans mes yeux.
O morts aimés ! ô noms écrits en traits de flamme !
Jours heureux dont l'amour a seul tissé la trame !
Quel regret vous laissez, triste et délicieux !

XXXVI

Quand on a savouré vos douceurs sans égales,
Il n'est plus de bonheur pour nous dans l'avenir.
Comme un proscrit chassé de ses forêts natales
Qui voit à l'horizon bleuir leurs cimes pâles,
Je me tournais toujours vers votre souvenir.

XXXVII

Que vous m'avez manqué ! Dans la joie ou la peine,
J'étais sûr de trouver un écho près de vous.
L'un me donnait son calme et sa force sereine,
L'autre son rire frais dont son aube était pleine,
Et tous deux le bonheur. — Mais est-il fait pour nous ?

XXXVIII

Ah ! chères amitiés ! mains pleines de caresses
Que j'aimais, en marchant, à tenir dans ma main !
La vie entre vous deux n'avait point de détresses !
Pourquoi m'avoir si tôt sevré de vos tendresses ?
Pourquoi m'avoir laissé si tôt seul en chemin ?

XXXIX

N'importe ! Dieu pétrit nos cœurs de tant de flamme
Que nos liens d'un jour n'ont pas été dissous.
Rien, pas même la mort, n'en peut rompre la trame.
Votre chair est ma chair et votre âme est mon âme ;
Vous vivez avec moi, je suis mort avec vous !

XL

Et dans l'enivrement de leur douce présence
Je sentais ruisseler mes larmes à longs flots.
Pendant longtemps j'eus peine à rompre le silence ;
Mais, de mon trouble enfin domptant la violence,
Je retrouvai la voix à travers mes sanglots ;

XLI

Et je leur dis : « O père ! ô sainte et chère image !
Grande âme dont le souffle a passé sur mon front !
Et toi, ma jeune sœur morte à la fleur de l'âge,
Parlez-moi, douce enfant ! Parlez, vieillard si sage !
Mon cœur écoutera ce que vos cœurs diront.

XLII

— O mon fils ! dit l'aïeul d'une voix attendrie
(Et ses traits rayonnaient d'une douce fierté),
Avant tout, malgré tout, aime et sers ta patrie !
Et si jamais un jour sa devise est flétrie,
Toi, restes-y fidèle : honneur et liberté ! »

XLIII

Et ma petite sœur vint à moi souriante,
En secouant au vent ses longues tresses d'or :
« Ma mère, dit l'enfant, trouve la mort bien lente,
Je le sais ; mais retiens son âme impatiente.
Remplace-moi près d'elle ; aime-la plus encor.

XLIV

« Dis-lui qu'ici mes jours sont heureux et rapides,
Que dans mon ciel lointain je vis de votre amour.
Quand tu poses le soir un baiser sur ses rides,
Redis-lui que Dieu seul fait et comble les vides,
Et qu'il unit sans fin ceux qu'il sépare un jour ! »

XLV

Et des groupes épars deux figures nouvelles
Accoururent vers nous en se donnant la main.
La grâce et le génie étincelaient en elles ;
Et mon cœur reconnut deux femmes immortelles,
Deux anges d'amitié tombés sur mon chemin.

XLVI

Et celle qui me fut de tout temps la plus chère
Me dit, les yeux en pleurs : « Aime ceux que j'aimais ;
Donne-leur comme à moi ton âme presque entière.
Reste avec mes enfants, aime-les, sois leur frère,
Et que mon souvenir vous unisse à jamais ! »

XLVII

L'autre figure alors, âme ardente, inquiète,
Dont le feu rayonnait dans un profond regard,
Mit le doigt sur mon front, puis me dit : « Sois poète ;
Qu'aux autres voix d'en bas ton âme soit muette !
Ton culte, ta patrie et ton amour, c'est l'art ! »

XLVIII

Les quatre ombres alors, m'entourant de caresses,
S'approchèrent ensemble et, la main sur mon cœur,
Semblèrent y verser de nouvelles tendresses ;
Puis, mariant soudain leurs voix enchanteresses :
« Aime-nous à jamais ! » disaient-elles en chœur.

XLIX

« Il me faut t'arracher à ces tendres étreintes,
Dit l'ange. Le temps presse ; au fond du noir nadir,
Les cimes de la terre en ce moment sont teintes
Des premiers feux du jour. Quitte ces Ombres saintes,
Et retourne achever de vivre et de souffrir ! »

L

Et d'un trait, comme on voit de la nue entassée
L'éclair en un clin d'œil traverser tous les cieux,
Son aile vigoureuse, un instant balancée,
D'un essor foudroyant plus prompt que la pensée
Me rendit à la terre, — et je rouvris les yeux.

1856.





L'ELKOVAN

DÉDICACE

A Basile Alecsandri.

AMI, dernier ami que me gardait la vie,
Poète citoyen,
Cœur d'or, esprit charmant, frère de Moldavie,
Prends ce livre, il est tien.

Ce n'est pas sur les flots radieux du Bosphore
Qu'est né cet Elkovan.
Je l'ai pris de tes mains sur la rive sonore
Du brumeux Océan.

Qu'il revole vers toi comme un ramier fidèle,
 Messager des absents,
T'apportant, à travers l'espace, sur son aile
 Mes vœux reconnaissants;

Mes vœux pour ton bonheur, pour ta muse que j'aime
 Et j'admire à la fois,
Et surtout pour ton peuple, en ce moment suprême
 Attendant tout des rois!

Car j'aime comme toi le pays de tes pères;
 Et quel qu'il soit demain,
Qu'on lui fasse des jours malheureux ou prospères,
 Mon cœur reste Roumain!

Décembre 1857.



P R É L U D E

I

L A brise fait trembler sur les eaux diaphanes
Les reflets ondoyants des palais radieux ;
Le pigeon bleu se pose au balcon des sultanes ;
L'air embaumé s'emplit de mille bruits joyeux ;
Des groupes nonchalants errent sous les platanes ;
Tout rit sur le Bosphore, et seuls les elkovans
Avec des cris plaintifs rasant les flots mouvants.

II

O pâles elkovans, troupe agile et sonore,
Qui descendez sans trêve et montez le courant !
Hôtes doux et plaintifs des ondes du Bosphore,
Qui ne vous reposez comme nous qu'en mourant !
Pourquoi voler ainsi sans cesse dès l'aurore,
Et d'Asie en Europe, et de l'aube au couchant,
Jeter sans fin ce cri monotone et touchant ?

III

Le peuple de ces bords vous vénère et vous aime ;
Le pêcheur vous salue en jetant ses filets ;
Les enfants du rivage et le chasseur lui-même
Ne déciment jamais vos rangs toujours complets ;
Et quand le soleil tombe à l'horizon extrême,
L'odalisque, entr'ouvrant la vitre des *Yalis*,
Vous suit d'un long regard à travers le treillis.

IV

On dit, ô voyageurs ! que vous êtes les âmes
Des victimes sans nom qui dorment sous ces flots,
Corps souples et charmants d'ardentes jeunes femmes
Dont la nuit et l'horreur étouffaient les sanglots
Lorsque, cousus vivants dans des toiles infâmes,
L'eunuque les plongeait dans ce gouffre profond,
Muet comme la tombe et comme elle sans fond.

V

Voilà pourquoi, laissant vos corps sans sépulture
Servir sous les flots bleus de pâture au dauphin,
Vos mânes irrités errent à l'aventure
Et, sans se consoler, volent, volent sans fin ;
Voilà pourquoi, plaignant toujours votre torture,
Vous ne quittez jamais ce rivage embaumé
Où vous avez souffert, où vous avez aimé.

VI

Et vous avez raison ! car dans ce pauvre monde
On ne vit qu'où l'on aime, et la patrie est là !
Ici-bas, rien ne vaut le coin d'ombre profonde
Où d'un être adoré le cœur se révéla.
Que ce bonheur ait lui l'éclair d'une seconde
Ou qu'il ait rayonné sur un long avenir,
L'âme en garde à jamais l'immortel souvenir.

VII

Même à qui n'aime plus tes rives sont si belles,
O Bosphore ! et la main complaisante des dieux
Les revêt d'une grâce et d'une splendeur telles
Que l'étranger lui-même, à l'heure des adieux,
Sans en être attendri ne peut s'éloigner d'elles,
Et devant ce ciel pur, ces flots et ces cyprès,
Dit : « Pourquoi donc partir ? Le bonheur est tout près ! »

VIII

Et moi, je fus aussi dans ta verte Arcadie !
J'ai contemplé tes cieus, j'ai contemplé tes mers ;
J'ai reçu leur beauté dans mon âme agrandie ;
J'ai versé dans tes flots mes pleurs les plus amers.
Mais lorsque sous le coup ma raison étourdie
Chancelait... alors Dieu, dans sa tendre pitié,
Ouvrit derrière moi les bras de l'amitié.

IX

Elkovans! elkovans! que de fois, quand la brise
Ranimait à mes pieds le feu du narghilé,
N'ai-je pas écouté votre plainte indécise!
Sous l'éperon de fer du caïque effilé
La vague sanglotait comme un cœur qui se brise;
La lune, triste et pâle, au bord du ciel bruni
Se levait, et mon cœur plongeait dans l'infini.

X

Elkovans! elkovans! Je sais plus d'une histoire
Douce comme l'amour, triste comme la mort.
Une surtout! Je veux la dire à votre gloire.
Comme au sein de la mer une perle qui dort,
Elle repose encore au fond de ma mémoire.
Mais je veux la tirer de son humide écrin,
Et montrer au soleil mon trésor sous-marin.

PREMIER CHANT

I

C'ÉTAIT le soir, à l'heure où dans un ciel de braise
L'implacable soleil penche son front pâli ;
Où, désertant Stamboul transformée en fournaise,
Le pacha cherche au loin le frais à son Yali ;
A l'heure où les harems vont respirer à l'aise
Aux Eaux-Douces d'Asie, ou, sans changer de bords,
Errent sous les cyprès dans les deux Champs-des-Morts.

II

A l'échelle bruyante où Top-Hané s'élève,
Les rameurs aux bras nus attendaient sur leurs bancs ;
Deux femmes tout à coup débouchent sur la grève :
Tous veulent s'arracher les deux fantômes blancs.
Un seul des caïdjis à l'écart suit son rêve
Et, sans s'inquiéter si c'est lui qu'on prendra,
Chante, et d'un doigt distrait frôle sa *tamboura*.

III

« Laisse ta tamboura, lui dit l'une des dames,
Et, quel que soit ton prix, jeune homme, conduis-nous. »
Le caïdji se lève, ajuste ses deux rames,
S'affermit sur ses pieds nus comme ses genoux,
Laisse à peine le temps de s'asseoir aux deux femmes,
Et d'un coup vigoureux de ses muscles de fer
Enlève et fait bondir son fardeau sur la mer.

IV

« *Hanum*, dit le jeune homme, où faut-il vous conduire ? »
Aïna dit alors à sa sœur Ghuzelli :
« Où voulons-nous aller ? Pourvu que je respire,
Peu m'importe ! Montons à Hissar-Rouméli,
Si tu veux ; nous verrons ensuite. » Et, sans mot dire,
Le caïdji robuste et docile à leurs vœux
Remonta le courant d'un bras souple et nerveux.

V

Nul parmi les rameurs n'égalait sa prestesse ;
On l'avait surnommé Djérid, et non sans droit.
Comme un long javelot, sa barque avec justesse,
Malgré l'onde et les vents, vers le but volait droit.
L'elkovan pouvait seul surpasser sa vitesse ;
Et l'espadon agile, aux écailles d'argent,
Eût en vain essayé de le suivre en nageant.

VI

Et la barque volait sur la vague calmée.
Chaque flot que fendait la proue au bec d'airain,
En fuyant à la mer, dansait comme une almée;
Puis, au bord, lentement, d'un air grave et serein,
Les toits, les minarets de la rive animée,
Les collines d'Asie au gracieux contour,
Sous les yeux enchantés défilaient tour à tour.

VII

Ils passèrent bientôt la plage où les Eaux-Douces
Déroulent leur vallon de verdure et de paix.
On y voyait au bord, sur des tapis de mousses,
Des harems accroupis sous les arbres épais,
Des *arabas* traînés par des bœufs sans secousses,
Des *talikas* dorés passant comme un éclair;
Un murmure joyeux s'en élevait dans l'air.

VIII

« Nous fuirons, si tu veux, cette rive sonore,
Dit alors Aïna; restons ici plutôt.
Nous suivrons doucement le courant du Bosphore
Au caprice du vent, du caïque et du flot.
Vois, le soleil est loin de se coucher encore. »
Elle dit, et la barque, immobile un instant,
Les remporta sans bruit sur son chemin flottant.

IX

Quel bonheur de glisser sur l'eau bleue et profonde,
Entre le double azur de la mer et des cieux,
Comme fait l'albatros, qui vole en rasant l'onde !
Quel bonheur de voguer frais et silencieux,
De regarder le ciel en oubliant le monde,
Et de poser la tête en rêvant, au doux bruit
De la brise qui passe et de l'eau qui s'enfuit !

X

L'âme est comme un enfant : elle aime être bercée.
Elle regrette l'air et ses ailes d'oiseau.
Dans sa prison d'argile elle meurt oppressée,
Si l'on ne vient parfois soulever un barreau
Pour donner libre essor à l'ardente pensée.
— Quand il a quelque temps plané sur l'horizon,
Hélas ! l'oiseau revient bien vite à sa prison.

XI

Des trois êtres bercés au branle du caïque
Un seul rêvait pourtant. Chacun ne rêve pas.
Ce n'est pas tout d'avoir un air mélancolique,
De regarder le ciel ou de chanter tout bas ;
Il faut avoir dans l'âme un rythme, une musique
Qui soutienne l'esprit, le soulève du sol,
Et même dans la nue en cadence le vol.

XII

Le jeune caïdji, profitant de la trêve,
S'était mis à fumer son tchibouk de jasmin.
Un fumeur rêve mal; pourtant il croit qu'il rêve.
Toujours quelque détail l'arrête en son chemin;
Son feu meurt-il, soudain la bulle aux songes crève.
— Pour Ghuzelli, l'enfant, loin de rêver sans fin,
Regardait en riant les plongeurs d'un dauphin.

XIII

J'ai peur de dire ici la vérité sans voile;
Mais Ghuzelli manquait de ce charme énervant
Qui fait que l'on s'éprend d'une lointaine étoile,
Ou qu'on écoute en pleurs les longs soupirs du vent.
En revanche, jamais sur le marbre ou la toile
Plus suave beauté, charmes plus radieux
N'avaient ébloui l'âme en enchantant les yeux.

XIV

Mais laissons Ghuzelli; ce n'est pas là mon thème,
D'ailleurs elle n'est pas mon héroïne au fond.
C'est Aïna, sa sœur, la rêveuse que j'aime;
Et je veux vous ouvrir ce cœur calme et profond,
Pour le montrer au jour dans sa beauté suprême.
— Le monde a désappris de plier les genoux,
Et pourtant admirer est un bonheur si doux!

XV

C'était un cœur naïf et fier dans sa tendresse,
Plein de feu, ferme et pur comme le diamant.
Mais ce trésor d'amour, de grâce et de jeunesse
Se consumait dans l'ombre et dans l'isolement.
Sous les dehors rêveurs d'une douce paresse,
Une langueur secrète, un feu lent la rongait.
— Vous savez maintenant pourquoi ce cœur songait.

XVI

Ce qu'elle désirait, c'était surtout une âme.
Sans doute un beau visage était doux à ses yeux ;
Mais plus qu'un fourreau d'or elle prisait la lame.
Par bonheur, elle avait l'esprit peu curieux :
Elle ne cherchait pas. — C'est étrange ! une femme !
Une Turque surtout ! dira-t-on ; et vraiment,
Je ne puis me fâcher de cet étonnement.

XVII

Mais peut-on s'étonner encor de quelque chose ?
Tout n'arrive-t-il point ici-bas de nos jours ?
Pourquoi donc Aïna, belle comme une rose,
Réservant le trésor de ses pures amours,
N'attendrait-elle pas, dans une chaste pose,
Qu'un Bulbul descendît du ciel à son côté
Pour chanter ses parfums, sa grâce et sa beauté ?

XVIII

Pourtant, je dois le dire, elle était mariée.
Ghalib, le vieux pacha qui règne à l'Arsenal,
Pour orner son harem à son sort l'a liée.
Cet hymen, au surplus, n'était pas un grand mal ;
Car dès le premier jour il l'avait oubliée.
Ainsi dans son éclat, sa naissante beauté
Comme une pêche en fleur gardait son velouté.

XIX

Aïna rêvait donc. Mais à quoi rêvait-elle ?
Ah ! qui peut prendre au vol des rêves de seize ans ?
Quel poète dira ce que l'âme immortelle
Peut éprouver d'extase à l'aube de ses sens ?
O jeunesse du cœur ! vous êtes la plus belle
Des muses d'ici-bas, et nulle des neuf Sœurs
De vos songes dorés ne rendra les douceurs !

XX

Le soleil se couchait derrière les collines
En jetant à la terre un long regard d'amour.
La brise, en se jouant sur les vagues mutines,
Y semait les parfums des jardins d'alentour.
Aïna, le cœur plein d'émotions divines,
Comme un luth frémissant que l'on vient d'accorder,
D'harmonie et d'amour se sentait déborder.

XXI

Longtemps, comme obsédé de visions secrètes,
Son regard se perdit à l'horizon lointain,
L'horizon, ce pays des âmes inquiètes!
Dieu seul sait ce qu'y vit la pauvre enfant! — Soudain
Elle fit un soupir, et deux larmes muettes
Glissèrent lentement de ses yeux trop remplis
Sur son voile de gaze aux mille petits plis.

XXII

Elle tourna la tête et sécha sa paupière.
Ghuzelli ne vit rien; elle n'eût pas compris.
L'enfant, pour le moment, ainsi qu'une écolière,
Fouettait l'eau de sa main avec de petits cris.
Ses doigts roses formaient une faible barrière
Que traversait l'eau bleue; et les flots du courant
Venaient tous lui baiser la main en murmurant.

XXIII

Mais en face un témoin, plus heureux ou plus sage,
Avait tout vu; ses yeux discrets, quoique attentifs,
Avaient, sans y songer, surpris à leur passage
Le soupir d'Aïna, puis ses longs pleurs furtifs :
Et Djérid se disait : « Quoi! souffrir à cet âge? »
Et ses yeux contemplaient avec étonnement
Ce que l'on pouvait voir du visage charmant.

XXIV

Aïna, sans lever la tête ou la paupière,
Sentit ce doux regard se poser sur son front.
Elle était, je l'ai dit, d'une innocence entière;
Elle hésita. Son âme était timide au fond.
Mais la fleur et l'oiseau montent vers la lumière;
Le cœur cherche le cœur, les yeux cherchent les yeux;
Et l'enfant regarda le rameur curieux.

XXV

C'était un bel Arnaut à la mâle poitrine,
Dont l'œil bleu promenait un regard souverain.
Brunis par le soleil et la brise marine,
Son front, son cou, ses bras semblaient être d'airain.
Dieu l'avait revêtu d'une forme divine,
Et la Grèce eût jadis sculpté dans le Paros
Ses traits de demi-dieu, sa taille de héros.

XXVI

Il portait sur son front et sur sa tempe rase
Un fez rouge au gland d'or, garni d'un flot soyeux,
Puis un turban léger dont le rebord s'évase
Et défend du soleil les sourcils et les yeux.
Une chemise en soie à longs filets de gaze
Frisonnait sur ses bras; et ses reins assouplis
Étaient largement ceints d'un châle aux vastes plis.

XXVII

Il me faut dire ici ce que plus d'un ignore :
C'est que l'égalité règne dans l'Orient.
Un homme en vaut un autre, et chacun s'en honore.
Tous sont sous l'œil de Dieu, vizir ou mendiant ;
Et, lorsque le cœur parle aux rives du Bosphore,
Il préfère aux grandeurs de la race et du rang
La noblesse des traits et la beauté du sang.

XXVIII

Leur regard se croisa peut-être une seconde,
Un éclair, et soudain chacun baissa les yeux.
« D'où peut donc lui venir cette douleur profonde ? »
Se répétait tout bas Djérid silencieux.
« Qu'il est beau ! se disait Aïna. Mais au monde
Rien n'est parfait ; tout pèche, hélas ! par un côté.
Sans doute son esprit a payé sa beauté.

XXIX

« Qui sait ? voyons ! » — Alors avec un doux sourire,
Relevant sur Djérid son regard doux et clair,
Elle dit : « Veux-tu faire ainsi que je désire ?
Reprends la tamboura pour nous chanter un air ! »
Le jeune homme obéit à l'instant sans mot dire ;
Et, préludant d'abord par un air triste et lent,
Il chanta ce qui suit sur un rythme indolent :

Sais-tu ce que le vent soupire
Et veut dire,
Quand il pleure, glisse et s'enfuit
Dans la nuit?

Sais-tu pourquoi, quand l'onde arrive
A la rive,
Elle y laisse après chaque flot
Un sanglot?

Sais-tu pourquoi Bulbul se pose
Sur la rose,
Et jusqu'au jour chante à la fleur
Sa douleur?

Sais-tu pourquoi le cœur bat vite
Et palpite,
Sans pouvoir contenir son sang
Frémissant?

Sais-tu pourquoi sous leurs longs voiles
Les étoiles
Croisent dans l'air leur millions
De rayons?

Sais-tu pourquoi, quand tout sommeille,
Dieu seul veille
Et couvre d'un regard béni
L'infini?

C'est que partout la loi suprême
Veut qu'on aime,
Et qu'ici-bas tout sans retour
Vit d'amour !

XXX

La voix tomba ; c'était une voix douce et grave,
Dont l'accent remuait jusqu'aux fibres du cœur,
En y laissant au fond l'air aimé qui s'y grave.
A ses accords, l'esprit voyait surgir en chœur
Les rêves, les regrets, l'espérance suave,
Et glisser dans l'espace, en blanches visions,
Le cortège voilé de nos illusions.

XXXI

O musique ! ô magie ! ô fée aérienne,
Qui d'un monde inconnu descends et nous souris !
Avec tes sons errants de harpe éolienne
Comme tu sais bercer nos cœurs endoloris
Et nous faire oublier notre âme dans la tienne !
O pur écho du ciel, langue de l'infini,
Souvenir de l'Éden dont l'homme fut banni !

XXXII

Puisque tu fais sentir ta magique puissance
Aux cœurs les plus étroits dans nos salons fermés,

Qu'est-ce donc sur des bords pleins de magnificence,
Lorsque le soir descend sur les flots embaumés,
Et qu'échappant à peine à son adolescence,
C'est un cœur inquiet, de désirs dévoré,
Qui s'enivre à longs traits de ton philtre adoré?

XXXIII

Elle écouta longtemps, et comme dans l'extase,
La voix, la douce voix, et l'air tendre, et les mots;
Puis, comme une liqueur qui déborde du vase,
Elle sentit son cœur se gonfler de sanglots;
Et, malgré les replis de son voile de gaze,
Elle ne put cacher le flot silencieux
De pleurs amers et doux qui jaillit de ses yeux.

XXXIV

« Ma sœur, dit Ghuzelli, qu'as-tu ? quel mal t'opresse ?
D'où te viennent ces pleurs, et quel est ton tourment ? »
Mais plus elle serrait sur elle avec tendresse
Sa sœur qui sanglotait contre son sein charmant,
Plus elle redoublait cette étrange détresse.
« Batelier, dit alors Ghuzelli, le temps fuit ;
Retournons à Stamboul ; voici venir la nuit. »

XXXV

Et la barque bondit ; et dans le fond bleuâtre
La Pointe-du-Sérail et puis la Corne-d'Or

Déployèrent aux yeux leur vaste amphithéâtre.
Bientôt, pour achever le merveilleux décor,
Les sveltes minarets d'une blancheur d'albâtre
Montèrent dans le ciel, et l'on vit de plus près
Les navires du port avec leurs mille agrès.

XXXVI

Ils touchent à la fin au terme du voyage.
On aborde, et parmi les caïques pressés
Djérid lance sans choc sa poupe sur la plage.
Les deux sœurs sont debout, leurs bras entrelacés.
Ghuzelli dit alors : « Voici pour le passage,
Caïdji. » Puis sa main dépose sur le banc
Un sequin d'or léger qui résonne en tombant.

XXXVII

A son tour, Aïna lui tendit sa main frêle,
Et lui dit en tremblant : « Prends encore, et merci ! »
Il regarda ; c'était un anneau que la belle
Avait laissé glisser de son doigt aminci.
Il releva la tête et s'élança vers elle.
Mais, quand il étendit ses deux mains devant lui,
Dans les ombres du soir le doux rêve avait fui.

DEUXIÈME CHANT

I

A l'échelle bruyante où Top-Hané s'élève,
Les caïdjis groupés s'arrachent le chaland.
Un seul, les yeux fixés sur un point de la grève,
Les repousse d'un air superbe et nonchalant ;
Avec sa tamboura, seul, à l'écart il rêve,
Et, pour mieux indiquer qu'il ne va plus en mer,
Son caïque est rivé par un anneau de fer.

II

C'est Djérid. Il attend, il attend qu'à la rive
Un fantôme voilé dont il connaît le pas,
Comme en un jour béni, jusqu'à sa barque arrive
Et lui dise : « Djérid, ne m'attendais-tu pas ? »
Et, du matin au soir, sa paupière attentive
Perce de ses regards l'ombre du carrefour
Où se leva pour lui cette étoile d'amour.

III

C'est en vain. Le jour fuit; un autre le remplace;
D'autres suivent encore; et le soleil levant
Retrouve tous les jours à cette même place
Le rameur au repos, qui chantonne en rêvant
Et fixe obstinément un seul point dans l'espace.
Chaque matin l'espoir l'accompagne en chemin;
Chaque soir il se dit : « Elle viendra demain ! »

IV

Mais elle ne vint pas. — Ah! dans la solitude
Celui qui n'a pas dû compter les pas du temps,
Et sur son cœur rongé par l'âpre inquiétude
Comme du plomb fondu senti tous les instants
Distiller sans repos l'amère incertitude,
Celui-là ne sait pas, avant que de mourir,
Tout ce qu'un cœur mortel ici-bas peut souffrir!

V

Ah! l'attente, l'attente! Angoisse et sombre joie,
Où l'homme se dévore en dévorant le temps!
Espoir et désespoir, roue immense qui broie
Sous ses jantes de fer nos membres palpitants!
Malheur, trois fois malheur à qui devient ta proie!
Mais comment t'éviter? D'où viens-tu? Quelle main
Te conduit au milieu du tourbillon humain?

VI

C'est l'amour insensé, c'est l'amour qui te mène,
Et qui mène avec toi le cœur des passions!
L'amour, ce tourmenteur de notre race humaine,
Ce maître au joug duquel il faut que nous passions,
Et qui, pour amuser ses esclaves, promène
Sur les murs étouffants de la réalité
Le mirage lointain de la félicité!

VII

Ah! Djérid! qu'as-tu fait de ton insouciance,
De tes jours de travail, de tes nuits de sommeil,
Quand c'était ton étude et ta seule science
De chanter, de ramer et de vivre au soleil?
Que deviendront bientôt ta force et ta vaillance,
Et même ta beauté, si tu donnes ainsi
La fleur de ta jeunesse au dévorant souci?

VIII

Longtemps on put le voir couché dans son caïque,
Regardant devant lui comme un pauvre insensé.
Aux accords pénétrants d'une douce musique,
Il semblait évoquer le rêve du passé;
Et l'esprit obsédé d'une pensée unique,
Pâle, amaigri, rêveur, il chantait tout le jour
Avec sa tamboura quelque doux chant d'amour.

IX

Et tandis qu'en chantant, l'œil perdu dans l'espace,
Il abrège l'attente et son amer souci,
Il entend dans son cœur sans cesse une voix basse
Qui lui dit en tremblant : « Prends encore, et merci ! »
Et devant ses regards toujours passe et repasse
Un fantôme adoré, triste et silencieux,
Qui pleure lentement en regardant les cieux.

X

Mais un jour sur la rive, au lever de l'aurore,
Les caïdjis surpris le cherchèrent en vain ;
Le soir, le lendemain, ils cherchèrent encore ;
Jamais le beau rameur aux doux chants ne revint.
Alors ses compagnons, regardant le Bosphore,
Dirent : « Sans doute il dort dans ce tombeau mouvant
Que sa rame légère effleura si souvent ! »

XI

Oublions donc Djérid. — Mais les deux sœurs si belles
Qui voguèrent un soir en écoutant sa voix,
Et lui firent au cœur ces blessures cruelles,
Pourquoi ne pas encor les revoir une fois ?
Qui peut les retenir, et que deviennent-elles ?
Dans l'âme d'Aïna l'amour a-t-il fleuri ?
Ghuzelli sourit-elle ainsi qu'elle a souri ?

XII

Ghuzelli ne rit plus. Attentive, inquiète,
Comme une mère auprès de son enfant qui dort,
Elle veille au chevet d'une couche muette,
Où pendant de longs jours veillait aussi la mort.
La pâleur ennoblit sa beauté plus fluette,
Et l'on voit sur sa joue et son front sans couleur
Ce charme attendrissant que laisse la douleur.

XIII

A demi prosternée au rebord de la couche,
Elle y jette un regard d'ineffable douceur;
Et ces tendres accents s'échappent de sa bouche :
« Tu ne veux plus mourir, n'est-ce pas, ô ma sœur ?
Ah ! qu'enfin ma tendresse ou ma douleur te touche !
Quitte ce long silence et chasse la langueur
Où ton corps se consume, où s'énerve ton cœur !

XIV

« Lève-toi, prends mon bras, viens près de la fenêtre
Baigner ton front pâli dans cet air frais et pur.
Aspire à pleins poumons la vie et le bien-être ;
Plonge tes yeux lassés dans cette mer d'azur.
Regarde ! avec le jour le printemps vient de naître,
Et jamais le soleil au fond de l'Orient
N'a promis un matin plus doux et plus riant. »

XV

Aïna releva lentement sa paupière,
Puis, entourant sa sœur de ses bras amaigris,
Dit : « Comment résister à ta tendre prière ?
Puisque tu m'aimes tant, la vie a bien son prix.
Oui, je veux vivre encore et revoir la lumière ;
Je reverrai le ciel, je reverrai les flots ! »
Et le sang colora sa joue aux derniers mots.

XVI

Le lendemain, plus forte et moins timide encore,
Aïna, suspendue au bras de Ghuzelli,
Descendit au jardin, et jusqu'au sycomore
Se traîna lentement de son pas affaibli.
De là l'œil s'égarait au loin sur le Bosphore ;
Et l'on voyait glisser sur les flots transparents
Les voiles des pêcheurs et des vaisseaux errants.

XVII

« Vois, disait Ghuzelli près de sa sœur assise,
Comme la vie est douce, et que le monde est beau !
Le parfum de ces fleurs, le souffle de la brise
Ne t'infusent-ils pas un sang jeune et nouveau ?
Que faut-il donc encore à ton âme indécise ?
Et pour te rendre enfin la vie et la santé,
Que demandes-tu donc à ce ciel enchanté ?

XVIII

— Oui, répondait tout bas l'enfant convalescente,
Oui, l'œil aime à glisser sur ces flots éclatants.
Le ciel sourit, le vent d'une aile caressante
Nous apporte sans bruit les parfums du printemps.
Mais je voudrais encor qu'une voix ravissante
Chantât et, s'élevant tout à coup dans les airs,
Peuplât de ses accords ce ciel, ces flots déserts ! »

XIX

Elle n'achevait pas ces paroles peut-être
Qu'après d'elle soudain le feuillage s'ouvrit.
Un noble et beau vieillard vint alors à paraître.
En voyant la frayeur qu'il causait, il sourit.
C'était Ghalib-Pacha, leur vieux seigneur et maître,
Qui du massif voisin aux ombrages discrets
Avait prêté l'oreille à leurs naïfs secrets.

XX

A sa vue, Aïna rougissante se lève,
Baise sa main tandis qu'il la baise aux cheveux.
« Je puis encore, avant que le jour ne s'achève,
Dit Ghalib souriant, t'exaucer dans tes vœux,
Et je vais sans retard réaliser ton rêve. »
Il frappa dans ses mains, un eunuque parut ;
Il lui parla tout bas, et l'esclave courut.

XXI

« Je devrais vous laisser le plaisir du mystère
Et me faire passer pour un magicien,
Reprit Ghalib ; pourtant j'ai trop dit pour me taire.
Connaissez-vous le jeune et beau musicien,
L'aveugle dont la voix est unique sur terre,
Et qui s'en va chantant, le jour, par les chemins ?
Il n'est bruit dans Stamboul que de ses chants divins.

XXII

« Je l'ai vu ce matin au seuil de ma demeure.
Sa tamboura fidèle était à son côté.
Mais, lorsque sous ses doigts sa corde chante et pleure,
L'air, l'oiseau, le passant, tout s'arrête enchanté.
Vous allez en juger vous-même tout à l'heure ;
Car il ne peut tarder à venir. » Et soudain
Une voix s'éleva dans le fond du jardin.

XXIII

Mais quelle voix ! C'était la voix douce et sonore,
Ce timbre pénétrant, ce même accent vainqueur
Qu'entendit Aïna, le soir, sur le Bosphore,
Et dont l'écho sans fin résonnait dans son cœur.
C'était le même son de voix, plus tendre encore,
Avec un chant plus triste et plus désespéré,
Plainte et soupir d'un cœur à jamais déchiré !

XXIV

Elle pencha le front sur sa sœur sans rien dire ;
Et, se laissant aller aux rêves d'autrefois,
Son âme se fondit dans un chaste délire.
Mais quand elle entendit chanter par cette voix
Cet air aimé : *Sais-tu ce que le vent soupire...*
« O mon Dieu ! dit l'enfant, que je voudrais le voir ! »
Ghalib fit signe alors à son eunuque noir ;

XXV

Et le chanteur parut. Avec quel trouble extrême
Dans cet aveugle errant par un enfant conduit
Aïna reconnut Djérid, Djérid lui-même !
Ses grands yeux sans regard sont fixes dans leur nuit ;
Les veilles ont creusé sa face maigre et blême ;
Et la pâle Aïna se dit : « Quelle douleur
A pu flétrir ainsi sa beauté dans sa fleur ? »

XXVI

Pour Djérid, il devint d'une pâleur mortelle.
Si son œil ne vit point, son âme devina.
Soit instinct ou hasard, l'orbe de sa prunelle
Se fixa comme un trait sur le front d'Aïna.
« Chante-nous, dit Ghalib, ta chanson la plus belle.
Deux dames ont voulu t'entendre de plus près. »
Et Djérid préludant chanta bientôt après :

Si je ne vois plus l'aube éclore
Tous les matins,
Ni le couchant quand il colore
Les monts lointains;

Si je ne vois plus dans les plaines
Les blés mûrir,
Et sur la marge des fontaines
L'onde courir;

Si je ne vois plus les colombes
Au vol léger
Se poser aux marbres des tombes
Et voltiger;

Si je ne dois plus voir les roses
S'épanouir,
Et la beauté de toutes choses
Me réjouir;

Terre, soleil, fleur, femme, étoile,
Ce que j'aimais,
A mes regards si tout se voile
Et pour jamais;

Je garde encore une lumière,
Et dans ma nuit,
Sous ma morne et fixe paupière
Un jour me luit;

Un jour suave qui rayonne
De visions,
Un doux soleil qui m'environne
De chauds rayons.

Et cette atmosphère de flamme,
Cette clarté,
C'est ton image, ô jeune femme !
C'est ta beauté ;

C'est ta grâce, c'est ton sourire,
O chaste enfant !
C'est ton cœur naïf qui soupire
Et se défend ;

C'est surtout cette larme pure,
Ce pleur sacré,
Et qui m'a fait une blessure
Dont je mourrai.

Perle de tes yeux, cette larme
Me reste encor.
J'en ai su faire par un charme
Un anneau d'or.

Et cet anneau tous deux nous lie
Mieux qu'un serment ;
Et, si jamais ton cœur l'oublie,
C'est que Dieu ment !

Mais non ! tu te souviens encore
Du soir d'été,
Quand je chantai sur le Bosphore,
A ton côté.

Nous n'avions pour témoins que l'onde
Et que les cieux,
Et nous voguions seuls, loin du monde,
Silencieux.

Ton cœur comme une coupe pleine
Se répandit ;
Mon âme alors comprit ta peine,
Et tout fut dit.

Depuis ce jour ma vie est tienne ;
Depuis ce jour
Je n'ai plus rien qui m'appartienne,
Sauf mon amour.

Prends encore, ô mon bien céleste !
Prends sans regret,
Prends mon amour avec le reste,
Prends mon secret !

Je ne te demande en revanche
Que de poser
Un seul instant sur ta main blanche
Un long baiser ;

Et, prosterné dans la poussière,
Ah! puisse Allah
M'accorder, pour faveur dernière,
De mourir là!

XXVII

Quand il eut achevé le chant qu'on vient d'entendre,
Au bras du jeune enfant Djérid s'en retourna.
Mais comment essayer d'entrevoir et de rendre
Le trouble qui s'émut dans le sein d'Aïna?
Elle ne tenta pas même de s'en défendre.
Emportée au courant de ses émotions,
Elle livra son âme au vent des passions.

XXVIII

Comme une jeune enfant qui dans une nacelle
S'amuse à côtoyer les bords d'un lac dormant,
Si tout à coup le vent se lève et d'un coup d'aile
Fait dériver l'esquif sur le flot écumant,
Le bord fuit et l'enfant n'a que l'onde autour d'elle;
C'est ainsi qu'Aïna se trouva sans retour
Livrée aux flots sans bords d'un océan d'amour.

XXIX

Elle sentit d'abord une pitié céleste,
Une amitié de sœur pour l'aveuglé au doux chant.

Qu'elle eût aimé pouvoir lui dire, au moins d'un geste,
Tout ce qu'elle éprouvait pour un sort si touchant !
Aveugle, à la merci de tout, il faut qu'il reste
Toujours seul dans l'horreur de son affreuse nuit !
Ah ! comme elle enviait l'enfant qui le conduit !

XXX

Puis, par ses souvenirs doucement entraînée,
Comme un plongeur qui sonde un abîme sans fond,
Elle entrevoit encor dans son âme étonnée
Un autre sentiment moins calme et plus profond :
Admirer sa beauté, plaindre sa destinée,
Est-ce tout ? Et le cœur peut-il rester fermé,
Devant tant de constance, au bonheur d'être aimé ?

XXXI

Au bonheur d'être aimé, de se l'entendre dire,
Et d'écouter sa voix aux magiques accords ?
Ah ! comme il a chanté sa plainte et son martyre !
Comme l'âme se fond au feu de ses transports !
Qui pourrait résister à cet ardent délire ?
— Voilà ce qu'Aïna fait dire à sa raison ;
Et l'enfant à longs traits savoure ce poison.

XXXII

Si l'âme s'arrêtait dans sa course enflammée !
Mais non ! rien ne peut mettre à sa roue un clou d'or.

L'espoir pousse le char sur sa pente embaumée;
Le désir nous appelle, et l'âme ajoute encor
La volupté d'aimer au bonheur d'être aimée.
Qu'est-ce que recevoir? Donner est bien plus doux!
Et l'on donne sa vie et son cœur à genoux.

XXXIII

Car pour l'adolescent et surtout pour la femme,
Si ce n'est pour aimer, à quoi bon voir le jour?
Et cet ardent foyer que l'on appelle une âme,
De quoi donc vivrait-il s'il ne vit pas d'amour?
L'amour est l'air brûlant qui seul nourrit sa flamme.
Hélas! le monde est plein de ces cœurs endurcis
Qui ne sont plus que cendre et que tisons noircis.

XXXIV

Aimons donc! aimons donc! La vie est un vain rêve,
Un éclair qui tressaille à l'horizon sans bruit.
Avant que ce moment rapide ne s'achève,
Comme l'étoile d'or qui précède la nuit,
Ah! que sur notre ciel l'amour au moins se lève,
Et projette un instant ses mourantes clartés
Sur le sombre néant de nos jours agités!

XXXV

Voilà ce qu'Aïna pense, et l'enfant se livre
Aux rêves enchantés de son cœur innocent.

Elle aime ! elle aime enfin ! Ce doux penser l'enivre.
Aux suaves rayons de cet amour naissant,
Dans un autre univers elle se sent revivre ;
Tout se peuple et s'anime, et son cœur ingénu
S'ouvre aux félicités d'un bonheur inconnu.

XXXVI

Longtemps de cet Éden savourant les prémices,
Elle en put respirer le jeune enchantement.
Soudain le vent troubla cette mer de délices ;
Une idée, un éclair la fit en un moment
Tomber du haut du ciel au fond des précipices :
Il est loin ! Ah ! pourquoi l'ai-je laissé partir ?
Quand pourrai-je revoir le pâle et doux martyr ?

XXXVII

Elle connut alors les cruelles morsures
Que l'inquiet désir inflige aux amoureux,
Et le venin qu'y laisse avec ses mains impures
L'amère incertitude ou le soupçon fiévreux.
Elle sentit son cœur grandir sous ces blessures,
Et, malgré sa pâleur, regarda fièrement
Cet amour qui faisait sa joie et son tourment.

XXXVIII

Ainsi de la langueur, de la douce paresse,
Et du vide où tombait sa vie au jour le jour,

Elle passe en une heure au trouble, à la tendresse,
Aux désirs, aux bonheurs, aux tourments de l'amour !
L'enfant devient enfin femme ; et dans cette ivresse
Son âme se déploie après un long sommeil,
Comme une fleur qui s'ouvre aux rayons du soleil.

XXXIX

« Ma sœur, dit Ghuzelli rompant ce long silence,
Levons-nous et rentrons. Il est bientôt midi.
Malgré ces frais rameaux que la brise balance,
Le soleil va percer le feuillage attiédi
Et nous brûler les yeux des regards qu'il nous lance. »
Et les deux jeunes sœurs, se tenant par la main,
Du harem à pas lents reprirent le chemin.

TROISIÈME CHANT

I

O lendemain du jour, du premier jour qu'on aime !
O frais enchantement de l'heure du réveil,
Où l'âme ouvre les yeux avant le corps lui-même,
Et vous dit à travers les voiles du sommeil :
« Non, ce n'est pas un rêve, ô volupté suprême !
Un autre vit par toi, comme tu vis pour lui,
Et ton cœur enivré bat dans le sein d'autrui ! »

II

Et l'âme d'un seul trait tout à coup se rappelle
L'extase de la veille, et le trouble, et l'aveu.
Puis l'ardent souvenir évoque devant elle,
Comme un magicien dans un cercle de feu,
Tous les enchantements de cette heure si belle.
Ainsi l'ange d'hier passe à celui du jour
Cette coupe enchantée où nous buvons l'amour.

III

Aïna ressentit cette extase divine
En ouvrant sa paupière aux premiers feux du jour.
Tout son être est changé; son œil noir s'illumine
D'un humide rayon d'espérance et d'amour.
Le sang monte à sa joue en teinte purpurine,
Comme on voit le soleil dans le fond du ciel bleu
De ses derniers rayons rougir l'Olympe en feu.

IV

Elle se lève et marche; elle se sent des ailes;
Ses pieds impatients ne touchent plus le sol.
On dirait un oiseau dont les plumes nouvelles
Vont bientôt dans l'azur tenter leur premier vol,
Tant l'âme a soulevé ses entraves mortelles!
— Soudain, au pied du mur, le long des quais déserts,
Elle entend une voix s'élever dans les airs.

V

C'est Djérid! Aux accents de cette voix connue,
Aïna d'un seul bond vole au balcon vitré
Qui s'avance en tourelle et domine la rue.
C'est là qu'assise au frais, l'odalisque à son gré
Peut voir par le treillis sans crainte d'être vue.
Aïna palpitante y plonge aussitôt l'œil,
Et reconnaît l'aveugle à deux pas, près du seuil.

VI

Ses regards... non, ses yeux étaient levés vers elle.
Soit prodige ou hasard, ou sûr pressentiment,
Il semblait contempler fixement la tourelle
Et voir sous le treillis le visage charmant
Qui posait sur son front un regard si fidèle ;
Et tous les deux ainsi restèrent jusqu'au soir
A s'enivrer le cœur d'un rêve sans espoir.

VII

La nuit vint, mais la nuit sans sommeil et sans rêve,
Où l'insomnie en feu, qui vous brûle le sang,
Promène sous vos yeux, sans repos et sans trêve,
D'un désir effréné le spectre éblouissant.
Inquiète, oppressée, Aïna se relève
Et descend au jardin, pour baigner dans la nuit
Son front pâle et brûlant qu'un long trouble poursuit.

VIII

C'était une nuit sombre et de vapeurs mêlée ;
Des nuages couvraient le front de Phingari ;
A peine un astre ou deux à la voûte étoilée ;
Bulbul chantait au loin sur un rosier fleuri.
La nature dormait dans sa beauté voilée,
Et l'air tiède, chargé d'une molle langueur,
Enivrait de désirs et les sens et le cœur.

IX

« Ah ! se disait tout bas Aïna qui soupire,
En marchant à pas lents sous les mûriers en fleur,
Ah ! pourquoi ces parfums, cette nuit, ce zéphire,
Et cet oiseau plaintif qui chante sa douleur,
N'ont-ils rien qu'une chose, une seule à me dire ?
Ah ! pourquoi donc la nuit, encor plus que le jour,
L'air, la terre et le ciel, tout parle-t-il d'amour ?

X

« Qu'il serait doux d'errer ainsi quand tout est sombre,
Mais non plus seule, au bras d'un mortel adoré !
De regarder tous deux les étoiles sans nombre,
Et de sentir son cœur sur un cœur enivré !
Hélas ! Djérid ! ta vie est condamnée à l'ombre.
Que t'importent le jour et les astres des cieux ?
Une éternelle nuit presse à jamais tes yeux !

XI

« Si le sort écoutait mon ardente prière,
C'est moi qui conduirais tes pas sur ton chemin.
Je serais, ô Djérid ! ton guide et ta paupière ;
Tu marcherais toujours à l'ombre de ma main ;
Tu verrais par mes yeux ; et la nature entière
Passerait par mon cœur pour arriver au tien,
Et te ferait bénir ton fidèle gardien.

XII

« Que fais-tu maintenant ? Ta pensée inquiète
Te tient-elle éveillé comme moi dans la nuit ?
Ah ! puisses-tu trouver au fond de ta retraite
L'oubli, non ! le repos, le repos qui me fuit !
Mais a-t-il même un toit pour abriter sa tête ?
Hélas ! peut-être il dort sous les murs du jardin,
Où je l'ai vu s'asseoir et chanter ce matin ! »

XIII

Il serait là, tout près ! — Cette seule pensée
L'épouvante et redouble à la fois ses désirs.
Elle veut s'éloigner ; sa poitrine oppressée
Se soulève et retient à peine ses soupirs.
Soudain le massif s'ouvre ; une forme élancée
Paraît, vole et s'incline, et ses yeux effrayés
Reconnaissent Djérid à genoux à ses pieds.

XIV

« Oui, murmure Djérid, c'est moi, c'est ton esclave !
Jette un cri, les bourreaux seront les bienvenus !
Va, quel que soit l'excès des tourments, je les brave,
Puisque j'ai pu baiser un instant tes pieds nus ! »
Elle ne répond pas ; son corps chaste et suave
S'affaisse lentement comme un lis incliné
Et tombe entre les bras de Djérid prosterné.

XV

Lorsque Aïna rouvrit à la nuit sa paupière,
Djérid tenait sa tête appuyée à son sein.
Le gazon leur servait de couche printanière.
A deux pas, un jet d'eau chantait dans son bassin ;
Et sous les longs rameaux de la verte clairière
Les étoiles du ciel, qu'on voyait par moments,
Semaient leur nid caché de pâles diamants.

XVI

Elle resta longtemps immobile en silence ;
Elle sentit sur elle un long frisson courir.
Tout son être fléchit sous un bonheur immense,
Si profond et si doux qu'elle eût aimé mourir.
Cet instant contenait des siècles d'existence ;
Et, sans changer de pose, elle ferma les yeux
Pour le revoir en elle et le savourer mieux.

XVII

Mais Djérid doucement lui releva la tête
Et lui dit, en posant un baiser sur son front :
« O mon âme ! ouvre encor tes yeux où se reflète
Comme en un clair miroir ton cœur tendre et profond ;
Parle aussi, mon ivresse en sera plus complète. »
Alors, ouvrant sur lui ses grands yeux languissants,
Elle lui fit tout bas entendre ces accents :

XVIII

« Ah ! n'est-ce pas un rêve ? Est-ce bien toi, toi-même ?
Djérid ! à mon amour le ciel t'a-t-il rendu ?
Ah ! tu sais, n'est-ce pas ? tu sens combien je t'aime !
Comme je t'ai longtemps et sans cesse attendu !
Mais comment, par quel charme ou par quel stratagème,
As-tu pu pénétrer en secret dans ces lieux ?
L'amour en te guidant t'a donc ouvert les yeux ?

XIX

— Oui, l'amour m'a guidé vers toi, douce recluse,
En m'aidant à franchir les murs de ce jardin.
C'est lui qui, m'inspirant l'art d'une longue ruse,
Au volontaire aveugle a frayé le chemin.
Pour ta pitié surprise ai-je besoin d'excuse ? »
Et l'enfant lui jetant au cou ses petits bras,
Ils restèrent longtemps à se parler tout bas.

XX

Bientôt à l'Orient une lueur d'opale
Nuança l'horizon à demi transparent.
La nuit parut verser une teinte plus pâle
Sur les arbres touffus de l'asile odorant
Qui dérobaient aux yeux la couche nuptiale.
Mais, plongés tous les deux dans leur doux entretien,
Ils oublièrent le monde et ne remarquaient rien.

XXI

Levez-vous! levez-vous! Le long cri de l'orfraie
Jette aux vents de la nuit un présage de mort.
Ne savez-vous donc pas qu'ici-bas tout se paie,
Qu'il faut tenir en main les rênes de son sort,
Que le char du bonheur verse si l'on n'enraie,
Et que jamais les dieux n'ont permis sous le ciel
Que l'homme fût heureux et l'amour éternel?

XXII

Ah! pauvres insensés! quoi! leur tendre jeunesse,
Leur trouble, leur attente et leur longue douleur,
Leur beauté, leur naïve et touchante tendresse,
Cet amour dont ils n'ont respiré que la fleur,
Et cette seule nuit de bonheur et d'ivresse,
Quoi! rien ne pourra donc attendrir le destin?
Quoi! leur félicité touche-t-elle à sa fin?

XXIII

Sur sa couche de fleurs Aïna la première
Secoua la torpeur de cet enivrement.
« Djérid, dit-elle enfin, soulève ta paupière!
Une lueur blanchit le bord du firmament;
Serait-ce déjà l'aube et sa pâle lumière?
— Non, répondait Djérid, non; c'est à l'horizon
La lune qui descend et bleuit le gazon. »

XXIV

Elle disait encor : « Mon oreille inquiète
Vient d'entendre le sable et frémir et crier.
Un bruit sourd a troublé l'air dans la nuit muette,
Comme le poids d'un pas qui presse le gravier
Et le son étouffé d'une marche discrète.
— Non, répondait Djérid ; c'est quelque fruit trop lourd
Qui tombe dans l'allée et qui fait ce bruit sourd. »

XXV

Elle disait encor : « Je viens de voir dans l'ombre
Les rameaux de cet if s'écarter en tremblant.
Soyons prudents, Djérid, nos périls sont sans nombre ;
Peut-être est-ce l'eunuque au sommeil vigilant
Qui nous cherche et sur nous jetait un regard sombre.
— Non, répondait Djérid ; c'est quelque oiseau furtif
Dont le vol a ployé les branches de cet if. »

XXVI

Elle disait enfin : « Dans le fond de l'allée
J'ai vu glisser au loin de rapides flambeaux
Dont on dissimulait la lumière voilée...
Peut-être est-ce Ghalib, suivi de ses bourreaux,
Qui vient punir ici notre amour décelée ?
— Non, répondait Djérid, tu te trompes encor ;
Ce sont les feux errants des lucioles d'or. »

XXVII

Il ajoutait : « Pourquoi dans cette nuit si brève
M'envier les instants d'un bonheur aussi doux ?
Pourquoi par ces terreurs effaroucher ce rêve
Dont le Prophète au ciel devrait être jaloux ?
Laisse-moi savourer ces délices sans trêve !
Qui sait ce que les jours apportent avec eux ?
Nous sera-t-il permis encore d'être heureux ? »

XXVIII

Jamais ! — Il achevait ces derniers mots à peine,
Qu'Aïna pousse un cri terrible. — On fond sur eux.
Djérid comme un lion s'élançait et se démène,
Mais dix bras ont dompté ses deux bras vigoureux.
Il tombe, il faut céder ; la résistance est vaine.
Terrassé, tout meurtri, l'Arnaute est garrotté ;
Et la pâle Aïna sanglote à son côté.

XXIX

Bientôt Ghalib paraît : « Approchez la lumière,
Dit le vieillard, je veux voir les audacieux. »
On apporte un flambeau sous l'ardente paupière
De Djérid, mais le feu qui jaillit de ses yeux
Détruit le long effet de sa ruse première.
Et Ghalib : « Puisqu'il fit l'aveugle, qu'il le soit !
Il pourra désormais le jouer à bon droit. »

XXX

Il dit; un nègre vient qui d'une main cruelle
Sur les yeux du captif promène un fer brûlant :
« Tu ne lèveras plus, dit Ghalib, ta prunelle
Sur celle qui reçut ton regard insolent.
Invente maintenant quelque ruse nouvelle ! »
Djérid ne répond rien; brisé par tant d'efforts,
Il chancelle. — « A présent qu'on le jette dehors ! »

XXXI

On l'emporte. Aïna tord ses mains et se pâme.
Ah! quelque châtement que lui garde le sort,
La douleur n'aura plus de place dans son âme !
N'a-t-elle pas déjà souffert plus que la mort ?
Le vieillard regarda quelques instants sa femme;
Puis, la poussant du pied, avec un rire amer,
Il dit : « Jetez ceci dans un sac à la mer. »

XXXII

Lorsque Djérid reprit ses sens, avec la vie
Il sentit bouillonner dans son sein déchiré
Toutes les passions d'une ardente furie.
Ce n'est pas son destin, le tourment enduré,
Ni même à ses deux yeux la lumière ravie,
Qui torturent son cœur et causent ce transport;
C'est ta seule pensée, Aïna, c'est ton sort !

XXXIII

Bientôt, au pied du mur qui longe le rivage,
Il entendit s'ouvrir la porte du jardin :
« Viens, les quais sont déserts ! » dit une voix sauvage.
Un esclave parut portant un sac de lin.
« Djérid, tu peux chanter à présent ton veuvage ! »
Dit encore la voix ; et soudain dans les flots
Un bruit sourd retentit, mêlé de longs sanglots.

XXXIV

Glacé d'horreur, Djérid prêtait l'oreille encore ;
Un silence profond suivit l'horrible bruit.
Il comprend qu'Aïna l'attend sous le Bosphore ;
Il s'élançait, et, tendant ses deux bras dans la nuit,
Il marche vers la mer ; soudain un vol sonore
Frémit à son oreille et l'arrête en chemin :
Il sent un elkovan se poser sur sa main.

XXXV

« Ah ! c'est toi, n'est-ce pas ? c'est toi, ma douce amie,
Dit l'aveugle en pressant sur lui l'oiseau des mers ;
C'est toi qui viens vers moi ! C'est ton âme bénie
Qui veut me consoler de mes chagrins amers.
Viens sur mon cœur ! Pour toi je souffrirai la vie ! »
Il dit, baise l'oiseau, pleure, et bientôt sans bruit
Le long des flots déserts disparaît dans la nuit.

ÉPILOGUE

I

O Bosphore ! il est doux sur tes rives fleuries,
A l'ombre d'un platane aux longs rameaux mouvants,
Devant ton horizon tout peuplé de féeries,
De suivre du regard le vol des elkovans
En se laissant bercer de vagues rêveries.
Le flot passe entraînant la pensée et les yeux ;
Et les flots et les jours glissent silencieux.

II

La vie est, sur ces bords, pour l'âme languissante
Comme un rêve sans fin que l'on fait éveillé.
Devant cette splendeur de ciel éblouissante,
Ces flots et ces palais, l'œil reste émerveillé.
Mais l'esprit cherche l'art et la pensée absente,
Et, rossignol captif dans une cage d'or,
Pleure son ciel natal, l'air libre et son essor.

III

Il ne faut plus rêver! il faut penser, et vivre
En laissant sur la terre un sillon mieux rempli!
Il faut aimer la gloire et les cœurs qu'elle enivre,
Arracher un lambeau de ses jours à l'oubli,
Faire vibrer son cœur comme un clairon de cuivre
Et, lévite fervent du culte épars du beau,
Se faire encore aimer par delà le tombeau.

IV

O Muse! il faut surtout vous aimer sans mélange!
Vous qui séchez nos pleurs de vos ailes de feu,
Qui nous faites planer au-dessus de la fange
Et soulever le bord de la robe de Dieu;
Déesse d'autrefois devenue un archange,
Vous dont la douce voix guida mes premiers pas,
Au milieu du chemin ne m'abandonnez pas!

V

Jusqu'au jour où ma vie achèvera sa trame,
Laissez-moi le bonheur, à vos lointains accords,
D'essayer de saisir les rêves de mon âme
Et, suivant vos leçons, de leur donner un corps,
Impalpable tissu de musique et de flamme,
Et, comme ces dieux grecs taillés dans le Paros,
Arraché pour jamais aux flancs noirs du chaos.

VI

Ah ! créer ! volupté divine, doux mystère,
Où l'âme se dédouble, à l'image de Dieu,
Et, tirant de son sein un monde solitaire,
Le fait vivre un instant sous ses baisers de feu !
Pure maternité, délire, amour austère,
Rêve ardent des grands cœurs, des héros de l'esprit,
Qui veulent se survivre alors que tout périt !

VII

Comme un pêcheur voguant sur une mer profonde,
Le poète qui passe un instant sous le ciel
Peut trouver une perle ou rencontrer un monde
Sur le double océan du rêve et du réel.
Mais pour un que le sort trop avare seconde,
Combien d'explorateurs, par les vents retenus,
Du voyage lointain ne sont pas revenus !

VIII

Qu'importe ! il faut tenter. Il suffit à la lyre
D'avoir la fibre émue où la vie a passé.
Que font les vains récits d'un mensonger délire ?
Ils glissent sur nos cœurs comme un songe effacé.
Hélas ! tout est réel dans ce qu'on vient de lire.
Le destin d'Aïna fut tel qu'il est conté ;
Et Djérid a vécu, souffert, aimé, chanté.

IX

Que dis-je ? Il vit, il souffre, il aime, il chante encore.
Si jamais votre instinct ou quelque heureux hasard
Vous mène, ô voyageur ! aux rives du Bosphore,
A Batché-Capouci, vous verrez un vieillard
Assis au pied d'un mur que le soleil colore.
C'est un chanteur aveugle, et, comme un talisman,
Sur son épaule droite il porte un elkovan.

X

Et c'est lui, c'est Djérid ! non plus ce jeune Arnaute,
Le plus beau des rameurs au bras souple et nerveux.
Non ! Les vents de la nuit dont il est toujours l'hôte,
L'âge et les longs chagrins ont blanchi ses cheveux
Et sous leurs doigts glacés courbé sa taille haute.
Pourtant sa tamboura résonne sous sa main
Et sa voix charme encor les passants du chemin.

XI

Parfois, en achevant sa lente ritournelle,
Le vieillard tout ému pleure sans y songer ;
Alors son elkovan, comme un ami fidèle
Qui voit une douleur qu'il voudrait soulager,
Jette un cri de détresse, ouvre à demi son aile,
Se penche, et 'boit sans bruit les pleurs silencieux
Qui tombent lentement de ses longs cils sans yeux.





LA GROTTÉ

I

LA grotte s'ouvre immense et sombre.
Devant ce portique béant
L'œil éperdu croit voir dans l'ombre
Surgir un palais de géant.

Au fond des grands bois, solitaire,
Elle se dérobe aux regards;
La fraîcheur, l'ombre et le mystère
L'environnent de toutes parts.

Sur l'étroit rebord de la cime,
De vieux hêtres aux troncs tordus
Se penchent tremblants sur l'abîme
Où leurs pieds noirs sont suspendus.

De là-haut, le regard se noie
Dans la nuit du gouffre profond ;
Au-dessus, l'épervier tournoie
Sans que son œil perce le fond.

La voûte étagée est si haute,
Qu'on voit toujours dans le lointain
Une vapeur blanche à mi-côte
Flotter comme un voile incertain.

Mais bientôt sur les parois nues
L'on entrevoit confusément
Surgir des formes inconnues
Dans un étrange encadrement.

II

Quelles sont ces formes voilées
Qui font rêver du Parthénon,
Et ces blancheurs amoncelées
Dans ces solitudes sans nom ?

Ce sont des neiges éternelles
Qui dorment sur un lit de rocs,
Immobiles et solennelles
Dans la majesté de leurs blocs.

L'eau qui filtre à travers la voûte
Avec un doux bruit argentin
Les modèle ainsi goutte à goutte
En les renouvelant sans fin.

O nature ! ô source infinie
De vie et de fécondité,
Où l'âme humaine rajeunie
Se retrempe dans la beauté !

Sur combien de lointains rivages,
Dans combien de climats divers,
Sous le soleil ou les orages,
Au fond des bois, au bord des mers,

Dans les vallons ou sur les cimes,
Dans les déserts ou les cités,
Ai-je vu tes aspects sublimes
Se dérouler à mes côtés !

Que de fois, pâle et solitaire,
L'œil ébloui de tes splendeurs,
Ai-je contemplé le mystère
Qui veille au seuil de tes grandeurs !

Heureux qui te voit face à face !
Heureux qui peut suivre en tout lieu
Les vestiges de cette trace
Que t'imprima le doigt de Dieu !

III

J'ai vu les pays d'où l'aurore
Vers nous s'avance en souriant,
Et l'Italie et le Bosphore,
Et les palmiers de l'Orient ;

J'ai vu le Nord mélancolique
Et ses archipels orageux,
La pâle et brumeuse Baltique
Et les Alpes au front neigeux :

Que le ciel fût pâle et sans flamme,
Ou m'inondât de ses clartés,
Partout j'ai laissé de mon âme
Aux pays que j'ai visités ;

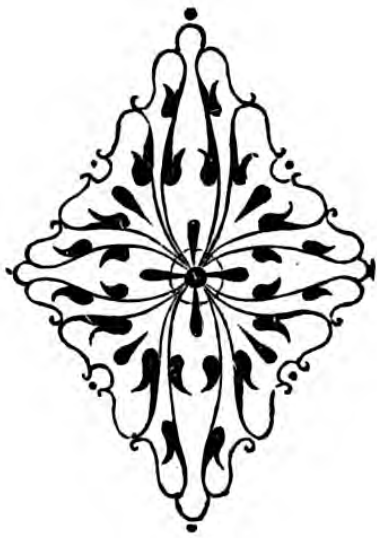
Partout ma mémoire fidèle,
Ouvrant son invisible écriin,
Recueillit le divin modèle
Que Dieu plaçait sur mon chemin.

Ne crains donc pas que je t'oublie,
O grotte du pays natal!
Mon âme est à jamais remplie
De ton souvenir virginal;

Car c'est là que pâle et muette,
Inclinant son cou frêle et blanc,
Réveuse, Elle a posé sa tête
Un instant sur mon cœur tremblant!

Abbaye de la Grâce-Dieu. 185...







SUR UN TOMBEAU

I

Sous le tertre sans nom d'un humble cimetièrè,
Poussièrè ensevelie au sein de la poussièrè,
Te voilà donc couché dans l'ombre pour jamais !
Et c'est là que ton cœur, ô sombre et dur mystère !
Après avoir connu les grandeurs de la terre,
Devait enfin trouver le repos et la paix !

II

O mon prince ! cœur fier, âme douce et trop tendre,
Je ne sais si tu peux m'entrevoir et m'entendre
De la couche sanglante où tu t'es endormi ;
Mais j'apporte en pleurant à ta tombe ignorée
Les regrets, les soupirs et l'âme déchirée
D'un serviteur fidèle et d'un fidèle ami.

III

Oui, d'un ami, d'un fils ; car dans ta cour prospère
Tu me traitais en fils et je t'aimais en père.
Tes enfants m'acceptaient comme un frère plus vieux.
— Hélas ! quel souvenir ! et combien il me touche !
Ma joue est tiède encor du baiser que sa bouche
Y posa tendrement à l'heure des adieux.

IV

Puisque ton cœur aimait mes accents de poète,
O mon prince ! ma voix ne sera pas muette.
J'embaumerai ton corps d'un vivant souvenir ;
Et, comme un marbre blanc sculpté par les génies,
Ma muse en deuil, versant des pleurs et des nénies,
Signalera ta tombe au lointain avenir.

V

Ne crains pas que j'allume au feu de l'hyperbole
Les vers qui serviront à ton nom d'auréole :
Ton front fut assez haut pour ne pas le grandir,
Puis la tombe est un temple où veille un saint mystère ;
Et la vérité seule et la justice austère
Comme des lampes d'or y doivent resplendir.

VI

Repose donc en paix sur la terre étrangère !
Ah ! qu'elle soit au mort plus qu'au vivant légère !
Qu'elle donne à ses os ce qu'il cherchait : l'oubli !
L'oubli des lâchetés et de l'ingratitude
Qui vinrent l'outrager jusqu'en la solitude
Où son front fatigué s'était enseveli.

VII

Comme il aimait pourtant cette douce retraite !
Pour cacher un bonheur Dieu semblait l'avoir faite.
Rien n'y manquait : l'air libre, un riant horizon,
Le silence, et la paix d'une vie ignorée,
De grands arbres, des fleurs, une femme adorée,
Et deux anges d'enfants jouant sur le gazon.

VIII

Ah ! c'est la calomnie et son dard de vipère
Qui l'a tué ! Saignant de sa morsure amère,
Il voulut quelque temps lutter contre le sort.
Mais le poison mortel brûlait déjà ses veines,
Et bientôt ce grand cœur, navré par tant de peines,
Chercha violemment le repos dans la mort !

IX

Et toi, toi qui régna, toi qui connus les hommes,
Qui savais leur valeur et ce peu que nous sommes,
Tu prêtas ton oreille à ces viles clameurs !
Et quand un peuple entier s'en allait les confondre,
Quand ton silence seul eût suffi pour répondre,
Ton âme se remplit d'amertume, et tu meurs !

X

Tu ne savais donc pas le sort de toutes choses ?
Un scarabée impur ronge le cœur des roses :
Tout fleuve a son limon, tout palais ses égouts ;
Dans ce monde imparfait toute coupe a sa lie,
Tout son pur est faussé, toute blancheur salie,
Toute grandeur s'achète au prix d'amers dégoûts !

XI

Non ! tu n'étais pas fait pour porter la couronne,
Ce dur cercle d'acier qu'un peu d'or environne,
Et qui meurtrit toujours le front du souverain.
Ton cœur était trop bon, ton âme trop loyale.
Pour remplir sans effort cette tâche royale
Il faut un bras de fer avec un front d'airain.

XII

Sans redouter la fange et ses éclaboussures,
Il faut guider le char avec des mains plus sûres,
Et sourire aux vains cris des intérêts broyés.
Il faut voler tout droit au but dans la carrière,
Sans retourner la tête et les yeux en arrière
Pour voir les malheureux que l'on foule à ses pieds.

XIII

Le peuple est ainsi fait ! Sous les mains souveraines
Ce superbe coursier aime à sentir les rênes ;
L'éperon même est doux à son flanc plébéien.
La fermeté lui plaît dans le bras qui l'opprime ;
Pour lui, son sang versé n'est pas toujours un crime.
Hélas ! tu n'as jamais répandu que le tien.

XIV

Ton âme était si tendre ! Un mot, une prière
Suffisait pour ouvrir ta porte hospitalière.
Jamais un malheureux ne t'approchait en vain.
Comme au penchant des monts l'eau des sources rapides
Qui remplit jusqu'au bord les urnes aux flancs vides,
Ainsi l'or sans tarir s'écoulait de ta main.

XV

Dors en paix ! tu fus bon ; tu le fus sur un trône.
Dors, repose ton front sur ta gerbe d'aumône,
Moissonneur qui t'assieds avant la fin du jour !
Tu n'auras pas en vain travaillé ; ta mémoire,
Dans plus d'un cœur fidèle et jaloux de ta gloire,
Trônera sous un dais de respect et d'amour.

XVI

L'histoire et l'avenir, éveillant la justice,
Diront sans complaisance et sans vain artifice
Tout ce que tu rêvas et fis pour ton pays ;
Tes mains de toutes parts par l'étranger liées ;
Les racines du mal au loin multipliées,
Et comment par le sort tes vœux furent trahis.

XVII

Mais avant que ce jour de vérité ne vienne,
Tu n'auras pas en vain mis ta main dans la mienne.
Sur la tombe encor fraîche où sommeillent tes os,
Avec l'oiseau qui chante et la brise qui pleure,
Le cyprès qui gémit et l'herbe qui t'effleure,
Mon vers tendre et pieux bercera ton repos.

XVIII

Adieu donc! adieu donc! pauvre tête meurtrie!
Tu ne reverras plus ta lointaine patrie,
Ton palais, ta famille et tes petits enfants,
Ta vigne à Sokola, nid d'ombre et de silence,
La Bistrizza rapide et le Danube immense,
Et Galatz qui te fit des adieux triomphants!

XIX

Tu ne reverras plus ce qui faisait ta joie,
Ces cieux plus étoilés où le regard se noie;
Les joyeuses Horas de ton peuple assemblé,
Où tu n'as pas voulu qu'il restât un esclave;
Et ce vert océan de la terre moldave
Qui déroule ses flots de maïs et de blé!

XX

Tu ne reverras plus les chasseurs des montagnes,
Le regard tendre et fier de leurs jeunes compagnes;
Les Tziganes errants campés sur les chemins;
Le paysan courbé sous les lois féodales,
Qui marche en longs cheveux, les pieds dans des sandales,
Ainsi que ses aïeux sous les Césars romains!

XXI

Non ! mais réjouis-toi dans ton repos suprême !
Ce peuple doux et fort, ainsi que son emblème,
A suivi le sillon qu'ouvrit ton noble effort.
Les rois vont le juger. Le monde fait silence...
Si ses droits sont trouvés légers dans la balance,
Repose en paix ! son cœur fera rougir le sort !

Cimetière du Mée. 1857.





VISION

I

A l'heure où le soleil se plonge dans la mer,
J'errais sur le rivage où Ravenne eut sa grève.
Et mon cœur s'abîmait dans un regret amer.

Je me disais : « Hélas ! tout n'est-il donc qu'un rêve ?
Tout se transforme et court vers un but inconnu :
La mer change de lit et l'homme erre sans trêve.

« Son esprit est un flux et reflux continu ;
Le bien le mène au mal, le mal le jette au pire.
De quelle erreur est-il à jamais revenu ?

« Si haut que soit le but où son génie aspire,
Il ne voit qu'un côté des choses à la fois.
Étreint dans sa prison qu'il nomme son empire,

« Il se heurte le front à toutes les parois ;
Et le pauvre insensé rêve de sa puissance
Sans voir ses fers rivés l'écraser de leur poids !

« Et les peuples ! tantôt idoles qu'on encense,
Tantôt serfs abrutis sous le fouet des tyrans ;
Ou féroces ou vils ! esclavage ou licence !

« Vaisseaux déseparés d'un pôle à l'autre errants,
Ils cherchent au hasard un port dans la nuit sombre,
Jusqu'à l'heure où, jouet d'invisibles courants,

« Chacun d'eux tour à tour heurte un écueil dans l'ombre
Et descend à jamais dans l'abîme profond.
Quoi ! faut-il que la France, elle aussi, touche et sombre ? »

Et cherchant à sonder cette énigme sans fond,
Perdu sous les flots noirs de cette idée amère,
Je marchais, l'œil baissé, comme les rêveurs font.

J'étais comme un enfant qui, contemplant sa mère,
Entend soudain dans l'air le glas des morts courir :
Il comprend tout à coup cette vie éphémère,

Et, sur ces traits si chers que le temps va flétrir
Jetant un long regard d'ineffable tendresse,
Il se dit, plein d'effroi : « Quoi ! doit-elle mourir ? »

Ainsi, l'esprit fixé sur la France en détresse,
Laisant mes pas distraits me conduire au hasard
(Car l'ardente pensée est ainsi qu'une ivresse),

Je suivais tristement mon chemin à l'écart,
Jusqu'à ce que, soudain m'éveillant de mon rêve,
Un spectacle nouveau s'offrit à mon regard.

Mes pieds ne foulaient plus le sable de la grève;
En relevant les yeux je ne vis plus le ciel;
De grands pins élancés, qui s'agitaient sans trêve,

Recourbaient sur mon front leur dôme solennel,
Et la brise, effleurant leurs rameaux dans les nues,
Semblait y murmurer un cantique éternel,

Pareil aux longs accords que les orgues émues
Déroulent lentement dans l'ombre du saint lieu,
Quand la foule à genoux presse les dalles nues.

Et je te reconnus, ô vrai temple de Dieu !
Vieille et sainte forêt, sublime solitude,
Où l'âme dit au monde un si facile adieu !

C'est là que, promenant sa sombre inquiétude,
Le vieux Dante proscrit cherchait l'ombre et le frais,
Loin du bruit des cités et de la multitude;

Là, sous ces mêmes pins, moins hauts et moins épais,
Assis sur l'herbe verte ou la mousse fleurie,
Le sublime vieillard venait chercher la paix.

Car au fond des grands bois notre âme endolorie,
En voyant la nature et sa sérénité,
Sent foudre ses chagrins en douce rêverie ;

L'esprit, plus près de Dieu, respire la beauté
Et, loin des passions et des œuvres serviles,
Trouve enfin au désert l'austère liberté.

Oui, c'est là que, fuyant le tumulte des villes
Et des opinions le flot trouble et mouvant,
Naufragé sans retour des tempêtes civiles,

Le sombre et fier proscrit s'asseyait en rêvant
Et, comme un vague écho des rumeurs populaires,
Écoute le bruit sourd des rameaux et du vent.

O vous qui l'avez vu, pins aux troncs séculaires,
Vieux sentier qui s'efface et se perd dans les bois,
Sol creusé lentement par des pas solitaires,

Vous tous, témoins vieillis des choses d'autrefois,
Vous avez dû garder cette auguste mémoire,
Quand à ses derniers jours ce grand homme aux abois,

Exilé, chargé d'ans, de malheur et de gloire,
Venait dans cette allée, à l'ombre des forêts,
Traîner de sa grandeur le deuil expiatoire.

Dites-moi quels étaient ses mouvements secrets,
Ses rêves, ses désirs, sa dernière espérance,
Lorsque la paix du ciel était déjà si près !

Ah ! tourment des grands cœurs, héroïque souffrance,
Cher et cruel souci de la patrie en deuil,
C'est à toi qu'il songeait, à toi seule, ô Florence !

Et, de l'éternité prêt à franchir le seuil,
Il se tournait encor vers l'ingrate contrée
Dont il est à la fois le remords et l'orgueil.

— Je n'ai pas ton génie, ô grande âme navrée !
Mais je puis par le cœur comprendre tes ennuis :
J'ai souffert comme toi cette douleur sacrée.

J'ai vu d'un siècle entier tous les espoirs détruits,
Et la France incertaine entraînée aux abîmes
Par ses propres enfants aveuglés ou séduits.

Quel sera l'avenir ? Quels efforts magnanimes
Pourront le replacer sur son vrai piédestal ?
Ah ! renier ses dieux est le plus grand des crimes !

Ainsi, de mes pensers suivant le cours fatal,
Mon esprit, absorbé par des craintes sans nombre,
Me reportait si bien vers le pays natal

Que je ne voyais pas que la forêt plus sombre
Dérobat le chemin à mes pieds déjà las,
Et que le crépuscule avait fait place à l'ombre.

Et je marchais toujours en rêvant, le front bas,
Quand je vis tout à coup dans la feuillée obscure
Une Ombre se dresser au-devant de mes pas.

Mon cœur la reconnut. Cette grande figure
Dont l'œil profond brillait d'un feu surnaturel,
C'était Alighieri, ses traits et sa stature,

Tel que Giotto l'a peint au mur du Barigel,
Tenant entre ses mains une fleur par la tige,
Jeune et brillant déjà d'un éclat immortel.

« O souverain poète ! est-ce bien vous, lui dis-je,
Qui revenez encore au lieu de votre exil ?
Ou de mes sens émus n'êtes-vous qu'un prestige ?

« Parlez ! que votre voix par un conseil viril
Légitime ou dissipe à jamais ma tristesse. »
Alors le grand proscrit : « Mon enfant, me dit-il

(Et sa voix révélait un monde de tendresse),
Qu'as-tu ? pourquoi ces pleurs ? et d'où vient ton souci ?
N'est-il pas de remède à ce mal qui t'opprime ? »

Et, relevant le front, je répondis ainsi :

II

« Puisque tu veux savoir le tourment que j'endure,
Je te dirai le mal qui me ronge le cœur :
A qui veut rester bon, Maître, la vie est dure.

« L'égoïsme au cœur vil, au sourire moqueur,
S'installe en triomphant sur l'honneur en ruines :
Nul ne croit plus au bien et le mal est vainqueur.

« Un vent de mort se lève et flétrit les poitrines ;
Tout noble effort y meurt sous un souffle empesté ;
On dirait que jamais les mamelles divines

« De celle que jadis on nommait Liberté
N'ont versé dans les cœurs sa tendresse infinie
Et sauvé de la mort la vieille humanité.

« O toi dont la douleur a trempé le génie,
Réponds, et ne crains pas de me faire souffrir :
Est-ce un repos d'une heure, ou bien notre agonie ?

« Hélas ! je sais qu'un jour la France doit périr.
Longtemps j'ai repoussé cette pensée horrible,
Qui me fit tant de mal que je crus en mourir.

« Longtemps, comme Jacob des récits de la Bible,
Je luttai seul à seul, d'un bras désespéré,
Sous l'étreinte de fer de ce spectre terrible.

« Il a vaincu. Je sais qu'ici rien n'est sacré,
Que le temps détruit tout dans ses métamorphoses,
Qu'il vient sur notre cœur prendre un être adoré

« Pour mieux faire pousser les ronces et les roses,
Et que, sans nul souci de nos déchirements,
Son niveau destructeur s'étend sur toutes choses.

« Qu'il accomplisse donc son œuvre de tourments !
Mais toi, sur qui l'oubli ne peut avoir de prise,
Toi, pour qui l'avenir est sans étonnements,

« Et dont l'œil, désormais sans trouble et sans méprise,
Contemple aux purs rayons du céleste séjour
La vérité sans voile au fond des cieux assise,

« O bienheureux Esprit, s'il te reste en ce jour
Le souvenir des maux qui t'ont meurtri naguères,
Ou si ton cœur pieux a gardé quelque amour

« Pour les pauvres mortels que tu nommas tes frères,
Et ceux qui sont encore au milieu du chemin
Attardés dans la vie et ses mille misères,

« Ah ! ne dédaigne pas de me tendre la main !
Emporte mon esprit vers tes hauteurs sereines ;
Dévoile-moi d'en haut ce qui sera demain ;

« Et que j'entende au moins tes lèvres souveraines
Par un mot consolant ranimer mes esprits !
Car seul tu peux calmer mes regrets et mes peines.

— Ami, dit la grande Ombre, ami, je t'ai compris.
Je connais ta douleur, je l'estime et je l'aime.
C'est parce que je sais tout ce que tu souffris,

« Et que dans d'autres temps je l'ai souffert moi-même,
Que par l'ordre de Dieu je viens te secourir.
Mais n'attends pas de moi le remède suprême.

« Il est de ces douleurs qu'il est sain de souffrir.
Sans elles, l'existence est une lettre close.
Ne demande donc pas à Dieu de te guérir.

« Ce généreux tourment dont l'amour seul est cause ;
Ces pleurs versés sans bruit sur le pays natal ;
Cet effroi du péril où l'on croit qu'il s'expose ;

« Ce désespoir secret, qu'ignore un cœur banal,
Pour la patrie en deuil et ses grandeurs déçues ;
Cette foi dans le bien quand triomphe le mal ;

« Toutes ces douleurs-là ne sont jamais perdues.
Un ange les recueille et Dieu sait les bénir :
C'est la rédemption des nations déchues ;

« Et quand vient l'heure où Dieu songe à les rajeunir,
Comme dans un trésor c'est là que sa main puise
Pour doter l'univers d'un nouvel avenir.

« Mais il faut qu'à tes yeux la vérité reluise :
Ami, lève la tête et renais à l'espoir.
Ta patrie à l'erreur est loin d'être conquise ;

« Ton peuple n'en est pas où tu crains de le voir ;
A mes regards plus sûrs sa chute est moins profonde :
Il peut sembler parfois désert son devoir ;

« Parfois, comme un soldat que sa blessure inonde,
Sur l'arène sanglante il s'assied à l'écart.
Mais il ne peut périr, sa vie importe au monde.

« Que le clairon résonne, il se relève, il part,
Il court, combat, triomphe, et sa main la première
Sur l'ennemi vaincu plante son étendard.

« Car c'est lui maintenant qui porte la lumière
Qu'autrefois l'Italie a tenue en sa main,
Quand la nuit du chaos couvrait l'Europe entière.

« C'est lui qui vers le but montre à tous le chemin,
Et qui dans les sillons de ce siècle timide
Sème les vérités qui germeront demain.

« Relève donc le front et ta paupière humide !
Le mal comme le bien a son aspect trompeur,
Et souvent dans l'excès du mal le bien réside.

« Les peuples les plus forts ont eu cette torpeur ;
Mais un grand cœur revient tôt ou tard à lui-même ;
Et le temps est chargé de démentir ta peur. »

C'est ainsi que parla le poète suprême ;
Et, quoique délivré de mon chagrin cuisant,
Je méditais toujours le douloureux problème.

Et je lui répondis : « O Maître bienfaisant,
Mon cœur s'ouvre à ta voix et mon chagrin s'envole !
J'accepte, et désormais je comprends le présent.

« Mais je veux te montrer, sans scrupule frivole,
Ce qui s'agite encore au fond de mon esprit :
Un doute me travaille et combat ta parole.

« Cet avenir meilleur dont ta voix me prescrit
De saluer l'aurore et la chère espérance,
J'y veux croire avec toi; c'est Dieu qui te l'apprit.

« Mais, après ce réveil, qui me dit que la France
Ne retombera pas dans ce sommeil de fer
Qui scelle le tombeau de Rome et de Florence? »

A ces mots, un sourire à la fois doux et fier
Illumina les traits de la sombre figure,
Comme un rayon furtif qui dore un ciel d'hiver.

« Dans tes climats du Nord, dit l'Ombre, où le froid dure,
N'es-tu jamais allé t'égarer ou t'asseoir
Sous les rameaux des bois dépouillés de verdure?

« Tout présente l'aspect d'un morne désespoir :
Sous son manteau de neige au loin la terre est blanche;
L'arbre étend ses grands bras comme un squelette noir.

« C'est la mort ! et pourtant tu sais que chaque branche
Se couvrira de fleurs et de fruits éclatants,
Lorsque le gai printemps reprendra sa revanche,

« Eh bien, les nations ont aussi leur printemps ;
J'en sens déjà dans l'air les premières haleines :
Le réveil de mon peuple est prochain ; je l'attends.

« Son expiation va finir ; dans ses veines
Déjà monte et frémit un sang plus généreux ;
Et la France bientôt fera tomber ses chaînes.

— Ah ! m'écriai-je alors, heureux, trois fois heureux
Ceux qui verront ce jour que tout grand cœur souhaite !
Qu'il couronne au plus tôt tant d'efforts douloureux !

— Je peux te le montrer, dit encor le poète.
Tu verras l'avenir comme dans un miroir ;
Que la paix rentre enfin dans ton âme inquiète !

« Regarde ! » Et tout d'abord je ne pouvais rien voir
Que la nuit qui cachait la forêt tout entière
Et formait sous mes yeux un épais rideau noir.

Mais l'Ombre de son doigt me touchant la paupière,
Le voile qui couvrait mes sens fut déchiré ;
L'avenir m'apparut comme un trait de lumière...

Et peut-être qu'au monde un jour je le dirai.



POÈMES DRAMATIQUES

1861



POÈMES DRAMATIQUES

1861



SONNET - PRÉFACE

Excelsior !

LE siècle se fait vieux ; chaque jour il décline.
Vieillard prématuré, du seul repos épris,
Il regarde brûler la page sibylline
Où les destins du monde étaient pourtant écrits.

Hélas ! on ne voit plus qu'une immense ruine
Dans le chaos troublé des cœurs et des esprits.
Où sont la liberté, l'espoir, la foi divine ?
La dernière vertu qui reste est le mépris.

Toi qui fais oublier, qui charmes et consoles,
O Muse ! avec tes sœurs s'il faut que tu t'envoles,
Ne m'abandonne point ! viens, prends-moi dans tes bras !

Partons ! le ciel est vaste et la route est connue :
Il vaut mieux se mouiller les ailes dans la nue
Que de salir ses pieds dans la fange d'en bas.

Stéphen est un poème de ma première jeunesse qui est inédit, et qui le restera, selon toute probabilité. Cependant, sous une forme étrange, l'idée m'en paraissait belle ; et, même encore maintenant, elle ne me semble pas dépourvue de grandeur. Mais elle était trop vaste, surtout pour mes faibles épaules. C'était tout un monde ; j'ai voulu le soulever, et il est retombé en éclats.

Les morceaux en sont-ils bons ? C'est au public à en juger par ce fragment. Que le lecteur veuille bien ne pas oublier que c'est une page de la vingtième année, comme on dit aujourd'hui. Il s'en serait probablement aperçu de lui-même ; je le crains et je l'espère.



LE PROLOGUE DE STÉPHEN

FÉERIE

PERSONNAGES

IDAEL, NABOTH, LE CORYPHÉE,
SYLPES, LUTINS, DAMES DES BOIS,
ONDINES.

La scène se passe au-dessus de la mer, dans les nuages du couchant.

LE CORYPHÉE DES SYLPES.

L'heure est douteuse et solennelle :
Voici le soir ! voici le soir !
A mes pieds la mer éternelle
Au fond de l'abîme étincelle
Comme un miroir.
Voici le soir ! voici le soir !

Filles des eaux, belles ondines,
Flottant sérail
Qui dors parmi les perles fines
Et le corail!

Lutins qui présidez à l'âtre,
Gais farfadets
Blottis sous la cendre grisâtre
Et les chenets!

Sylphes légers, tribus errantes,
Enfants de l'air,
Fleurs invisibles et vivantes
Du pur éther!

Dames des bois et des clairières,
Chœur du printemps,
Qui suspendez sur les bruyères
Vos lits flottants!

Sylphes, lutins, dames, ondines,
Éveillez-vous! éveillez-vous!
L'ombre croît au pied des collines,
L'*Angelus* vous sonne matines;
Éveillez-vous!
Voici l'heure du rendez-vous!

Pause.

Ma diane se perd en échos inutiles.
Le ciel, la terre et l'eau sont encore immobiles...
Mais non ! j'entends enfin de l'air, des eaux, des bois,
Monter le chœur confus de leurs lointaines voix.

CHŒUR DES ESPRITS.

Pianissimo.

Le jour est pour la vie humaine,
Pour la lumière et pour le bruit ;
Mais quand le crépuscule amène
L'ombre et la paix, à nous la nuit !
Tout ce qui dort sous ses longs voiles,
De l'Océan jusqu'aux étoiles,
Est notre empire illimité ;
Et nos caprices, nos mensonges,
Et le mystère et les vains songes
Remplacent la réalité.

Crescendo.

Le monde est à nous dès cette heure.
Par des philtres amers et doux,
Alors, comme un enfant qui pleure,
Nous l'endormons sur nos genoux.
Vain jouet de notre risée,
La force de l'homme est brisée
Par d'imaginaires terreurs ;
Et, tandis que le corps sommeille,
Nous semons dans l'esprit qui veille
Le germe des folles erreurs.

LE CORYPHÉE.

Voilà déjà longtemps que ma diane sonne ;
 Vous êtes en retard. — Vraiment, je m'en étonne.
 Vous savez pourtant quel emploi
 L'on réserve cette nuit même
 A vos talents sans nombre, à votre ardeur extrême.
 Mais nul ne manque-t-il ? Je cherche en vain le roi ;
 Ce soir, c'est bien Naboth ? Que fait-il ? Sur ma foi,
 Je gage qu'il se farde en répétant son rôle !
 Amis, en attendant que vienne ce vieux drôle,
 Et puisque nos tribus sont toutes au complet,
 Sautez, dansez, chantez, faites ce qu'il vous plaît !

CHŒUR DES ESPRITS.

Scherzo.

Tralalala, fendons la nue,
 Dansons, chantons !
 Amusons-nous, volons, sautons !
 L'heure est venue.
 Vive le mal d'autrui, la ruse et la gaité !
 Vive l'ombre et la liberté !

Le soleil dans un lit de brume
 S'éteint là-bas,
 Et la mer baigne son front las
 De fraîche écume.

Le vieux dieu lui sourit et la couvre, en païment,
D'or, de pourpre et de diamant.

La Terre couvre de longs voiles
Son front charmant
Et regarde le firmament
Semé d'étoiles;
Rêveuse, elle se meurt d'un mal mystérieux,
Et des pleurs tombent de ses yeux.

Ainsi du soir jusqu'à l'aurore
La vierge attend.
Le jour naît, et son cœur constant
Attend encore...
Qui donc? Le fiancé qui ne doit pas venir,
Le jeune dieu de l'avenir.

Mais qu'importe? Fendons la nue,
Dansons, chantons!
Amusons-nous, volons, sautons!
L'heure est venue.
Vive le mal d'autrui, la ruse et la gaité!
Vive l'ombre et la liberté!

LE CORYPHÉE.

Silence! J'aperçois dans le fond de l'espace
Un vieux sylphe qui peut à peine se mouvoir
Sous une étrange carapace.

Un diadème d'or luit sur son toupet noir...
C'est notre roi Naboth ! Allons le recevoir !

NABOTH.

Salut ! mes amis, mes fidèles !
Comment me trouvez-vous sous le manteau royal ?
J'ai bon air, n'est-ce pas, sous ces flots de dentelles ?
Elles gênent un peu mes ailes,
Mais au fond ce n'est pas un mal :
Un essor lent sied mieux à qui n'a pas d'égal.
Vous étiez loin de vous attendre
A me voir cette majesté,
Et vraiment je dois vous surprendre
Par tant de grâce jointe à tant de dignité.
Vous auriez dû mieux me connaître.
Le pouvoir m'a toujours séduit :
J'étais né pour parler en maître ;
Et voilà bien mille ans que j'attends cette nuit.

CHŒUR.

Allegretto.

Puisque ta couronne fragile
Et ton règne d'un soir d'été
Détraquent ton cerveau débile
Jusqu'à te rendre aussi facile
A l'endroit de ta majesté,

De doux parfums et d'étincelles
Nous remplirons nos encensoirs,
O roi, pour célébrer tes ailes,
Ton corps replet, tes jambes grêles
Et jusqu'à tes faux cheveux noirs!

Jamais l'errante libellule
Qui joue au bord des lacs dormants,
Et sa mystérieuse émule,
La phalène du crépuscule,
N'eurent d'aussi beaux vêtements.

Mais ce qu'en toi surtout je prise,
C'est cette obèse majesté
Où s'épanouit ta sottise,
Et la grasse fainéantise
De ta risible royauté.

NABOTH.

Je ne saisis pas bien le sens de vos paroles;
Le rythme a de l'entrain, et j'en aime l'ardeur.
Sans doute vous brûlez l'encens des hyperboles
Comme une cassolette aux pieds de ma splendeur.
C'est bien! mais laissons là ces entretiens frivoles;
Il est temps de songer aux soins de ma grandeur.

Le Destin qui m'a mis ce soir à votre tête
Attendait ce moment pour ses vastes projets.

Nous avons à remplir une tâche secrète ;
On nous réclame enfin pour de dignes objets.
Sachez donc contenir votre allure indiscrete
Et vous montrer en tout mes fidèles sujets.

Aux quatre coins du ciel posez des sentinelles ;
Que l'échanson royal se tienne à mon côté ;
Et que les voix en chœur de toutes nos chapelles
Célèbrent mon esprit, ma gloire et ma beauté,
Tandis que le sérail, m'abritant de ses ailes,
Défendra du serein ma jeune royauté.

A l'heure où le jour tombe, où la lune se lève
Pâle et comme à regret au bord lointain des mers,
Il est doux à mon cœur de vivre enfin son rêve
Et, mollement porté sur la vague des airs
Dans ce frais palanquin que la brise soulève,
De bercer mon orgueil au bruit de vos concerts.

CHŒUR.

Nous ferons à ta fantaisie ;
Ton orgueil est presque amusant.
Mais par excès de poésie
Ne rends pas le joug trop pesant.
Que cette nuit nul ne s'en plaigne !
Car demain tu le subiras ;
Et souviens-toi que le roi règne,
Beau sire, et ne gouverne pas.

LE CORYPHÉE.

Silence ! au loin je vois un sylphe à tire-d'ailes
Voler vers nous du fond des cieux.
Son front est chargé de nouvelles
Et la surprise étincelle en ses yeux.

NABOTH.

Ton zèle te fait perdre haleine ;
Respire un peu, bon messager,
Puis dis-nous quel pressant danger
Précipite ton vol de la voûte sereine.

LE SYLPHE.

Sire, je venais à peine
De commencer ma garde aux confins du zénith,
Quand, dans les profondeurs où notre ciel finit,
Je vis poindre et grandir une forme inconnue
Qui d'en haut descendait vers nous.
Ah ! dans mes rêves les plus doux
Jamais rien d'aussi beau ne s'offrit à ma vue !
Comme un flocon de neige égaré dans l'éther,
Comme un ange endormi que bercerait la brise,
Rêveuse et nonchalante elle glisse dans l'air
Qui de lui-même se divise
Et s'ouvre mollement à cet hôte inconnu.
Son vol fait onduler sa blonde chevelure
Et sa tunique sans ceinture,

De vent et de lumière impalpable tissu,
Qui tombe à mille plis sur son pied rose et nu.
A son front pâle brille une étoile divine,
Et ses ailes, fermant à demi leur essor,
Semblent sur son épaule un long manteau d'hermine...

 Mais tandis que je parle encor,
La voici qui descend et vers nous s'achemine.

NABOTH.

Oui, je la reconnais ! Ce doit être Idaël,
 La plus puissante des stellaires,
Le plus beau des esprits exilés loin du ciel.
Elle règle le sort de l'une de ces sphères,
De ces mondes, soleils ou futurs ou détruits,
Qui peuplent de leurs feux l'immensité des nuits.
Quelle beauté céleste et cependant étrange
 Brille dans son regard rêveur !
De grâce et de fierté quel ravissant mélange !
 Et comme une ombre de langueur
Rend plus touchants ses traits qui sont encor d'un ange !
 La voilà presque parmi nous,
Et rien n'a pu troubler sa longue rêverie !...
 Vraiment, c'est peu flatteur pour vous.
Mais piquez-vous d'honneur et de galanterie ;
 Choisissez vos chants les plus doux
Pour réveiller la belle et sa mélancolie.
Allons, prenez le *la*, mes petits rossignols,
Et chantez un mineur avec force bémols !

CHŒUR.

Adagio.

Noble fille de la lumière,
Reine des mondes inconnus,
Te voilà notre prisonnière ;
Repose un instant tes pieds nus.

Comme ta joue est triste et pâle !
Comme ton front pourtant si beau
Brille d'une splendeur fatale !
On n'est donc pas heureux là-haut ?

Que viens-tu chercher sur la terre ?
Est-ce le rire ou bien l'oubli ?
Est-ce le mot du grand mystère
Que l'homme épelle et que Dieu lit ?

Viens-tu tremper tes lèvres roses
A nos amphores d'hydromel ?
Veux-tu des fruits, du miel, des roses,
Tout ce qu'on aime sous le ciel ?

IDAEL.

Sylphes heureux des nuits, gais esprits de la terre,
Est-ce donc vous ? Salut ! — Amis, de tous vos dons
Je ne veux accepter que vos douces chansons.

Je vais poursuivre au loin ma course solitaire ;
Vivez toujours joyeux ! Adieu ! gentils démons.

NABOTH.

Pourquoi veux-tu partir ? Reste avec nous, demeure.
Tu ne sais pas assez ce que vaut la gaité :
C'est un rayon du ciel qui sèche l'œil qui pleure.
Et quoique Dieu te fit d'une essence meilleure,
Nous aurons pour ton mal quelque baume enchanté.

Viens t'asseoir avec moi sur mon trône d'ébène,
Auprès de ces flacons où le nectar sourit.
Et, tandis qu'en rêvant tu me diras ta peine,
Les tribus de mon peuple, ô jeune souveraine,
T'offriront à genoux le philtre qui guérit.

SYLPHES.

Prends nos voix, prends nos chœurs féeriques
Que les vents murmurent aux nuits !
Les chants ont des philtres magiques
Pour endormir tous les ennuis.

LUTINS.

Prends cette coupe d'améthyste
Où l'Amour a versé ses pleurs !
Ta lèvre, quand tu seras triste,
Y boira l'oubli des douleurs.

ONDINES.

Prends ce collier d'ambre où se mire
Des perles la pâle beauté !
Les perles, ce sont le sourire,
Et l'ambre, c'est la volupté.

DAMES DES BOIS.

Prends cette fleur de chèvrefeuille !
Puisse ton cœur s'en parfumer
Sans que nul souffle ne l'effeuille !
Car c'est la fleur qui fait aimer.

IDAEL.

Mon Dieu ! pour des démons que vous êtes honnêtes !
Mais qui vous dit que je veuille guérir ?
Gardez, amis, toutes vos amulettes.
Si je souffre d'un mal, c'est que j'aime en souffrir.
— Et cependant je voudrais en mourir !

LE CORYPHÉE.

O reine des lointaines sphères,
Qu'as-tu dit ? mourir ? O ma sœur,
Si nous t'avons reçue en frères,
Si nos voix pour ton âme ont eu quelque douceur,
Dis-nous le secret de ton cœur
Et de ta tristesse infinie !

Aimes-tu comme nous la divine harmonie ?
Eh bien ! voici ma lyre d'or,
Brise la corde où vibre encore l'ironie
Et chante-nous ce mal qui fait aimer la mort.

IDAEL.

Puisque pour moi vous oubliez le rire
Et vos jeux et votre gaieté,
Amis, je veux bien tout vous dire
Et payer d'un couplet votre hospitalité :

Andante mesto.

Le pêcheur trouve l'ambre au bord des mers profondes,
Le mineur sous les monts l'opale et le saphir ;
Et moi, j'ai traversé tous les cieus, tous les mondes,
Tous les champs de l'éther, du zénith au nadir,
Sans trouver pour mon mal de souverain dictame ;
Et j'ai dit en sondant le vide de mon âme :
Heureux ceux qui peuvent mourir !

Mon mal est d'être seule et de sentir ma vie
D'une ardente langueur en vain se consumer.
La haine pèse trop à mon âme attendrie,
La volupté du mal ne peut plus me charmer.
Vienne, vienne l'amour ! Mais où donc peut-il être ?
Soleil, cieus infinis, faites-le-moi connaître !
Heureux ceux qui peuvent aimer !

NABOTH.

C'est un bonheur que j'apprécie,
Quoiqu'on le paye un peu trop cher parfois.
Mais, ô stellaire chérie,
Quand tu t'es réveillée aux accents de nos voix
(Pardonne! ma demande est peut-être indiscreète),
N'allais-tu pas chercher sur terre ce bonheur?
Ah! pour notre pauvre planète
Ce serait là bien de l'honneur!

IDAEL.

Non, j'y viens pour rêver loin des cieus que j'oublie.
Seule, en ce coin perdu de l'immense univers,
Comme sur un navire, au pied du mât qui plie,
Le voyageur s'assied pour contempler les mers,
Je me laisse bercer dans ma mélancolie
Au roulis éternel du globe dans les airs.

NABOTH.

Tu rêves, moi je ris; chacun a sa manière.
Mais quoi! sur cette taupinière
Où l'homme se travaille avec ses passions
N'abaisses-tu jamais de ta paupière
Les tristes et divins rayons?
Ah! voilà le meilleur remède
Pour te guérir de ton ennui.

La vie humaine est bien le plus drôle intermède
Du grand drame que Dieu fait jouer devant lui
 Sur la scène de l'infini.
Parfois, pour dérider sa grandeur solitaire,
Il se penche rêveur sur l'abîme béant :
 Il daigne regarder la Terre,
Et l'on dit qu'aussitôt le vieux rire d'Homère
Roule de cieux en cieux jusqu'aux bords du néant.

IDAEL.

Voilà qui frise l'hérésie
Et mériterait bien le feu !
Tu te forges un Dieu selon ta fantaisie ;
Mais je ne te fais pas compliment de ton Dieu...
Quant aux hommes, malgré la vie et ses misères,
Je les estime encor les plus grands de nos frères.
Sais-tu tout ce qui vibre au fond du cœur humain ?
 C'est une lyre plus parfaite
 Que celle qui dort sous ta main.
 La tienne n'a qu'un seul refrain
 Qui rit sur sa fibre incomplète.
 Serait-ce donc parce qu'il meurt,
Que tu traites si mal le roi de ta planète ?
Et si la mort était le sceau de sa grandeur ?

NABOTH.

Peste ! avec quelle chaleur
Tu défends cette sottise race !

Tout cela peut te mener loin.
 Mais écoute un conseil, de grâce;
 Ton sexe en a toujours besoin.
 C'est bien banal ce que j'ose te dire,
 Et de dédain tu vas sourire
 Et sans doute te récrier :
 La solitude n'est point faite
 Pour ton âme ardente, inquiète;
 Belle rêveuse, il faut vous marier.
 Voilà le mot; certes, c'est le plus sage.
 Ces rêves, cet ennui, ce mal, cette langueur
 S'éteignent dans le mariage;
 L'on s'occupe de son ménage
 Et beaucoup moins du vide de son cœur.

IDAEL.

Ah! l'idée est plaisante! Enfin, c'est une idée.
 J'y songerai plus tard, dans deux ou trois mille ans.

NABOTH.

C'est nous faire attendre longtemps.
 Mais quand tu seras décidée,
 Ne t'en va pas chercher partout
 Et faire un choix à l'aventure :
 Les sylphes ont une figure
 A fixer les regards d'une femme de goût.
 Ils ont l'esprit, la grâce et la tournure :

Ceux d'un certain âge surtout.
Que faut-il donc encor pour plaire ?

IDAEL.

Oh ! moins que rien, une misère.
Vous êtes un peuple charmant ;
Mais vous n'avez ni cœur ni tête.

NABOTH.

Tu n'es pas juste assurément.
Es-tu certaine d'être honnête ?

IDAEL.

Tu préfères un compliment ?
Alors je vanterai ta majesté fluette,
Ta grâce et ton air solennel ;
Et je dirai que jamais sous le ciel,
Aux sons de plus douce musique,
On n'avait vu de cour plus magnifique
Ni de roi plus galant et plus spirituel.

NABOTH.

Comment ! ta tristesse infinie
Veut bien sourire à nos dépens ?
Vraiment, je crois que l'ironie
Prête un charme de plus à tes traits languissants.

Non, rien que par coquetterie
Tu devrais te moquer des gens !
Par bonheur, j'ai l'humeur bien faite.
Je suis galant d'ailleurs, et je sais qu'avec vous,
Mesdames, même un prince a toujours le dessous.
Tu le vois, la grandeur me tourne peu la tête.
Mais si ton séjour parmi nous
A déridé ton front céleste,
Viens avec moi, la Terre achèvera le reste.
Ce soir, nous sommes spectateurs
D'une scène où jouïront tous les esprits moqueurs ;
Et, comédie ou mélodrame,
Le morceau sera bon : nous chantons dans les chœurs.

IDAEL.

Peux-tu m'en dire le programme ?

LE CORYPHÉE.

Regarde ! Tout là-bas, vois-tu, comme un point noir,
Se dresser dans la brume un antique manoir ?

La mer brise à ses pieds ses vagues éternelles,
Et le hibou huhule au sommet des tourelles.

Seul comme la douleur, sombre comme la nuit,
C'est là que vit Stéphen, le front chargé d'ennui.

L'orgueil, le désespoir, une immortelle envie
Lui tissent le linceul où se débat sa vie.

Pauvre fou ! ne vivant qu'au delà du réel,
Il croit avoir compris ce grand livre du ciel ;

Il croit avoir dompté les esprits des ténèbres,
Et ce soir il prélude à ses charmes funèbres.

Mais qu'il soit maître ou non du monde des esprits,
C'est un pacte qu'il fait dont son âme est le prix.

Viens donc ! ce sera gai. La scène est curieuse
Et jusques au matin fera la nuit rieuse ;

Car les magiciens sont rares aujourd'hui,
Et l'on ne rit plus guère en ce siècle d'ennui.

IDAEL.

Ah ! voir souffrir vous paraît drôle ?
Vite, vite, partons ! peut-être est-il trop tard.

NABOTH.

Quelle hâte ! bon Dieu ! Mais quel sera ton rôle ?

IDAEL.

Oh ! j'improviserai. — Mais venez sans retard ;
Dépêchez-vous, partons ! Oui, cela sera drôle.

NABOTH.

C'est un ordre pour moi que ton moindre désir;
Calme-toi, nous allons partir.
— Or donc, qu'à l'instant l'on prépare
Notre équipage solennel;
Que les cors sonnent le rappel,
Et que l'éclatante fanfare
Rassemble nos tribus des quatre coins du ciel!

Fanfares.

CHŒUR.

Tempo di marcia.

Oui, partons! le jour s'efface
De l'espace.
C'est l'heure; bientôt la Nuit
Mettra sa robe étoilée
Et, voilée,
Descendra du ciel sans bruit.

Viens! le royal équipage
De voyage
Est prêt à te recevoir;
Déjà les sombres phalènes
Sous les rênes
Ouvrent l'aile au vent du soir.

La mer s'endort sur la plage;
Le nuage

Suspend sa course sans fin ;
L'aigle regagne son aire ;
Et la Terre
Est à nous jusqu'au matin.

Partons, partons ! Voici l'heure ;
L'ombre effleure
Le lit des lointains vallons ;
Déjà notre caravane
Dans l'air plane...
C'est l'heure ; partons, partons !

1844.





LE PREMIER JOUR DE L'ÉDEN

IDYLLE

PERSONNAGES

ADAM, ÈVE, LE SERPENT, UN ANGE.

I

AU MILIEU DE L'ÉDEN

Adam et Ève prosternés.

ADAM.

Le ciel s'est refermé! — Le Seigneur qui nous quitte
Dans un nuage en feu dérobe au loin sa fuite.

Il nous laisse orphelins dans ce monde, et nos yeux
Veulent en vain percer la profondeur des cieux.
Mais seuls les chérubins à l'ombre de son aile
Peuvent le contempler dans sa gloire éternelle;
Adieu donc, Élohim! ô vainqueur du chaos,
Père de la lumière et de l'air et des eaux!
Tes enfants prosternés, éblouis de ta gloire,
De tes bienfaits divins garderont la mémoire.

Il se lève.

Et toi, charme des yeux, délices de mon cœur,
Ève, fleur de ma vie, ô ma femme, ô ma sœur!
Ne cherche plus au loin la vision céleste.
Lève-toi, prends ma main, ne crains rien, je te reste.
Tu reverras partout l'ombre du Tout-Puissant;
Car, partout invisible, il est partout présent.
Viens donc, sous ses regards parcourons notre empire.
Doucement enlacée à mon bras qui t'attire,
Et ton corps onduleux appuyé sur le mien,
Visitons cet Éden dont je suis le gardien.

Regarde! dans les cieux que sa lumière inonde
Le soleil, se levant sur notre jeune monde,
Pénètre au loin les airs de ses rayons de feu,
Comme un reflet vivant de la splendeur de Dieu.
Tout s'anime, chaque être a frémi d'allégresse
Et boit, en respirant, la vie avec ivresse.
Sur nos fronts, au-dessus de l'air calme et profond,
Comme un fleuve muet, immobile et sans fond,

Le ciel de tous côtés enveloppant la terre
Partout pour horizon lui donne le mystère.
Sur sa courbe infinie et d'un bleu transparent
L'arbre détache en vert son feuillage odorant
Et, plongeant dans le sol ses pieds couverts de mousse,
Fait flotter sur la terre une ombre fraîche et douce.
La brise en murmurant passe et courbe les fleurs.
Tout est plein de rayons, de parfums, de couleurs;
Et le fleuve sacré, dont les eaux fugitives
Viennent en frissonnant baiser l'herbe des rives,
Roule, et dans son flot clair, frais et silencieux,
Reflète le soleil, les grands bois et les cieux.

ÈVE.

Ah! que la vie est douce, et que la terre est belle
Dans la pure fraîcheur de sa beauté nouvelle!
Tout embaume, tout chante et rayonne et fleurit!
Le ciel rit à la terre et la terre sourit.
Ces bois pleins de parfums, d'ombrage et de murmures,
Avec ce chœur ailé d'oiseaux dans leurs ramures,
Et ces grands animaux de formes si divers
Que l'on voit à leurs pieds paître les gazons verts;
Ces fleurs, ces tendres fleurs dont l'herbe est toute pleine,
Ces eaux dont le soleil semble boire l'haleine,
Ce ciel immense où l'air flotte en vagues d'azur
Et d'où le jour sur nous descend limpide et pur;
Ce vent léger, cet air que ma bouche respire,
Qui va, vient, passe et fuit, revient, flotte et soupire,

Et qui semble à la terre apporter du ciel bleu
Comme un souffle éloigné de l'haleine de Dieu ;
Cette paix, ce bonheur qui sort de chaque chose,
Tout remplit tellement mon âme à peine éclore
Que, pliant les genoux devant tant de beauté,
Je ne puis pas suffire à ma félicité !

ADAM.

Oui, cet aspect divin du monde à son aurore,
Ce ciel bleu qui sourit, ces fleurs qu'on voit éclore,
Cet air, ces eaux, ces bois et leurs hôtes naissants,
Sont faits pour enivrer d'extase tous nos sens.
Mais de ce jeune Éden où ton âme s'éveille
Tu n'as pas contemplé la plus douce merveille.
Le chef-d'œuvre t'échappe, et ce monde enchanté
Cache encore à tes yeux la fleur de sa beauté.

C'est toi-même, ô ma vie, ô ma sœur, ô ma femme !
Toi, la chair de ma chair et l'âme de mon âme,
C'est toi dont la beauté, fille unique de Dieu,
De l'esprit créateur fut le dernier adieu.
Laisse-moi te le dire : à l'aspect de ton être
Un invincible attrait me trouble et me pénètre,
Attache mes regards sur tes traits ingénus
Et m'y fait voir encor des charmes inconnus.
Sur ton front rayonnant ces longues tresses blondes
Dont ma main ne peut pas tenir toutes les ondes,
Et qui, t'enveloppant comme un voile jaloux,

Glissent en frissonnant jusque sur tes genoux ;
Ce bleu fragment du ciel que contient ta paupière
Et d'où sort un regard plein d'humide lumière ;
Cette bouche rosée et fraîche et dont les fleurs
Ne pourraient égaler les riantes couleurs ;
Ces longs cils de tes yeux et dont l'ombre se joue
Sur l'incarnat qui teint le duvet de ta joue ;
Ce sein blanc dont le ferme et gracieux contour
Se soulève, s'apaise et s'enfle tour à tour,
Et seul de tous les traits dont le corps se compose
Jamais, comme le cœur qu'il cache, ne repose ;
Ta grâce et ta beauté, tous ces trésors charmants
Enivrent mon esprit de tels enchantements
Que, lorsque pour te voir je lève la paupière,
Je sens qu'en mes regards mon âme tout entière
Passe et, se consumant dans un ardent désir,
Veut sans fin rencontrer ton âme et la saisir.

ÈVE.

Jette aussi les regards un instant sur toi-même,
O mon époux, mon maître, ô seul être que j'aime !
Dieu sut te revêtir de la même beauté
En y mêlant la force avec la majesté.
J'éprouve comme toi ce charme qui t'attire,
O mon unique ami ! je t'aime et je t'admire.
Rien n'est si beau que toi dans ce vaste univers.
Notre forme est pareille et nos corps sont divers.
Ta brune chevelure ombrage mieux ta tête

Et verse un flot plus sombre à ton cou qui l'arrête.
Tes yeux noirs et brûlants ont un plus fier éclat ;
Ta bouche brille aussi d'un plus vif incarnat ;
Sous le duvet touffu qui sur ta lèvre pousse
On dirait une fleur qui rougit dans la mousse.
Ton sein vaste et sonore aspire et boit plus d'air.
Ta voix résonne aussi d'un son mâle et plus clair.
Tout dans tes traits puissants où la bonté respire
Parle de majesté, de grandeur et d'empire.
Roi des êtres vivants du céleste jardin,
Toi seul es d'Élohim le chef-d'œuvre divin.

ADAM.

Comme ta douce voix et ta douce parole
Me pénètrent le cœur en frappant l'air qui vole !
Quand tu parles, la brise expire sans efforts,
Et l'Éden se remplit d'ineffables accords.
Mais viens, de nos bonheurs épuisons le délire.
Prenons possession de notre jeune empire.
Asseyons-nous tous deux, là, sur ce tertre vert,
D'où l'œil embrasse au loin l'Éden à découvert ;
Sous tes regards charmés je vais faire apparaître
Tous les êtres créés dont Dieu m'a fait le maître.
Chacun des animaux, au signe de mon doigt,
Viendra rendre en tes mains l'hommage qu'il te doit,
Et, tandis qu'à ton cou la colombe se pose,
Le lion prosterné léchera ton pied rose.

II

SUR LE TERTRE

ÈVE.

Ils viennent ! les voici qui sortent, à nos voix,
Des campagnes du ciel ou de l'ombre des bois.
Comme ils sont beaux et doux ! Et comme dans les herbes
Éclate la splendeur de leurs formes superbes !
Leurs flancs sont blancs, gris, noirs, unis, tigrés, zébrés ;
Pourquoi donc Élohim nous a-t-il moins parés ?
Auprès de leur poil lisse où chaque couleur tranche
Qu'est-ce que notre peau si nue et toujours blanche ?
Et les oiseaux ! A voir l'éclat de leurs couleurs,
On dirait dans les airs un nuage de fleurs.
Les fleurs même, à mes yeux, sont peut-être moins belles :
Les fleurs ont leurs parfums, les oiseaux ont leurs ailes.
Ah ! comme pour les suivre au milieu de leur vol
Je donnerais ces pieds qui m'enchaînent au sol !

Que j'aimerais planer sur la nature entière
Pour m'enivrer au ciel d'air pur et de lumière !
Dieu ne le permet pas. — Allez, allez en paix !
Dans les plaines de l'air ou sous les bois épais
Retournez, chers oiseaux ; et vous, bêtes dociles,
Sous nos regards amis regagnez vos asiles.
Doux hôtes de l'Éden, ne soyez pas jaloux :
Dieu vous a faits plus beaux et plus heureux que nous.

ADAM.

Ne parle pas ainsi ! C'est toi que tout envie,
Tout aime, tout admire et bénit dans la vie.
Ne parle pas ainsi ! Quel don nous manque encor ?
Peux-tu bien aux oiseaux envier leur essor ?
S'ils volent, nous pensons, et plus loin que leurs ailes
Notre âme monte et fuit aux plaines éternelles.
Pour ta peau blanche et lisse et que veine un sang pur
Le paon même oublierait son plumage d'azur.
L'Éden célèbre en chœur ta beauté sans pareille.
A ces bruits ravissants prête un instant l'oreille.
Tout parle ; le silence a même ses accents,
Et Dieu nous a permis d'en comprendre le sens.

ÈVE.

Comme le son lointain d'une aile qui palpite,
D'un doux frémissement la brise au loin s'agite.
Du sol, de l'air, des eaux, de la plaine et des bois

Un murmure s'élève et prend comme une voix...
J'écoute en regardant le ciel; et du silence
L'hymne des éléments se détache et s'élançe.

CHŒUR DE L'AIR.

Salut, fleur de beauté!
O jeune souveraine,
Salut! Je suis l'haleine
De ce monde enchanté.

Jamais je ne me pose
Comme le fait l'oiseau;
Invisible réseau,
J'enserre toute chose.

J'effleure ta beauté
Sans voile et sans mystère;
Et je berce la terre
Sur mon sein agité.

Mon haleine inquiète
Dans les plaines du ciel,
Comme un hymne éternel,
Plane, vole ou s'arrête.

A toute heure, en tout lieu,
Je descends et je monte;
D'une aile lente ou prompte
Je vais de l'homme à Dieu.

Pour parfumer le monde
Je viendrai chaque jour
Baiser avec amour
Ta chevelure blonde;

Et sur tes yeux d'azur,
Sur ta lèvre vermeille
J'irai comme l'abeille
Butiner un miel pur!

ÈVE.

Air caressant du ciel, souffle et chante sans cesse!
Tu verses à mes sens une charmante ivresse;
Et je sens, aux soupirs, aux accents de ton cœur,
Une ineffable paix descendre dans mon cœur.

CHŒUR DES ARBRES.

La brise avec une voix douce
Passe et s'enfuit;
Le fleuve dans son lit de mousse
Glisse sans bruit;

L'insecte au soleil se balance;
L'oiseau fend l'air;
Le lion bondit et s'élançe
Comme un éclair.

Qu'ils sont heureux ! pour eux l'espace
N'existe pas :
Ils peuvent venir sur ta trace
Baiser tes pas.

Mais nous ! le destin nous enchaîne
Au sol jaloux.
Viens donc, ô jeune souveraine !
Viens donc vers nous !

Viens ! nous t'offrons des verts asiles
La douce paix,
Et de nos feuillages mobiles
L'ombre et le frais.

Viens ! nous ferons flotter nos branches
Sur ton beau front,
Et nos fruits jusqu'à tes mains blanches
S'inclineront.

ÈVE.

Arbres dont le feuillage à tous les vents frissonne,
Votre vie est charmante, ah ! n'enviez personne !
La terre au sort natal fixe et retient vos troncs ;
Mais, comme l'homme, au ciel vous élevez vos fronts.
Avec vos frais rameaux pleins d'ombre et de murmure
Vous êtes de l'Éden la plus belle parure.
Vos feuilles, comme nous, respirent l'air du ciel ;

L'insecte dans vos fleurs butine et fait son miel ;
Maint fruit vermeil reluit dans le feuillage sombre,
Et tout un peuple heureux d'oiseaux vient chercher l'ombre
Et gazouiller ses chants sous vos asiles verts,
Qui bercent leurs amours, leurs nids et leurs concerts.

CHŒUR DES FLEURS.

Et nous, petites fleurs cachées,
Par nos racines attachées
Contre le sol,
Permetts-tu qu'à travers la mousse
Jusques à toi notre voix douce
Prenne son vol ?

Nous n'avons presque rien à dire,
Sinon que chaque fleur t'admire
Dans ta beauté ;
Et que si ton pied nous écrase,
Nous ressentons comme une extase
De volupté.

Alors d'un invisible arôme
La brise autour de nous s'embaume ;
Telle est la loi.
Quand notre tige ainsi se pâme,
Ce parfum qui monte est notre âme
Qui va vers toi.

ÈVE.

Je reconnais vos voix, ô mes fleurs bien-aimées !
Chantez, chantez encor vos chansons parfumées !
J'y trouverai toujours de nouvelles douceurs ;
Il me semble qu'en vous Dieu m'a donné des sœurs.
Je vous aime, et pour mieux respirer votre haleine
J'irai dans le gazon vous cueillir à main pleine.
Je vous réunirai sur mon cœur, et je veux
Que la plus belle embaume et pare mes cheveux.
— Mais vois donc ! sous les fleurs, dans l'herbe qui se plisse,
Un étrange animal jusqu'à ma main se glisse ;
Sans ailes et sans pieds il ondule en rampant.
D'où vient-il ? et quel est son nom ?

ADAM.

C'est le serpent.

ÈVE.

Sous sa gaine allongée et son réseau d'écaille,
Comme il sait se mouvoir en recourbant sa taille !
La grâce sert de rythme à tous ses mouvements.
L'esprit lui sort des yeux, et ses yeux sont charmants.
De quel air suppliant il retourne la tête !
Ne crains rien, viens vers moi, pauvre petite bête !
Ta démarche est étrange et ton corps incomplet ;
Mais ton malheur me touche et ton regard me plaît.

LE SERPENT.

Puisque jusqu'à moi tu t'abaisse,
O blanche Ève, et que tu me laisses
Te contempler de mon néant,
Près de moi que ton bras se penche !
Autour de ta main douce et blanche
J'enroulerai mon corps tremblant.

Vois comme de ta peau si fine
Ressort mieux la blancheur divine
Sous mes anneaux rayés de noir !
Oh ! puissé-je y rester sans cesse
Pour y goûter la double ivresse
De te toucher et de te voir.

ÈVE.

Comme il sait bien parler, et que sa voix est douce !
On dirait l'air qui siffle à peine dans la mousse.
Il a raison ; son corps, sous ses reflets d'azur,
Fait paraître ma peau d'un blanc mat et plus pur.
Je devrais le garder et, parure vivante,
Enrouler à mon bras sa spirale mouvante,
Ou m'en faire un collier sombre sur un fond clair,
Comme ceux que j'ai vus aux palombes de l'air.

ADAM.

Reste devant mes yeux telle que Dieu t'a faite.
Ta beauté te suffit. Laisse là cette bête.

ÈVE.

Qu'a donc fait le serpent ? Pourquoi te déplaît-il ?

ADAM.

De tous les animaux il est le plus subtil ;
Il semble que sur lui pèse quelque mystère.
Sa démarche est oblique ; il rampe contre terre ;
Il évite les yeux, la lumière et le bruit.
Il fuit les animaux et chacun d'eux le fuit.

ÈVE.

Pauvre petit, adieu ! Puisque tout te délaisse,
C'est Ève qui sera l'appui de ta faiblesse.
Va donc en paix ! Reviens me voir, et quelquefois
Nous causerons ensemble à l'ombre de ces bois.

ADAM.

Déjà, divisant l'ombre en deux moitiés égales,
Le soleil plus ardent fait crier les cigales,
Des pelouses sans bruit chasse les animaux
Et leur fait rechercher l'ombre des frais rameaux.
Imitons-les ; passons là-bas sur l'autre rive
Où d'un cèdre touffu la majesté pensive
Étage ses longs bras en montant vers le ciel
Et couvre au loin le sol d'un ombrage éternel.
De l'Éden verdoyant dont Dieu t'a faite reine

Tu ne connais encor qu'une partie à peine.
Visitons en entier l'œuvre du Tout-Puissant.
Passons d'abord le fleuve et, sur l'onde glissant,
Abordons sans retard à la rive sonore
Que tes pieds délicats n'ont pas foulée encore.

ÈVE.

Mais comment traverser le fleuve au lit profond ?

ADAM.

Nous ferons tous les deux comme les cygnes font.
La vague, nous ouvrant son sein qui se soulève,
Comme eux à l'autre bord nous portera sans trêve.
Viens donc ; et, descendant dans l'herbe et les roseaux,
Allons voir de plus près le fleuve aux grandes eaux.

III

AU BORD DU FLEUVE

ADAM.

O mon Ève, dans l'air plus vif et plus rapide
Ne sens-tu pas monter une fraîcheur humide ?
N'entends-tu pas des flots, des roseaux et des bords,
Soudre un murmure égal qui roule des accords ?

CHŒUR DES EAUX.

Viens vers nous, fille céleste !
Viens et reste
Sur ce rivage inconnu.
Tu verras l'onde limpide
Qui se ride
Pour effleurer ton pied nu.

Tu verras les demoiselles
 Sur leurs ailes
Se balancer au soleil,
Et briller dans mes eaux noires
 Les nageoires
Des poissons au flanc vermeil.

Dans le sein plein de mystère
 De la terre
Se cache plus d'un trésor ;
Mais la mer, la mer lointaine
 En est pleine
De plus merveilleux encor.

C'est sur son lit d'algue fraîche
 Que se pêche
La perle dans son écrin ;
C'est là que l'ambre repose,
 Et tout rose
Dort le corail sous-marin.

Mais veux-tu voir la merveille
 Sans pareille
Que seules nous possédons :
Trésor charmant, perle fine,
 Fleur divine
Où Dieu résuma ses dons ?

Viens pencher tes tresses blondes
Sur nos ondes,
Retiens ton souffle un moment,
Tu verras ce que j'admire
Te sourire
Dans le fond du flot dormant.

ÈVE.

Que j'aime votre voix, ô vagues de la rive !
Votre chant incertain en murmure m'arrive.
De ses flottants accords il rafraîchit mon cœur
Et le baigne en entier d'une humide langueur.
Oui, j'irai sur vos bords, j'irai voir sur le sable
Couler, couler toujours le fleuve intarissable ;
Et, puisque je ne puis saisir la brise et l'air,
Je veux entre mes mains tenir votre flot clair.

ADAM.

Approchons ! Descendons tous les deux sur la rive
Jusqu'à ce que nos pieds soient mouillés par l'eau vive.
Là, près des nénuphars et parmi les roseaux,
Appuyée à mon bras, penche-toi sur les eaux.

ÈVE.

Oh ! quelle douce image ! Une figure blonde
Se penche et me contemple aussi du sein de l'onde.
Quelle est belle ! L'Éden n'a rien d'aussi divin.

Ah ! sans doute du ciel c'est quelque séraphin
A qui Dieu de ces bords a confié la garde.
Avec quelle surprise immobile il regarde !
Ses longs cheveux flottants sont parsemés de fleurs ;
Un sang pur de sa joue anime les couleurs ;
Son front reluit dans l'eau d'une douce lumière ;
Puis quel charmant regard glisse de sa paupière !...
Adam, allons vers lui ; viens ! — Mais le flot troublé
Se ride ; tout s'efface et l'ange s'est voilé...
Pourquoi donc souris-tu ?

A D A M .

Cette beauté suprême,
Ce séraphin céleste, Ève, c'était toi-même.
C'est ton pâle reflet tremblant dans ce miroir
Que ton regard surpris à tes pieds vient de voir.
Reste immobile encore et sur l'onde dormante
Tu verras remonter la vision charmante.
Sur la surface unie et brillante de l'eau
Tout l'Éden réfléchit son ravissant tableau.
D'abord le ciel profond, les arbres du rivage,
Les herbes et les fleurs du bord, puis notre image.
Regarde ! à tes côtés ne reconnais-tu pas
Ton époux qui sourit et te presse en ses bras ?

È V E .

Suis-je donc aussi belle ?

ADAM.

Ah! tu l'es plus encore!
Tu n'as fait qu'entrevoir ta beauté qui s'ignore.
Dieu seul, qui te créa pour ma félicité,
Peut comprendre avec moi toute sa volupté.
Non! tu n'es pas sortie en vain de ma poitrine;
Et c'est là que ton cœur devait prendre racine.
— Je me rappelle encor l'effroi silencieux
Que m'inspira le jour sous la splendeur des cieux,
Lorsque, Dieu m'insufflant son haleine féconde,
Pour la première fois je contemplai le monde.
Devant tant de grandeur et de félicité
Je me sentis si seul et si déshérité
Que Dieu, prenant pitié de ma détresse amère,
Répandit sur mes sens un sommeil éphémère,
M'arracha près du cœur une côte, et soudain,
O femme! tu sortis vivante de sa main.
Mais lorsque je rouvris les yeux à la lumière,
Quand je te contemplai dans ta beauté première,
Dans la fraîche splendeur de tes charmes naissants,
Oh! quel bonheur alors inonda tous mes sens!
Depuis lors chaque instant n'est pour moi qu'une ivresse,
Une extase sans fin de joie et de tendresse:
Et je n'ai qu'à lever les regards sur tes traits
Pour bénir Élohim, la vie et ses bienfaits.

ÈVE.

Ah! je bénis aussi ce Dieu qui m'a formée
Pour goûter la douceur d'aimer et d'être aimée!

ADAM.

Jouissons donc tous deux dans un bonheur sans fin
Des merveilles sans nom de ce séjour divin.
Le fleuve nous attend. Viens, descendons ensemble.
Sous le poids de nos corps l'onde se ride et tremble.
Partons, laisse ta main enlacée à ma main ;
Les cygnes en voguant nous frairont le chemin.

CHŒUR DES CYGNES.

Sur mon aile que l'air soulève,
Ou sur mon cou souple et tremblant,
Ève, ô douce Ève,
Pose sans crainte ton bras blanc !

A travers l'onde fugitive
Nous te porterons sans effort
Sur l'autre rive
Où le flot se calme et s'endort.

Mais parfois viens voir ton image,
Ou jouer dans l'onde avec nous ;
Car du rivage
Le fleuve serait trop jaloux.

ÈVE.

Sur les flancs arrondis des cygnes l'eau se brise,

Et sous nos bras tendus s'entr'ouvre et se divise ;
Le courant nous soulève, et sur son sein mouvant
Le flot nous passe au flot et nous porte en avant.
Qu'il est doux de glisser sur l'onde fugitive,
En se laissant ainsi voguer à la dérive
Dans un joyeux effroi de cet autre élément !
L'homme échappe à la terre et l'oublie un moment ;
L'eau le prend dans ses bras pleins d'humides caresses,
Le balance aux accords de voix enchanteresses,
Et, fendant sans nul bruit le flot rapide et clair,
Le corps plane dans l'eau, comme l'oiseau dans l'air,
Bercé dans la langueur d'un bien-être ineffable.

ADAM.

Abordons maintenant. Nos pieds touchent le sable ;
Le courant est plus doux et le flot moins profond.
Regarde ; maintenant tu peux voir jusqu'au fond ;
Et les poissons muets, habitants de ces rives,
Réunissent déjà leurs troupes attentives
Pour venir saluer leurs maîtres inconnus
Et baiser doucement l'ombre de tes pieds nus.

ÈVE.

Adieu, cygnes des eaux ! adieu, couples fidèles !
A la brise qui passe ouvrez encor vos ailes !
Dans le courant du fleuve allez, ô doux oiseaux,
Reprendre vos ébats ! Adieu, cygnes des eaux !

ADAM.

Viens ! sortons ! mets le pied sur cette fraîche mousse
Qui conduit jusqu'au bord par une pente douce ;
Et sous le cèdre immense aux longs rameaux tremblants
La brise séchera nos membres ruisselants.

Ils abordent.

IV

SOUS LE CÈDRE

ÈVE.

Tandis qu'en frissonnant sur ma peau blanche et lisse
Le vent aspire et boit l'eau qui fuit, tremble et glisse,
Je m'en vais rassembler mes humides cheveux
Et les tordre au soleil entre mes doigts nerveux.
Petites fleurs des bois, recevez cette ondée.
Puisse votre racine en être fécondée !
Puissiez-vous ressentir, ainsi que je le sens,
Ce bonheur que le fleuve a laissé dans mes sens !
La fraîcheur de ses flots jusqu'au cœur me pénètre ;
L'eau vive a retrempe les forces de mon être ;
L'Éden dans sa beauté me sourit encor mieux ;
Ses fruits tentent ma lèvre et provoquent mes yeux ;
Qu'ils sont beaux ! Tout là-bas, vois-tu, près du bois sombre,
Cet arbre aux longs rameaux chargés de fruits sans nombre ?
Je voudrais en goûter ; Adam, allons là-bas.

ADAM.

J'irai te les cueillir ; reste, Ève, n'y va pas ;
Le soleil trop ardent brûlerait ta peau tendre.
Sur cet épais gazon assieds-toi pour m'attendre ;
Je reviendrai bientôt chargé de ces beaux fruits
Dont l'éclat a charmé de loin tes yeux séduits.

ÈVE, *seule.*

Dans sa course légère il courbe à peine l'herbe.
Que sa force est charmante et sa grâce superbe !
Je comprends qu'Élohim, quand il descend des cieus,
Revête cet aspect pour paraître à nos yeux.
— Mais le gazon s'entr'ouvre avec un doux murmure...
C'est encor le serpent. Étrange créature !
Que viens-tu faire ici ?

LE SERPENT.

Je viens à tes côtés
Dans un muet bonheur contempler tes beautés.
Depuis que je t'ai vue, Ève, je t'ai suivie ;
Tu m'as pris d'un regard et mon cœur et ma vie.
Je ne puis vivre heureux qu'à l'ombre de tes pas !
Laisse-moi donc te voir. Ah ! ne me chasse pas !

ÈVE.

Mais qui peut te donner cette tendresse extrême ?

LE SERPENT.

Je l'ignore. Sait-on jamais pourquoi l'on aime ?
C'est ta beauté d'abord qui veut cette amitié,
Puis...

ÈVE.

Achève.

LE SERPENT.

Je n'ose.

ÈVE.

Obéis !

LE SERPENT.

La pitié.

ÈVE.

La pitié ! Qu'as-tu dit ?

LE SERPENT.

Ce que j'aurais dû taire.

ÈVE.

Dis tout !

LE SERPENT.

Qu'au moins Adam ignore ce mystère !

ÈVE.

Soit ! Parle maintenant.

LE SERPENT.

O forme ravissante,
Beauté qui sers de voile à cette âme innocente !
Éden à qui le ciel sourit avec amour,
Et vous, hôtes vivants de ce divin séjour !
Vous faudra-t-il aussi, sur un signe du Maître,
Dans le néant sans fond tomber et disparaître,
Pour que sur vos débris jetés à tous les vents
La terre enfante encor d'autres êtres vivants ?

ÈVE.

Je ne te comprends plus : ta parole est obscure.
Réponds-moi simplement, sans phrase et sans figure.
Tu parlais de pitié : toi me plaindre ? et pourquoi ?
Parle encore, dis tout ; allons ! explique-toi.

LE SERPENT.

Comment te résister, ô beauté souveraine ?
Ton regard nous subjugue et ta voix nous entraîne.

Qui ne subirait pas ton pouvoir absolu ?
Eh bien, je parlerai, puisque tu l'as voulu :
Sache donc que ta race a détrôné la mienne.
Si l'Éden est nouveau, la terre est ancienne.
Crois-tu donc que ce monde et ce vaste univers
N'existent que depuis que tes yeux sont ouverts ?
Avant toi, dans ces lieux, objet de ton extase,
Les pythons monstrueux fourmillaient dans la vase.
Armés d'ailes, de pieds, ces aïeux triomphants
Auraient comme un ciron broyé tes éléphants.
Demande à la fougère, à ces roseaux si frêles,
Ce qu'étaient autrefois les herbes et les prêles !
Les cèdres d'aujourd'hui n'atteindraient pas leurs fronts.
Comment te peindre alors les cycas aux grands troncs
Où venaient se poser les lourds ptérodactyles ?
Ce monde de géants, cet Éden des reptiles
A fait son temps, et l'homme à son tour est venu.
De grand tout devint beau, joli, petit, menu.
A la taille de l'homme on dirait que le monde
A voulu façonner sa surface féconde,
Et, puisqu'il consentait à recevoir ses lois,
N'a rien osé garder des grandeurs d'autrefois.
Voilà la vérité. Mais tout regret s'efface
Quand je vois la beauté dont rayonne ta face.
J'aime alors cet Éden où tout est différent.
Seulement, une crainte, une pitié me prend :
Je songe avec effroi qu'un caprice du Maître
Peut te faire mourir ainsi qu'il t'a fait naître,
Et, d'êtres plus nouveaux peuplant encor ces bords,

Peut te rendre au néant dont à peine tu sors.
Ah! quel que soit le lot que l'avenir t'apprête,
Je ne demande rien que la douceur secrète
De vivre à tes côtés dans l'ombre où tu t'assieds,
Ou, si tu dois mourir, de mourir à tes pieds!

ÈVE.

J'éprouve en t'écoutant une étrange souffrance.
Pourquoi viens-tu troubler ma tranquille ignorance?
Pourquoi fais-tu passer sous mon œil ébloui
Ce fantôme voilé d'un monde évanoui?
Ainsi donc cet Éden et cette douce vie
Où vient de se plonger ma jeune âme ravie,
Cet horizon, ce ciel, tout cet enchantement
N'est qu'une vision, une erreur d'un moment!
Mais comment le sais-tu? Tu n'es qu'un ver de terre.
D'où vient que mieux que moi tu connais ce mystère?
Dois-je donc ignorer ce que sait l'animal?
— Combien ce qu'il m'a dit me trouble et me fait mal!

LE SERPENT.

Hélas! je t'ai déplu, j'eus tort, je me retire.

ÈVE.

Non! reste et réponds-moi.

LE SERPENT.

Que dois-je encor te dire?

ÈVE.

Dis tout ce que tu sais et comment tu l'appris.

LE SERPENT.

Je sais bien des secrets qu'ignorent vos esprits.
Ève, puisque tu veux que je te les révèle,
A tes ordres sacrés je veux être fidèle :
Apprends donc qu'Élohim... Mais j'aperçois là-bas
Adam chargé de fruits qui revient à grands pas.
Je m'éloigne ; il le faut ; je n'ai pas su lui plaire :
Tu le sais. Souviens-toi seulement de te taire.
Ce n'est qu'à ce seul prix que tu peux tout savoir ;
Patiente un moment ; je saurai te revoir.
Nous avons fait ensemble un pacte d'alliance.
A bientôt. Je t'attends sous l'arbre de Science.

ÈVE.

Adam revient ; cachons à sa sérénité
Le trouble et le souci de mon cœur agité.

ADAM.

J'ai choisi les rameaux qu'inclinait vers la terre
Le poids de ces fruits mûrs ; prends et te désaltère.
Regarde ! d'un côté le duvet plus vermeil
Semble garder encor l'empreinte du soleil.

ÈVE.

Viens t'asseoir près de moi ; viens ! je veux que tu cueilles
Comme moi ces fruits d'or qui brillent sous leurs feuilles.
Ta course au grand soleil a mouillé ton beau front ;
Prends ces fruits parfumés, ils te rafraîchiront.

ADAM.

Qu'il est doux, sur les bords du fleuve qui murmure,
Assis parmi les fleurs, dans l'ombre et la verdure,
De boire en paix le suc de ces fruits savoureux !
Qu'il est bon d'être aimé, d'aimer et d'être heureux !

ÈVE.

Oui, ce bonheur est doux, quand rien ne trouble encore
Cette suave paix d'une âme qui s'ignore.
— Mais, dis-moi : n'est-ce pas une erreur de mes sens ?
Les cieus sont-ils toujours aussi resplendissants ?
Le jour baisse, il me semble, et je sens la lumière
D'un éclat moins ardent effleurer ma paupière.

ADAM.

Non, tes yeux jugent mal. Le soleil radieux
Sans les quitter jamais parcourt sans fin les cieus.
— Mais qu'as-tu ? quel penser dans ton âme s'élève ?
Quelque chose te trouble et t'agite, ô mon Ève !
Au lieu de savourer ces fruits et leur doux miel,

Tu soupirez tout bas, l'œil tourné vers le ciel.
Qui peut fixer ainsi tes regards dans l'espace ?

ÈVE.

Sur nos fronts, dans l'air bleu, vois-tu ce point qui passe ?
Il glisse sur le ciel comme un nuage obscur.
Qu'est-ce donc ? le sais-tu ?

ADAM.

Ce point qui fend l'azur,
C'est l'essaim voyageur des grands cygnes sauvages.

ÈVE.

Où vont-ils donc ainsi ?

ADAM.

Chercher d'autres rivages.
Dieu les fit pour voler dans l'espace sans fin.
Un sûr instinct les pousse et les guide en chemin.
Sans crainte et sans repos ils traversent les nues
Pour aborder au loin des rives inconnues.

ÈVE.

Le monde est donc bien grand ?

ADAM.

Oui, mais Dieu qui le fit

Nous a donné l'Éden, et l'Éden nous suffit.
Renfermons nos désirs dans le jardin céleste.
Le bonheur est ici; que m'importe le reste?

ÈVE.

Adam, regarde encore! Adam, ne vois-tu pas
Le soleil sans rayons qui descend tout là-bas?
Derrière ces massifs de la verte colline
Ne vois-tu pas son front qui pâlit et s'incline?
Il descend! il descend! il tombe à l'horizon.
Adam, un trouble étrange envahit ma raison;
Parle-moi, viens tout près, mets ta main dans la mienne;
Que j'entende ta voix, que ton bras me soutienne!
J'ai peur. Adam, Adam, qu'allons-nous devenir?
Est-ce qu'avec le jour le monde va finir?

ADAM.

N'abandonne donc pas ton âme à tant de crainte.
La lumière du jour n'est pas encore éteinte.
Regarde à l'horizon ce nuage vermeil:
Il ne fait que voiler la face du soleil.
L'astre va reparaitre et, reprenant sa route,
Dissipera cette ombre et chassera ton doute.

ÈVE.

Il ne reviendra pas! Non, c'en est fait du jour!
Le nuage pâlit et s'éteint sans retour.

Le ciel, plus morne encor, sur nos têtes s'abaisse.
Dans l'Éden consterné l'ombre devient épaisse ;
Seul, le fleuve, roulant des plaintes avec lui,
Garde comme un reflet du jour qui s'est enfui.

ADAM.

Oui, le soleil n'est plus ; la lumière indécise
Se voile lentement sous une vapeur grise ;
Dans l'Éden et dans l'air tout est silencieux...
Pourquoi donc le soleil a-t-il quitté les cieux ?

ÈVE.

Vois ! tout semble mourir en perdant la lumière ;
Les oiseaux ont cessé leurs chants dans la clairière ;
Nul n'ose plus dans l'air aventurer son vol,
Et la fleur tristement s'incline vers le sol.
Un frisson de terreur, une angoisse secrète
Passe dans l'air muet et la brise s'arrête.
Adam, n'en doute plus, c'est la mort, c'est la mort !
Déjà les animaux, résignés à leur sort,
Se sont tous retirés au fond de leurs asiles,
Et dans l'épais gazon se couchent immobiles.
Tout devient morne, froid, sombre et silencieux ;
Je sens ma voix tomber et se fermer mes yeux ;
Je ne sais quel besoin de repos me pénètre ;
Une étrange langueur s'empare de mon être...
Laisse-moi reposer ma tête sur ton sein,
Adam, et que ta main ne quitte pas ma main !

ADAM.

Eh bien ! si c'est la mort, qu'elle nous frappe ensemble,
Et mon cœur la verra venir sans qu'il en tremble !
Je bénirai toujours Dieu de m'avoir prêté
La vie et son bonheur, l'Éden et sa beauté.
Quand je n'aurais connu que cette seule ivresse
De sentir sur mon cœur ta tête enchanteresse,
J'aurais vécu, chère Ève, et je mourrais en paix !
— Mais à travers le cèdre et ses rameaux épais
Ne vois-tu pas au ciel une clarté subite?...
C'est un ange. Son vol vers nous se précipite.
Le voici. Qu'il est beau ! Que son regard est doux !
Sans doute, c'est la mort qui vient du ciel vers nous.

L'ANGE.

Pourquoi vous troublez-vous ? Quittez ces craintes vaines,
Que la paix rentre enfin dans vos âmes sereines :
Je ne suis pas la mort ; je suis l'ange de Dieu
Que pour vous rassurer il adresse en ce lieu.
Cette ombre qui du ciel tombe avec le silence,
C'est le jour qui finit, c'est la nuit qui commence ;
La nuit qui sur le monde et sur l'Éden voilé
Fait briller les splendeurs de son ciel étoilé,
Pour que l'homme un instant puisse entrevoir dans l'ombre
Du trône d'Élohim les majestés sans nombre,
Et goûter du sommeil le calme et la langueur,
Et l'oubli qui descend sur les sens et le cœur.

Voyez ! l'Éden entier profite de la trêve ;
Tout dort. Livrez-vous donc aux voluptés du rêve.
Dans le chaste abandon d'un long embrassement,
Sur votre lit de fleurs reposez mollement ;
Et demain, aux rumeurs du monde qui s'éveille,
Le soleil, renaissant dans l'aurore vermeille,
Vous rendra cet Éden qui vous parut si doux.
La mort que vous craignez n'est pas faite pour vous.
A la voix d'Élohim soyez toujours fidèles,
Et vous vivrez sans fin à l'ombre de nos ailes.
Seule, troublant le monde et changeant votre sort,
La désobéissance amènera la mort.

18;8.







PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

TRAGÉDIE

PERSONNAGES

PROMÉTHÉE, JUPITER, VULCAIN,
MERCURE, L'OCÉAN, CHŒUR DES DIEUX,
CHŒUR DES OCÉANIDES. ●

La scène est au sommet du Caucase.

ACTE PREMIER

PROMÉTHÉE.

L'Orient va blanchir; l'aube, incertaine encore,
N'entr'ouvre qu'à demi le palais de l'Aurore.
La mer, comme un miroir terni par la vapeur,
Confond avec le ciel son horizon trompeur;
Rien ne s'éveille au loin. Les pâles Néréides

Dorment sous le cristal de leurs grottes humides...
Comme la nuit est longue à qui souffre ! Le jour
Semble alors un ami qu'on bénit au retour.
Pour moi, qui du sommeil ignore le dictame,
La lumière suspend au moins les maux de l'âme,
Et, malgré Jupiter, quelque adoucissement
Se glisse dans l'horreur de mon long châtiment.
Sur cet affreux rocher, aux confins de la terre,
Le tyran m'a cloué plus près de son tonnerre.
Mais avant les mortels, avant même les dieux,
Je reçois, ô soleil, tes regards radieux !
Ils sèchent sur mon front la perfide rosée
Que les vents de la nuit ont sur moi déposée ;
Et tes baisers de feu dans mon corps languissant
Font circuler la vie et comme un nouveau sang.
Lève-toi, lève-toi ! voici ma délivrance ;
Voici le jour promis à ma longue souffrance,
Où Jupiter, tremblant, de son trône incertain
Descendra pour toujours à la voix du Destin.
O vents ailés ! rochers ! mer aux vagues sans nombre !
Précipices où l'œil plonge éperdu dans l'ombre !
Aigles qui bâtissez vos aires à mes pieds,
Sur ces rocs de granit sans cesse foudroyés !
Nuages qui dans l'air voguez à pleines voiles !
Et toi, divin Éther, tout parsemé d'étoiles
Qui, lorsque sur leur mont les dieux sont endormis,
Semblent me regarder comme autant d'yeux amis !
Et vous, filles des eaux, blanches Océanides,
Qui déplorez des dieux les rigueurs déicides

Et, malgré le courroux de mes durs oppresseurs,
Chaque jour accourez vers moi comme des sœurs !
Vous tous, témoins émus de mon affreux supplice,
Apprenez que mes maux vont finir ! La Justice
N'est pas en vain ma mère ; et les yeux étonnés
Verront passer l'empire à des dieux nouveau-nés.

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Est-ce ta voix qui nous appelle
Du haut de ces rochers déserts,
O Titan, sublime rebelle ?
A quoi bon tant de maux soufferts,
Si tes longs siècles de torture
Ne t'ont pas appris que l'injure
Ne fait qu'élargir la blessure
Et river de plus près tes fers ?

Hélas ! contre toute espérance
Le cœur espère à son insu.
L'espoir fait trêve à la souffrance.
Mais quand il est toujours déçu,
Écoute ! ô vaincu magnanime,
Du Destin la pâle victime
De plus haut retombe à l'abîme
Qu'elle n'avait pas aperçu !

Mets donc un frein, ô Prométhée,
A l'orgueil de ces vains propos !

Que ton âme ardente, indomptée,
Apprenne à se taire à propos.
Songe que tant de haine irrite
Ces dieux au pouvoir sans limite,
Et que le Sort, que nul n'évite,
T'infligea ce mal sans repos.

PROMÉTHÉE.

C'est parce que je sais et parler et me taire
Que je parle à cette heure et réveille la terre ;
C'est parce que je sais le secret du Destin
Que je salue ainsi les clartés du matin.
C'est le jour ! c'est le jour qu'attendait ma vengeance,
Le jour longtemps prédit et savouré d'avance,
Qui se cachait confus dans les voiles du Temps
Et qu'annonçaient aux dieux mes défis insultants !
O filles de Téthys, chœur plaintif et fidèle,
Qui montes de l'abîme et viens à tire-d'aile
T'asseoir au dur chevet de mon lit de granit
Pour consoler un dieu qu'un autre dieu punit !
Vous dont j'aime écouter les douces voix lointaines
Montant vers mes sommets avec le bruit des plaines,
O mes sœurs ! que ma voix, pour cette fois du moins,
Ne trouve plus en vous d'incrédulés témoins !
Le temps n'est plus d'user de détours ni de feinte ;
Ainsi que je vous parle, écoutez-moi sans crainte :
Ce n'est plus un obscur et vain pressentiment
Qui m'agite les sens et l'âme en ce moment ;

A présent la science et l'âpre et longue étude
Me font tout voir sans voile et sans incertitude.
Les jours de Jupiter sont comptés. Cette fois,
Je le sais, je le sens, je l'ai vu, je le vois ;
De la chute des dieux j'ai reconnu les signes.
Le sceptre va passer entre des mains plus dignes,
Et les Olympiens vont descendre des cieus
Dans cet Hadès sans nom où tombent les vieux dieux !

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Voilà mille ans et plus encore
Que tu nous prédis ce grand jour.
Les siècles n'ont rien fait éclore ;
Et comme hier ton sang colore
Le bec de l'éternel vautour.

L'insulte a des suites amères ;
Le calme sied à l'innocent.
O Titan, prends garde aux chimères !
Les dieux ne sont pas éphémères
Et Jupiter est tout-puissant.

PROMÉTHÉE.

Tout immortel qu'il soit, tout puissant qu'il se rêve,
Son heure est arrivée et son pouvoir s'achève.
Quoiqu'il tienne le monde encore dans sa main,
Dût son sceptre, obéi partout jusqu'à demain,
Épuiser sur mon corps sa rage inassouvie,

Tant que j'aurai dans l'âme un seul souffle de vie,
Ma voix, mon cœur, mon sang, chaque fibre criera :
Jupiter le puissant, l'éternel, tombera !

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Jupiter est des dieux le maître taciturne ;
Comment tomberait-il ?

PROMÉTHÉE.

Comme est tombé Saturne.

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Hélas ! toujours des changements !
Rien de fixe, rien d'immuable ;
Tout croule sur ses fondements.
Les dieux mêmes n'ont rien de stable,
Et dans un ordre irrévocable
S'écoulent donc comme le sable
Qui compte aux mortels les moments !

Dans ces catastrophes prochaines
Je ne vois qu'un sombre inconnu ;
Mais, dussé-je en porter les peines,
Le jour qui brisera tes chaînes
Sera pour moi le bienvenu.

PROMÉTHÉE.

Je suis plus vieux que vous et j'ai vu plus de choses ;

Le ciel comme la terre a ses métamorphoses.
L'immuable n'est pas où sont les passions,
Et l'Olympe a connu les révolutions.
Dans ce monde changeant où tout meurt et s'efface
Je reste le dernier des enfants de ma race ;
Et seul des immortels, dans ces jours oubliés,
Je me rappelle encor l'ère des premiers dieux...
— O Saturne ! ô Titans ! dans vos mains souveraines
Du naissant univers vous avez pris les rênes ;
Et, rangeant sous vos lois les dieux et les mortels,
La Peur vous éleva le premier des autels.
Mais le temps à la fin, ébranlant votre empire,
Nous fit tomber du bien au mal, du mal au pire.
La force avait fondé votre règne d'un jour :
La force vous chassa de l'Olympe à son tour.
Et Jupiter n'a fait que prendre votre place
Pour aggraver le joug dont la terre était lasse.
— O Saturne ! ô Titans ! si mes bras insensés
De vos trônes d'ivoire et d'or vous ont chassés,
Que de fois j'ai maudit mon aveugle délire
Et l'heure où j'ai porté Jupiter à l'empire !
Hélas ! je combattais pour un noble dessein,
Un espoir infini palpitait dans mon sein ;
Car je ne méditais votre chute profonde
Que pour reconquérir la liberté du monde !
Insensé ! le Destin tourne en dérision
Le rêve des grands cœurs et leur ambition.
J'espérais... et ma main fonda la tyrannie !
Le temps n'a pas laissé mon erreur impunie ;

Vous le voyez, j'expie au milieu des tourments
Mon vœu d'avoir des lois et des dieux plus cléments ;
Et j'apprends tous les jours par un affreux supplice
De quel prix un tyran paie un trop grand service.

Combien de fois, la nuit, sur cet âpre rocher,
O dieux vaincus, j'ai vu vos spectres m'approcher,
Me jeter en passant un regard de colère,
Un rire tout chargé d'insulte à ma misère,
Puis ces mots aiguisés d'un sarcasme moqueur :
« Salut à Prométhée, à notre heureux vainqueur ! »
Et l'écho de ces monts, riant dans les ténèbres,
Répétait le salut de ces spectres funèbres,
Jusqu'à ce que le jour, revenant sur ces bords,
Chassât ces visions sans chasser mes remords.

CHŒUR DES OCÉANIDES.

J'entends au loin comme un bruit d'ailes
Frissonner dans l'air ébranlé ;
Quel visiteur nous portent-elles
Vers ce roc au front désolé ?
Regardez, ô mes sœurs fidèles !
Droit à ces cimes éternelles
Un dieu conduit son char ailé.

C'est l'Océan, c'est notre père !
Volons en chœur auprès de lui.
Mais un trouble secret l'altère.

Sur son front encor plus sévère
Je vois la trace d'un ennui.

L'OCÉAN.

J'ai laissé fuir les jours, les mois et les années,
Sans venir visiter tes douleurs enchaînées;
O mon fils, ne crois pas qu'en mon cœur affaibli
Ton nom soit recouvert des ronces de l'oubli.
Tu me méconnaîtrais. Toi qui lis dans les âmes,
Et pour qui l'avenir rayonne en traits de flammes,
Tu sais quel sentiment paternel et pieux
A retenu mes pas loin de ces tristes lieux.
A quoi bon contempler des douleurs sans remède
Et voir une infortune où l'on ne sait pas d'aide?
Puis, malgré les liens du sang ou l'amitié,
Il est dur pour un dieu d'inspirer la pitié!
La foudre qui frappa ton front d'un coup si rude
Autour de ton malheur a fait la solitude.
Mais j'ai besoin de toi. Nul dans les plis du temps
Ne sait mieux deviner les signes éclatants;
Car c'est toi qui créas l'art des sacrés auspices.
Prête-moi ta science et tes conseils propices.
Jamais ils ne m'auront plus servi qu'aujourd'hui,
En délivrant mon cœur d'un doute plein d'ennui...

Sur la mer d'Ionie, où, non loin des Cyclades,
Comme une fleur des eaux dorment les Échinades,
Une voix inconnue et qui partait du bord

A jeté ce long cri : « Pan, le grand Pan est mort ! »
Et soudain la clameur en écho triste et vague,
Comme un frisson du vent, glissa de vague en vague :
« Pan, le grand Pan est mort ! » Et le vaste Archipel
Répondit à son tour à ce funèbre appel :
« Pan, le grand Pan est mort ! » Et sur les mers tranquilles
Cette étrange rumeur passa d'îles en îles.
Puis, aussitôt, partout, des bords, des monts, des flots,
On entendit en chœur s'élever des sanglots,
Des plaintes, des soupirs, comme si la nature
Pleurait une invisible et secrète blessure.

Voilà ce qui me peine et confond mes esprits ;
Je n'ose approfondir et crains d'avoir compris.
Toi donc, qui des devins fus toujours le plus sage,
Dis-moi ce que contient cet effrayant présage.
Je savais, et je vois ce qu'un dieu peut souffrir ;
Mais les dieux, les grands dieux peuvent-ils donc mourir ?

PROMÉTHÉE.

Répète encor ces mots qui m'enivrent de joie
Et troublent le vautour qui me ronge le foie !
O mes pressentiments, vous triomphez enfin !
C'est le commencement, le signe de la fin.
Ah ! combien ce moment rachète de souffrances !
Quelle ivresse de voir enfin ses espérances,
Comme un rêve animé qui survit au réveil,
Déployer devant tous leurs ailes au soleil !

Oui, le grand Pan est mort; Jupiter va le suivre.
Les dieux, grands et petits, n'ont plus qu'un jour à vivre.
Au livre du Destin leur nom est effacé;
L'univers leur échappe et leur règne est passé.
Ah! pauvres insensés! ô risible délire!
Vous pensiez qu'une fois parvenus à l'empire,
Dans le monde charmé tout irait pour le mieux;
Que jamais l'avenir n'enfanterait de dieux;
Que, n'ayant d'autre loi que votre seul caprice,
Vous pourriez vous passer de règle et de justice;
Enfin, que pour vous seuls arrêtant son essor
La Fortune mettrait à sa roue un clou d'or?
O vainqueurs négligents! dieux à dure cervelle!
Vous ne saviez donc pas que tout se renouvelle,
Et que pour établir et fixer son pouvoir
Un tyran doit toujours tout voir et tout prévoir?
N'avez-vous donc pas vu qu'un enfant vient de naître,
Qui sera mon vengeur et notre nouveau maître;
Un dieu jeune et vainqueur, le dieu de l'avenir,
Qui ne saura qu'aimer, pardonner et bénir?
Avisiez maintenant, s'il en est temps encore!
Cherchez ce nouveau dieu du couchant à l'aurore;
Visitez tous les coins de ce vaste univers;
Faites fouiller les cieus, faites sonder les mers!
Sous les dehors voilés de sa grandeur divine,
Moi seul je le pressens, moi seul je le devine.
Ah! ce n'est pas en vain que depuis trois mille ans
La fièvre et la douleur ont torturé mes flancs!
Durant ces longues nuits d'angoisse et d'insomnie

La méditation a trempé mon génie.
Le ciel, la terre, l'eau, l'air, les flots indiscrets,
Le silence des nuits, m'ont dit bien des secrets.
A force de plonger mes yeux dans les étoiles,
Des profondeurs du ciel j'ai soulevé les voiles,
Et seul de tous les dieux, lisant dans l'avenir,
Je sais ce qui doit naître et ce qui doit finir.
Mais tu ne peux comprendre et partager ma joie.
Ce sont d'autres pensers où ton esprit se noie.
Tandis que je bénis le terme de mes maux,
Tu regrettes la vie et le sceptre des eaux ;
A mes cris de bonheur ton cœur gonflé soupire.
O mon vieil Océan, retourne à ton empire !
Va, montre à Jupiter comment meurt un grand dieu.
Les moments sont comptés : laisse-moi seul. Adieu !

ACTE DEUXIÈME

MERCURE.

Des sommets de l'Olympe à cette cime austère
Je viens, fils des Titans, par l'ordre de mon père.
Ne crains rien. Aujourd'hui je n'apporte en ces lieux
Qu'un message de paix du souverain des dieux.
« Mercure, m'a-t-il dit, vole vers Prométhée.
Par d'assez longs tourments sa faute est rachetée.
Dis-lui que de lui seul il dépend en ce jour,
Comme il sentit mon bras, d'éprouver mon amour.
Je veux qu'entre nous deux tout le passé s'oublie;
Ses chaînes vont tomber, sa peine est accomplie! »
C'est ainsi que parla le Roi de l'univers,
Et j'accours tout joyeux pour détacher tes fers.

PROMÉTHÉE.

Est-ce tout?

MERCURE.

Pas encor. Jupiter veut te rendre
Tous les honneurs divins auxquels tu peux prétendre.
Bien plus, pour te prouver sa nouvelle amitié,
De l'empire suprême il t'offre la moitié.

PROMÉTHÉE.

A quel prix ?

MERCURE.

Jupiter, pour prix de sa clémence,
N'attend que les conseils de ta rare prudence.
Il t'appelle, sachant qu'il doit naître un danger,
A défendre un pouvoir qu'il te fait partager.

PROMÉTHÉE.

Et quel est ce danger ?

MERCURE.

L'Olympe entier l'ignore.
Tout le pressent et rien ne le dévoile encore.
On dit qu'un dieu nouveau, fier, jeune, audacieux,
Va foudroyer l'Olympe et nous chasser des cieux.
Si quelque vérité dans ces rumeurs repose,
Toi seul peux le savoir ; car tu sais toute chose.

PROMÉTHÉE.

Oui, je le sais; après?

MERCURE.

Après? Mais j'ai tout dit.

Ton silence me glace et ton air m'interdit.
Que veux-tu que j'ajoute et que je te répète?
Je suis de Jupiter le fidèle interprète.
Sans vaine flatterie et sans détour subtil,
Je t'annonce la paix, la fin de ton exil,
Ta nouvelle grandeur qui, du sein de l'abîme,
Te rend parmi les dieux ta place légitime.
Que veux-tu de plus net et de plus évident?
Que te faut-il encor? — Peut-être, ô dieu prudent,
Crois-tu que je t'éprouve, et, craignant quelque ruse,
Par ces discours flatteurs penses-tu qu'on t'abuse?
Mais non! Tu sais combien l'instant est sérieux;
Et je te parle au nom du souverain des dieux.
Que lui réponds-tu?

PROMÉTHÉE.

Rien.

MERCURE.

Rien? mais c'est impossible!
Tu ne peux pas garder ce silence impassible.

Tu te perds, Prométhée, et tu nous perds en vain !
Tu dois être animé d'un souffle trop divin
Pour voir d'un œil content la ruine commune.
Il est beau de braver les coups de la fortune,
De jeter sur ses maux un sourire moqueur
Et, vaincu, de forcer au respect le vainqueur.
Mais, lorsque sur nos fronts le ciel se rassérène,
Quand l'Olympe nous rend sa faveur souveraine,
Accueillir ce retour d'un air morne et glacé,
Refuser d'être libre, heureux, c'est insensé !
Aux jeux de la fortune un sage s'abandonne ;
Ainsi que la mauvaise il supporte la bonne,
Et, conservant toujours le calme intérieur,
A ces hasards changeants reste supérieur.
Montre donc que ton âme est encore assez haute
Pour pardonner aux dieux ton exil et ta faute.
Avec ton nouveau sort prends un esprit nouveau,
Et que tant de grandeur te trouve à son niveau.
Excuse ces conseils, qu'ils dissipent ton doute,
Et, partis de mon cœur, que ton cœur les écoute !

PROMÉTHÉE.

O rhéteur obstiné, ne m'as-tu pas compris ?
Le silence est le plus éloquent des mépris.

MERCURE.

Le silence est muet. Il faut qu'on l'interprète.
A m'expliquer le tien qu'au moins ta voix se prête !

PROMÉTHÉE.

Ah! tu veux que je parle? Eh bien! je parlerai...
Écoute, et retiens bien ce que je te dirai :
Va retrouver ton père et celui qui t'envoie.
Je le connais; dis-lui que s'il veut que je croie
A tous ces beaux discours, il devrait par pudeur
Prendre parmi les dieux un autre ambassadeur.
N'es-tu pas le premier des conseillers perfides
Qui vota mon exil sur ces rochers arides?
De tout temps je t'ai vu, flatteur insidieux,
Exciter contre moi la colère des dieux ;
Et tu viendrais, narguant ma juste défiance,
Entre ton père et moi signer une alliance!
Ah! s'il veut que j'oublie et pardonne mes maux,
Qu'il m'épargne avant tout l'aspect de mes bourreaux!
Qui? toi? me délivrer?... O dernier des esclaves!
Ta main en les touchant souillerait mes entraves.
Ta vue est un outrage, et tes traits odieux
Me rappellent trop bien la bassesse des dieux.
Ton souffle ambrosien puant la servitude
Trouble, en le corrompant, l'air de ma solitude.
Va-t'en! va dire aux dieux qui t'adressent à moi
Que je ris dans les fers de leur trop juste émoi.
J'ai dit; et maintenant, ô porte-caducée,
Ne tente plus ainsi d'ébranler ma pensée!
L'Olympe impatient te réclame... Le temps
Paraît long à la peur qui compte les instants.

MERCURE.

Auprès d'un insensé toute insistance est vaine ;
Je te laisse cuver ton orgueil et ta haine.
Mais tu pourras bientôt supplier à ton tour ;
Les dieux n'ont pas encore abdiqué sans retour.

Exit.

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Comme ton âme est irritée !
Hélas ! hélas ! tu me confonds !
On te dit sage, ô Prométhée,
Et c'est ainsi que tu réponds !
L'injure, le mépris farouche
S'élancent à flots de ta bouche,
Comme l'eau qui sort du rocher ;
Et, t'obstinant dans ta misère,
Ta main repousse avec colère
Le bonheur qui vient te chercher !

Il est vrai : nous sommes des femmes ;
La haine est un fardeau pour nous.
Rends-nous la paix chère à nos âmes !
Vois, nous embrassons tes genoux.
Laisse attendrir ta dure écorce !
En cédant tu montres ta force
Bien plus encor qu'en résistant.
Ouvre ton cœur à la clémence.

Hélas ! souvent notre existence
Ne dépend que d'un seul instant.

Hâte-toi de le saisir ! L'heure
Ne retourne point sur ses pas.
En vain le repentir la pleure :
L'occasion ne revient pas.
— O joie ! une forme divine
Dans le fond du ciel se dessine
Et dirige son vol vers nous.
C'est sans doute encore un message.
Ah ! promets-nous d'être plus sage
Et de l'accueillir sans courroux !

VULCAIN.

Prométhée, à mon tour, je descends sur la terre
Et viens te visiter sur ton roc solitaire,
Au risque d'éveiller tes sarcasmes sanglants ;
Car c'est moi, c'est mon bras qui te cloua les flancs.
Pourtant, ô dieu vaincu, rends-moi cette justice :
Si je fus ton bourreau, j'exécrai ton supplice ;
Et c'est en détestant l'arrêt du Souverain
Que je t'ai dans les chairs enfoncé cet airain !
Sous l'inflexible joug malheur à qui ne ploie !
Ce jour-là, j'ai maudit l'art qui faisait ma joie.
Hélas ! quand j'exerçais mes mains, je pensais peu
Que cet art servirait à torturer un dieu.

PROMÉTHÉE.

Aussi jamais des dieux, auteurs de mon supplice,
Mon esprit ulcéré ne t'a fait le complice.
J'ai bien assez souffert de mes vrais ennemis
Sans en chercher ailleurs qu'où le sort les a mis ;
Et je sais trop combien l'injustice est amère
Pour ne pas l'éviter, même dans ma misère.
Je t'absous. C'est contraint par la nécessité
Que tu vins attenter sur ma divinité ;
Du crime de tes mains ton âme est innocente.
Je n'ai pu l'oublier ; ta douleur impuissante,
En me voyant subir ces tourments surhumains,
Laisa tomber des pleurs sur l'œuvre de tes mains.
Ces larmes dans mon cœur brisé par la souffrance
Firent germer alors l'immortelle espérance.
Au milieu de mes maux je compris en ce jour
Qu'une cause vaincue a tôt ou tard son tour ;
Que la justice est lente et que la patience
Est la plus grande force et la seule science ;
Et, calmé désormais par ce pressentiment,
J'ai compté sur les jours et j'attends mon moment.

VULCAIN.

Il vient ; il est venu. Pourquoi ne pas le dire ?
O Titan, tu le sais, je t'aime et je t'admire !
Tu ressens dans ton sein cloué par le milieu
Les tourments d'un mortel et la haine d'un dieu.

Mais ton âme a gardé son puissant équilibre
Et, comme avant ta chute, elle a su rester libre.
Des dieux qui t'ont vaincu maintenant le vainqueur,
Tu voudras triompher toi-même de ton cœur.
Ramène dans l'Olympe ouvert par la clémence
La modération, fille de la prudence,
Et laisse avec tes fers que je vais délier
Le souvenir des maux qu'il est temps d'oublier.

PROMÉTHÉE.

Vulcain, n'approche pas ! Retiens ton bras, arrête !
La réparation est-elle donc complète ?
Tu l'as vu ; mon accueil t'a montré sans détour
Qu'entre l'ami d'hier et le flatteur du jour
Je savais au besoin faire une différence.
Mais, certe, à plus haut prix je mets ma délivrance.
C'est un autre que toi qui pour me détacher
Doit briser cet airain qui m'enchaîne au rocher.

VULCAIN.

Quel est-il ? Nulle main mortelle ou surhumaine
Ne pourrait seulement soulever cette chaîne.

PROMÉTHÉE.

Pourtant un Dieu puissant va venir sans retard
Faire tomber ces fers, merveille de ton art.

VULCAIN.

Prends garde! L'exilé se repait d'espérances,
Et les illusions sont filles des souffrances.

PROMÉTHÉE.

Je sais voir du même œil et d'un esprit égal
Le mal qui sort du bien, le bien qui sort du mal.

VULCAIN.

C'est moi qui fis ton mal. Si ma main fut barbare,
Il est juste, il m'est doux que ma main le répare.

PROMÉTHÉE.

Mon mal vient de plus haut. Malheur à qui l'ourdit,
Et des larmes d'autrui s'enivre et s'applaudit!

VULCAIN.

Mais quand le repentir touche ces cœurs superbes,
Faut-il donc leur répondre avec des mots acerbes?

PROMÉTHÉE.

Il faut toujours, partout, craindre ses ennemis,
Et surtout quand le sort sous vos pieds les a mis.

VULCAIN.

Des mortels et des dieux ô le plus incrédule !
Que demandes-tu donc pour chasser tout scrupule ?
Mercure t'a montré le souverain pouvoir
Où Jupiter t'appelle et t'invite à t'asseoir.
Pour réparer tes maux, que son grand cœur déplore,
Il te rend tes honneurs, il les augmente encore.
Les vœux de tes amis ont été dépassés.
Que te faut-il de plus ? et n'est-ce pas assez ?
O Titan ! tu m'as vu pleurer sur ton supplice ;
C'est qu'en te meurtrissant on blessait la justice.
Maintenant, si ton cœur ne veut pas pardonner,
La justice à son tour devra t'abandonner.
Écoute ! Par ma voix tout l'Olympe t'adjure
D'oublier tes tourments et ta trop longue injure,
Et près de Jupiter, au ciel pacifié,
De prendre enfin le sceptre à tes mains confié.

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Laisse-toi fléchir ! La colère
Est une triste conseillère
Que le boiteux repentir suit.
C'est l'heure ! Exauce, ô Prométhée,
Notre prière rejetée,
Et de cette offre répétée
Sache enfin recueillir le fruit !

PROMÉTHÉE.

Ainsi donc trois mille ans d'indicible amertume
S'envoleraient au vent comme un flocon d'écume !
Ainsi donc trois mille ans d'angoisses et d'affronts
Glisseraient sur mon cœur comme l'eau sur vos fronts !
Ces siècles de tourments ne seraient qu'un vain rêve,
Une vapeur légère, un rien qu'un souffle enlève !
Durant des nuits sans trêve et des siècles sans fin
J'aurais souffert le froid, le chaud, la soif, la faim,
Ressenti tous les maux et toutes les misères
Qu'un mortel peut subir dans ses jours éphémères !
Au spectacle effrayant de mon sein déchiré,
La Terre, l'Océan, l'Éther auraient pleuré ;
Hors les Olympiens, dans toute la nature,
Chaque être aurait gémi de ma longue torture,
Pour qu'un mot, un vain son vibrant dans l'air léger,
Me fasse oublier tout et puisse tout changer !
Ah ! ce n'est pas ainsi qu'un crime se répare !
Un abîme de maux de tes dieux me sépare,
Abîme que le sang de mon flanc épuisé,
Jour par jour, goutte à goutte, a lentement creusé ;
Et nul mot n'est si grand, repentir ou clémence,
Qu'il suffise à combler cet intervalle immense.
Écoute, et, si ton cœur tremble à ta mission,
Que le vent porte au ciel mon imprécation !
Et vous, dieux que je hais, et toi, Terre que j'aime,
Entendez mon serment à cette heure suprême !
Je jure par les maux qu'ici-bas j'ai soufferts,

Par les dieux de l'Olympe et les dieux des Enfers !
Je jure par ces lieux témoins de mon supplice,
Par Némésis la lente et sa sœur la Justice !
Je ne révélerai le mot de l'avenir
Que lorsque Jupiter aura daigné venir
Lui-même le chercher sur ce roc solitaire ;
Et là, devant ces flots, ces monts et cette terre,
Escorté de sa cour d'esclaves couronnés,
A la face des cieux déserts et consternés,
Que le maître des dieux, des mortels et du monde,
Relevant de ce roc, que mon sang pur inonde,
Ces membres qu'ont meurtris ses ordres inhumains,
Ait détaché ces fers lui-même, de ses mains.
C'est la condition, c'est la loi que j'impose,
Sinon, comme le Sort, ma bouche sera close ;
Et j'attendrai, riant et sûr de l'avenir,
Le moment où son règne et mes maux vont finir.

VULCAIN.

Le sage, en tous les temps, même quand il commande,
Aux chances de succès mesure sa demande.
La tienne va heurter un intraitable orgueil,
Et mon cœur affligé craint d'en prévoir l'accueil.
Jupiter est heureux, il règne, et la puissance,
Loin d'amollir son cœur, l'a trempé de constance ;
Lui seul de tous les dieux, dans cette extrémité,
Garde encor son orgueil et sa sérénité.

PROMÉTHÉE.

Eh bien ! je briserai cet orgueil indomptable
Comme de ce granit mon pied foule le sable.

VULCAIN.

Il périra debout, sur son trône, en vrai roi,
Plutôt que de fléchir les genoux devant toi.

PROMÉTHÉE.

Qu'il en soit donc ainsi ! Nous périrons ensemble.
Que le même destin, s'il le veut, nous rassemble !
Qu'aurai-je à regretter ? ces fers et ces tourments ?
Mais lui perd la puissance et ses enivremments.

VULCAIN.

Ainsi, pour satisfaire une haine mesquine,
Toi, fils des dieux et dieu, malgré ton origine,
Tu veux dans ta ruine entraîner tous les dieux
Et, pouvant les sauver, t'abîmer avec eux !

PROMÉTHÉE.

Au principe du mal que ton esprit remonte !
C'est à Jupiter seul qu'est la faute et la honte.
Dans tant de vains discours à quoi bon s'égarer ?
Il a fait tout le mal, il doit le réparer.

VULCAIN.

Il est le roi des dieux, leur guide et leur refuge,
Et de sa dignité lui seul est le vrai juge.

PROMÉTHÉE.

Comme lui, mieux que lui le malheur m'a fait roi.
Je ne demande rien; il a besoin de moi.

VULCAIN.

Puisque tu ceins ton front du royal diadème,
Montre des sentiments dignes du rang suprême :
Si l'on n'est le plus grand, il faut l'abandonner.
Change ton cœur, oublie et sache pardonner !

PROMÉTHÉE.

Jupiter ne m'a point pardonné, que je sache.
Jusqu'à ce jour son bras m'a frappé sans relâche.
S'il semble mettre un terme à sa sévérité,
C'est qu'il sait obéir à la nécessité.
Il a peur. C'est le Sort, non lui, qui me délivre.
Il m'a donné l'exemple et je saurai le suivre;
C'est à moi maintenant d'être enfin le plus fort.
Je fais comme il a fait; qu'il subisse le Sort !

VULCAIN.

Il est d'un noble cœur de dompter sa nature ;

Il est beau d'exercer le pardon de l'injure
Et, quel que soit l'excès du mal qu'ils aient commis,
De couvrir de bienfaits ses plus fiers ennemis.

PROMÉTHÉE.

J'ignorais que l'Olympe eût de telles maximes,
Et qu'il fût parmi vous des cœurs si magnanimes !
Certes, si je pouvais être encore incertain,
Ce signe m'apprendrait le secret du Destin.
Ce mot seul suffirait pour lever les scrupules
Et pour ouvrir les yeux même aux plus incrédules.
Quoi ! l'Olympe bégaie un langage étranger !...
Un nouveau jour se lève et les temps vont changer.

VULCAIN.

Je le vois, l'ironie et son amer sourire
Font palpiter ta lèvre. Adieu ! je me retire.
Je crains de t'irriter par de plus longs discours ;
J'irais contre mes vœux et le but où je cours.
D'ailleurs, l'Olympe attend ta réponse suprême,
Et je vais la porter à Jupiter lui-même.
Adieu ! Si tout à l'heure un mot peu mesuré
A blessé ton esprit, c'est bien contre mon gré.
Pardonne-moi ; mon cœur, qui t'aime, le renie.
Tu le sais, je ne suis qu'un inculte génie.
Ma langue ne sait pas forger des mots adroits ;
Tout mon esprit, mon art résident dans mes doigts.
Si Jupiter pour toi m'a donné ce message,

Ce n'est pas que je sois plus habile ou plus sage ;
C'est parce qu'il pensait que tu recevrais mieux
Le seul dieu qui t'aima toujours parmi les dieux.

Et vous, filles des eaux, dont la voix caressante
Berce sans la calmer sa douleur incessante,
Adieu ! Que vos doux chants, comme la vague en pleurs,
Rafraichissent son front brûlé par les douleurs !

Exit.

ACTE TROISIÈME

VULCAIN.

Je reviens de l'Olympe, et, messenger fidèle,
Je t'apporte joyeux une bonne nouvelle :
Ton audace a vaincu, ton orgueil a raison.
Jupiter se résigne à ta condition.
Devant ton ascendant tout s'incline et tout cède ;
Il vient, et d'un instant ici je le précède.

PROMÉTHÉE.

Comment donc ce prodige a-t-il pu s'accomplir,
Et son orgueil de fer à ce point s'assouplir ?

VULCAIN.

Peut-être mon devoir serait-il de me taire,
D'essayer de cacher à tes yeux ce mystère.

Mais ton esprit de tout perce la profondeur :
L'habileté suprême est encor la candeur.
Apprends donc, ô Titan, qu'à cette heure dernière
Il t'arrive un nouvel et grand auxiliaire :
C'est le Destin. — Les dieux t'attendaient avec moi ;
Mon retour remplit donc leurs cœurs d'un vague effroi.
Ils comprenaient enfin la grandeur de la crise ;
L'Olympe, à mon récit, se trouble et se divise.
Jupiter seul est calme et muet. A la fin
Il se lève ; on se tait : « Consultons le Destin,
Dit-il ; que son arrêt soit notre loi suprême.
Je serai le premier à l'accepter moi-même. »
Le Destin, consulté, répondit en ces mots :
« Prométhée aujourd'hui doit voir finir ses maux.
Qu'au salut général tout autre intérêt cède.
Lui seul sait le danger ; lui seul sait le remède. »

PROMÉTHÉE.

Et qu'a fait Jupiter alors ?

VULCAIN.

Calme et serein,
Jupiter a montré l'âme d'un souverain.
Jamais la majesté n'eut d'éclat plus céleste,
Et jamais sa grandeur ne fut plus manifeste :
« Obéissons, dit-il, puisqu'il faut obéir ;
Résister au Destin, ce serait vous trahir,
Et trahir avec vous les intérêts du monde.

Seul l'insensé s'obstine où nul ne le seconde.
 Pour vous j'ai résigné mon empire à moitié ;
 J'abdique encor mon âme et mon inimitié.
 Le sacrifice est grand et complet, je l'avoue,
 Mais au salut de tous un vrai roi se dévoue. »
 C'est ainsi qu'il parla... Mais du ciel azuré
 Le voici qui descend par l'Olympe entouré.
 Ses nobles sentiments seront mieux dans sa bouche ;
 Qu'au moins tant de grandeur te convainque et te touche !
 En magnanimité ne sois pas surpassé,
 Et qu'à jamais l'oubli dévore le passé !

CHŒUR DES OCÉANIDES.

O jour de paix et de clémence
 Qu'il nous faudra toujours bénir,
 Où la concorde recommence
 Et nous assure l'avenir !

Quels que soient les dangers terribles
 Dont nous menace le Destin,
 Les dieux unis sont invincibles
 Et leur règne n'a plus de fin.

PROMÉTHÉE, à part.

Oui, les voilà, ces dieux que mon âme déteste.
 Je reconnais de loin toute la cour céleste :
 L'orgueilleuse Junon, Neptune et son trident,
 Mars au front déprimé, Minerve à l'œil prudent,

Mercure avec Iris, l'Amour près de sa mère,
Sûr d'un pouvoir que rien ne peut rendre éphémère ;
Au centre, Jupiter, la foudre dans ses mains,
Sème au loin la terreur sur les pâles humains,
Et rien qu'en agitant la tête ou les épaules,
Croit toujours ébranler la Terre sur ses pôles.
Assis sur un nuage environné d'éclairs,
Ils descendent du ciel et traversent les airs
Pour abaisser leurs fronts au niveau de mes chaînes...
O triomphe ! — Mais non, tais-toi, cœur gros de haines,
Fais silence, et contiens encore un seul moment
L'élan de ton bonheur et ton ressentiment !
Que les dieux en entrant dans cette solitude
Ne trouvent qu'un captif dans sa morne attitude.
La nue approche ; au loin l'air en est obscurci ;
Le Caucase se voile. Ils viennent ; les voici.

CHŒUR DES DIEUX.

O pâle Prométhée, ô céleste victime,
Ton destin est enfin rempli !
Tu vois quel sentiment fraternel nous anime.
Que le passé soit accompli !
Tes chaînes vont tomber, et Jupiter lui-même
Veut t'offrir la moitié de l'empire suprême ;
Le reste appartient à l'oubli.

Accueille donc nos chants d'espoir et d'allégresse ;
O Titan, reviens parmi nous !

Après les jours de peine et d'amère détresse
L'Olympe doit sembler plus doux.
Tous nos cœurs sont à toi ; que ton âme divine
Pour l'ennemi commun que ton œil seul devine
Garde sa haine et son courroux !

JUPITER.

Pour le salut des dieux, du monde et de l'empire,
Prométhée, à tes vœux j'ai bien voulu souscrire.
Me voici. Que veux-tu ?

PROMÉTHÉE.

Tu le sais : que ta main
Me détache du roc et brise cet airain.

JUPITER.

Tu pouvais demander un plus grand sacrifice ;
Ma main se prêtera sans peine à cet office.
Toi, Vulcain, viens m'aider ; car ton art seulement
Peut briser cet airain dur comme un diamant.

VULCAIN.

Avec quel autre cœur et quel bras plus rapide
Que quand je le rivai sur ton sein intrépide
Ne vais-je pas briser ces fers que je t'ai mis !
Prométhée, il est doux de sauver ses amis.

A l'œuvre, à l'œuvre donc !

A Jupiter.

Soulève cette chaîne
Que sur ses flancs meurtris son poids trop lourd entraîne,
Tandis qu'en employant la lime et le marteau
J'en ferai sous mes doigts éclater un anneau.
— Bien, c'est fait. Maintenant de sa terrible étreinte
Dégageons ces deux bras qui gardent son empreinte
Puis les pieds ; arrachons du sein en dernier lieu
Ce clou qui le fixait au roc par le milieu.
— Hélas ! quelle béante et terrible blessure !
Voilà donc quelle était ta constante torture !
Mais tout cesse, tes maux et ta captivité.
Titan, respire enfin l'air de la liberté !

JUPITER.

Lève-toi ! prends ma main que je tends à la tienne ;
Car pour tes premiers pas il faut qu'on te soutienne.
Viens, quitte cet aspect morne et silencieux.
Laisse-moi voir tes yeux, et ton cœur dans tes yeux.
Pourquoi baisser la tête et rester immobile ?
Parle, ranime-toi.

VULCAIN.

Pas d'instance inutile ;
Il vaut mieux le laisser à lui-même un moment.
Vois ! il secoue enfin son engourdissement.

Son corps brisé ressent une stupeur pareille
A celle d'un mortel qu'en sursaut on réveille.
Le voilà qui revient à lui-même. Il s'assied ;
Car il ne peut encor se fier à son pied.
L'air libre l'étourdit ; son sein gonflé soupire ;
Il porte les deux mains à son front et respire...
Hélas ! depuis combien de temps le pauvre dieu
N'a pas pu dans ses mains poser sa tête en feu !
Mais il rouvre à la fin ses yeux à la lumière ;
Il relève la tête et rejette en arrière
Ses longs cheveux flottants que l'air fait onduler ;
Il étend ses deux bras... Silence ! il va parler.

PROMÉTHÉE.

O lumière du jour ! ô voûtes azurées !
O mondes qui peuplez les plaines éthérées !
Vents à l'aile rapide et qui soufflez toujours,
Comme dans le néant tombent sans fin nos jours !
Je suis donc libre enfin ! Ah ! toute créature
Qui n'a pas eu le corps et l'âme à la torture
Ne peut pas soupçonner et comprendre en son cœur
L'immensité qui tient dans ce seul mot : bonheur !
Ah ! celui qui n'a pas subi la servitude
Et senti, frémissant, toute sa turpitude ;
Celui qui n'a pas vu la gangrène envahir
La moelle de ses os et son cœur le trahir ;
Qui, sagesse ou hasard, sut toujours rester libre,
Ne sait pas quel éclair glisse dans chaque fibre,

Quand le pâle captif par l'espoir déserté
Entend passer dans l'air ce cri de liberté!

JUPITER.

Tu n'es pas seulement libre de corps et d'âme;
La puissance t'attend, mon trône te réclame.
Viens combattre avec moi notre ennemi commun;
Lève-toi, prends ma main, et ne faisons plus qu'un.

PROMÉTHÉE.

Et toi, sœur de mes maux, ô Terre infortunée,
Aux misères d'en bas à jamais enchaînée,
D'injustice et d'erreur triste et flottant séjour,
Vois! les dieux m'ont enfin délivré dans ce jour!
Mais toi, que foule aux pieds leur haine ou leur colère,
Quel dieu prendra pitié de ta longue misère
Et, brisant les liens de ton joug imposteur,
Se fera notre juge et ton libérateur?

Pauvres humains! la vie est pour vous un supplice,
Une arène où le pied à chaque pas vous glisse
Dans les larmes, le sang, la sueur du combat.
Au sein des rangs pressés malheur à qui s'abat!
Sans yeux, sans cœur, sans frein, la multitude roule
Et s'élançe à son but comme un torrent qui coule,
Sans voir le malheureux qu'elle écrase en passant.
Qu'importe que tu sois meurtri, couvert de sang?
Esclave, allons, debout! que ta course s'achève;

Traîne-toi, marche ou cours ! Il faut aller sans trêve
Et subir jusqu'au but les flagellations
De tes plus vils besoins et de tes passions.
— Et ce but, quel est-il ? Formidable pensée !
Sous les pas haletants de la foule insensée
Tout à coup il s'entr'ouvre un abîme béant,
Où la mort dans la nuit trône avec le néant !
Là, vainqueurs et vaincus tombent tous péle-mêle ;
Puis l'oubli couvre tout de son ombre éternelle !
Et c'est la vie ! O Terre ! entre tes bras sanglants
Pourquoi donc étouffer sans cesse tes enfants ?
Pourquoi durant le cours de leur vie éphémère
Ne pas leur tendre au moins le doux sein d'une mère,
Et jeter sur ces yeux qui ne verront qu'un jour
Un voile de bonheur, d'espérance et d'amour ?
Mais non ! tu te complais à te montrer marâtre.
Tu fais asseoir le froid, la faim près de chaque âtre.
La sueur doit baigner chaque épi des moissons.
Le sang doit acheter le moindre de tes dons !
Ah ! ce n'est pas le sort que mon âme de frère
Rêvait pour vous, enfants de cette froide mère !
Mais j'étais seul, hélas ! et seul contre les dieux ;
Je n'ai pu qu'alléger votre joug odieux
Et, vous léguant le feu, les arts et mon audace,
D'un céleste ferment animer votre race.
C'est mon crime, ô mortels ! Je l'ai bien expié !
Les dieux, en vrais tyrans, ont été sans pitié.
Pour avoir trop aimé la Terre et la justice,
L'Olympe, à mon forfait égalant mon supplice,

M'infligea sans mesure et pour mieux me navrer
Tous les maux dont mon cœur voulait vous délivrer !

JUPITER.

Ton âme à ces pensers ne doit plus être ouverte.
Prends ma main ; je te l'ai depuis longtemps offerte.
Ce n'est pas le moment de songer au passé ;
Ma présence en ces lieux doit l'avoir effacé.
Avec trop de périls le présent nous réclame
Pour perdre en de vains mots la vigueur de ton âme.
J'ai détaché tes fers et j'attends les effets
Du pacte qui nous lie et des pas que j'ai faits.

PROMÉTHÉE.

Qui me parle ? Une voix a frappé mon oreille !

JUPITER.

C'est ma voix, ô Titan ! qu'enfin elle t'éveille !
C'est moi ; c'est Jupiter (peux-tu donc l'oublier ?)
Qui, selon ton désir, vient de te délier.

PROMÉTHÉE.

Toi, Jupiter ? Mais non ; tu m'éprouves sans doute.
Ce n'est pas Jupiter que je vois et j'écoute.
Il n'aurait pas subi ce pacte humiliant ;
Il ne me tendrait pas la main d'un suppliant.

La modération sur ta face est empreinte ;
 Je vois même à ton front la pâleur de la crainte...
 Non, tu n'es pas le Dieu que je connais trop bien.
 Il n'oserait poser son regard sur le mien.
 L'injustice, la haine et son ingratitude
 L'exilent à jamais de cette solitude.
 Il sait bien n'y trouver pour légitime accueil
 Qu'un mépris écrasant plus fort que son orgueil.

JUPITER.

Malheureux ! où t'emporte une aveugle furie ?
 Quoi ! ton âme s'abaisse à tant de fourberie !
 Que devient donc l'honneur, la foi, la probité ?
 Tremble ! on ne brave pas Jupiter irrité.

PROMÉTHÉE.

Ah ! je te reconnais ! Ton masque tombe à terre
 Et laisse voir ton âme et ton vrai caractère.
 La menace à la bouche, implacable, orgueilleux...
 Je reconnais enfin le souverain des dieux.
 Cette feinte douceur, ce front qui s'humilie,
 Cette abnégation, cette main qui délire,
 Ce retour du mensonge et de l'iniquité
 Aux notions du juste et de la vérité,
 Cette force qui sait se régler et se vaincre,
 Étonnaient mon esprit sans pouvoir me convaincre.
 C'était un Jupiter inconnu jusqu'alors.
 Quel dieu t'eût soupçonné sous ces humbles dehors ?

Il faut qu'en foudroyant ton cœur pusillanime
La terreur t'ait fait voir sous tes pieds un abîme,
Pour changer, même une heure, à ce point tes esprits.
Mais quel aveuglement ! Quoi ! tu n'as pas compris
Que tu ne pouvais plus exploiter ma misère
Et te servir de moi comme au temps de ton père,
Quand, malgré les Titans et le reste des dieux,
Je combattis Saturne et le chassai des cieus ?
Je sais trop maintenant la part de ton complice :
A qui te donne un trône il échoit un supplice.
Ah ! je l'ai mérité, puisque dans ma candeur
J'ai cru que le pouvoir t'apprendrait la grandeur.
Sans doute tu t'étais complu dans l'espérance
De me voir énervé par ma longue souffrance,
Comme ces vieux captifs longtemps martyrisés
Dont l'âme s'est éteinte avant leurs corps brisés :
Vrais sépulcres vivants de leur esprit débile
Qui traînent au grand jour leur liberté sénile.
Mais dans les fers mon âme, au lieu de s'énerver,
Mieux que vous dans l'Olympe a su se conserver.
Aux grands cœurs la souffrance est comme un feu céleste
Qui sépare l'or pur et consume le reste.
Ton captif, Jupiter, n'a pas souffert en vain.
Au feu de mes douleurs attisé par ta main
Toute mon énergie et mon intelligence
N'ont au fond du creuset laissé que la vengeance.
Cette heure doit payer un siècle de tourments,
Et j'en veux savourer les rapides moments.
Quand le tigre affamé se jette sur sa proie,

Son œil dévore avant que sa griffe ne broie ;
Et j'éprouve une étrange et sombre volupté
A voir sous mes regards trembler ta lâcheté !

JUPITER.

Misérable ! à la fin ta coupable insolence
A tous mes sentiments fait trop de violence.
Ce sceptre, que tu crois défaillant dans mes mains,
Va te montrer sa force en te brisant les reins ;
Ces chaînes dont tes flancs portent encor la trace
A ma voix dans tes chairs vont reprendre leur place ;
Pour punir tant d'astuce et l'oubli des serments
Je saurai bien trouver quelques nouveaux tourments ;
Et la Terre, en voyant châtier le blasphème,
Rapprendra le respect qu'on doit au rang suprême,
Tandis que dans tes fers, ô captif insensé,
Tu maudiras le jour où tu m'as offensé !

PROMÉTHÉE.

Je le bénis cent fois, au lieu de le maudire ;
Car c'est le jour et l'heure où tu perdras l'empire.
Tu crois vivre et régner comme par le passé ;
Mais tu n'es plus qu'une ombre, un fantôme effacé,
Que la Terre repousse et que le ciel renie.
Tu peux douter encor de ta lente agonie,
Mais je la suis des yeux ; car seul je vois ton sort,
Et l'invisible Dieu qui t'apporte la mort.

JUPITER.

Avant de perdre ainsi la vie et mon royaume,
Je t'apprendrai du moins ce que peut un fantôme.
Holà! Vulcain, Mercure et Mars, jetez-vous tous
Sur l'insolent captif qui s'est joué de nous!
Remettez-lui ses fers, et qu'un mal sans relâche
Le force à révéler le secret qu'il nous cache!

VULCAIN.

O Jupiter, crois-moi, ce n'est pas le moment
D'écouter ta colère et ton ressentiment.
Tu le sais, rien n'a pu faire hésiter mon zèle;
Tu n'eus jamais de fils ni d'ami plus fidèle.
Je te l'ai bien prouvé quand, malgré mes regrets,
J'enchaînai Prométhée à ces affreux sommets.
Mais le temps change tout; en bornant ta puissance
Il semble mettre un terme à notre obéissance.
A ta colère aveugle en aveugle obéir,
Ce serait vainement te perdre et nous trahir.
Le Destin a parlé : Prométhée est le maître.
Lui seul de tous les dieux peut nous sauver peut-être;
Et ma main séchera plutôt que de toucher
Celui que de ce roc je viens de détacher.

CHŒUR DES DIEUX.

O Vulcain, la sagesse a parlé par ta bouche!
Nous partageons tes sentiments.

Le moment est passé de la haine farouche
Et des éternels châtimens.
Eh ! comment pourrions-nous de nos mains parricides
Lier sur ces sommets arides
Le bras qui peut sauver nos trônes chancelants ?

Puisque dans cet instant le Destin t'abandonne,
Il faut céder, ô Jupiter !
C'est la Nécessité qui parle et qui l'ordonne.
Sans doute obéir est amer ;
Mais la Force en ce monde est la raison suprême ;
Et le maître des dieux lui-même
Doit incliner son front sous son sceptre de fer.

PROMÉTHÉE.

Tu l'entends, Jupiter ? Il faut courber la tête.
Ces voix t'ont condamné ; ta ruine s'apprête.
Tes pâles courtisans désertent ton malheur :
Le parti des vaincus ne fut jamais le leur.
La puissance t'échappe, et ton sceptre débile
N'est plus, même à leurs yeux, qu'un hochet inutile.
La trahison des dieux te livre à ma merci.
Sur ce roc que ta foudre a tant de fois noirci
Je pourrais à mon tour te charger de ces chaînes
Et te faire éprouver ma torture et mes peines.
Mais ce serait souiller ces lieux où j'ai souffert ;
Et d'ailleurs l'avenir te garde un autre enfer.

CHŒUR DES DIEUX.

O maître souverain et des dieux et des hommes,
Seul dieu dont l'esprit soit divin,
O Prométhée, écoute et regarde ! Nous sommes
A tes pieds, ô sacré devin !
Ne nous repousse pas à cette heure dernière,
Et touché par notre prière,
Dis-nous cet avenir que cache le Destin !

PROMÉTHÉE.

Voici votre avenir, ô dieux pusillanimes :
L'effroi qui vous porta de l'Olympe à ces cimes
N'est pas un vain fantôme ou l'erreur d'un moment ;
C'est un inexorable et sûr pressentiment.
Vous savez qu'un danger vous menace au ciel même,
Et vous tremblez au plus pour votre rang suprême.
Mais je vais arracher le bandeau de vos yeux :
Ce n'est plus de savoir qui régnera des dieux,
Quel sera le plus fort et quelle dynastie
Gouvernera d'en haut la Terre anéantie,
Si vous aurez des fers ou l'exil à souffrir ;
Non, il s'agit pour vous, pour vous tous, de mourir.

CHŒUR DES DIEUX.

Quoi ! nous ! mourir, perdre la vie,
Ainsi que les pâles humains ?
Voir notre coupe d'ambroisie

Tarir sous nos tremblantes mains,
 Et dans l'Hadès aux hôtes sombres,
 Comme des ombres,
 Descendre un jour sans lendemains ?

Quel est donc l'ennemi terrible
 Qui va nous terrasser ainsi ?
 Son bras est-il donc invincible,
 Son cœur est-il donc endurci ?
 Quoi ! faut-il que l'Olympe tombe
 En hécatombe
 Devant ce vainqueur sans merci ?

Ah ! puissions-nous goûter encore
 La douce lumière des cieux !
 O Titan, notre chœur t'implore !
 Arme ton bras victorieux,
 Dissipe ces terreurs amères,
 Sauve tes frères !
 Car tu peux tout, ô roi des dieux !

PROMÉTHÉE.

Je ne puis vous sauver ni me sauver moi-même.
 Pour moi, comme pour vous, ce moment est suprême ;
 Et tout ce qui me reste encor de mes grandeurs
 C'est que je sais comment, quand et par qui je meurs.
 Mais, dans le sombre Hadès avant que de vous suivre,
 Je veux bénir de loin le Dieu qui me délivre.
 Salut, ô Dieu vainqueur ! Du fond de l'Orient

Je le vois qui vers nous s'avance en souriant.
Ce n'est qu'un faible enfant emmailloté de langes.
Comme des messagers divins, des milliers d'anges
Le portent sur leurs bras dans l'air silencieux
Et viennent repeupler l'immensité des cieux.
L'enfant divin bénit le ciel, la terre et l'onde,
Et déjà son regard change l'aspect du monde.
La grâce, la tendresse et la sérénité
Y tempèrent l'éclat de la divinité.
Une douceur terrible y réside et rayonne...
Mais sur son front sanglant quelle étrange couronne !
Quoi ! tu sauras souffrir, même avant de régner !
Quoi ! ton cœur et ton front devront aussi saigner !
O doux Nazaréen ! Je comprends ta victoire ;
Car tu n'exiges rien que d'aimer et de croire.
Je comprends l'univers qui t'attend à genoux ;
Car ta loi sera libre et ton joug sera doux.
Viens donc régner ! Remplis et les cieux et la terre !
— Mais j'éprouve à ta vue un trouble involontaire.
Mon cœur est partagé : je t'aime et je te hais.
Je pèse avec le mal le bien que tu me fais :
C'est bien toi qui brisas mes fers à cette place ;
Mais tu me fais mourir avec ceux de ma race.
Si tu chasses du ciel ces tyrans orgueilleux,
Tout en vengeant mes droits, tu me perds avec eux...
N'importe ! sois béni ! ma haine est satisfaite ;
J'acclame ta victoire en voyant leur défaite.
Triomphe donc ! le Sort te livre l'univers.
La terre t'applaudit, les cieux te sont ouverts.

Va t'asseoir sur l'Olympe ! Où s'étalait le vice
 Fais trôner la vertu, l'amour et la justice.
 Souviens-toi que les dieux n'étaient que des tyrans ;
 Sois l'ami des petits, des faibles, des souffrants.
 Mais ne crois pas régner à jamais sans conteste.
 J'ai dans les cœurs mortels mis un ferment céleste
 Qui leur fait secouer tout joug, même divin :
 C'est de la liberté l'amer et fort levain.

.
 O pâle humanité, que ton chemin est rude !
 Quand reposeras-tu ta longue lassitude ?
 Les générations se succédant toujours,
 Comme les flots pressés de l'océan des jours,
 Roulent vers le néant avec un bruit sublime.
 Mais, avant de tomber sans retour dans l'abîme,
 Chaque vague en passant a réfléchi les cieus,
 Et chaque homme en son cœur a pu juger les dieux.

Pour vous, depuis longtemps, la terre vous condamne.
 Puisqu'elle a déserté votre culte profane,
 Dieux oubliés, dieux morts, dieux d'un monde passé,
 Dissipez dans les airs votre spectre effacé !
 Vous n'êtes plus qu'une ombre, une vapeur légère,
 D'un être mensonger la forme mensongère.
 Disparaissez, fuyez ! La justice a vaincu.
 Laissez-moi mourir seul, seul comme j'ai vécu !



SONNET D'ADIEU

○ Muse, arrête ici ton vol précipité !
Avant de parcourir de nouveau la carrière,
Respire, et laisse-moi regarder en arrière
Le chemin que j'ai fait loin du monde agité.

Ces tranquilles hauteurs où tu m'as transporté
Me rendent ma jeunesse et ma force première :
Mon âme, en s'approchant plus près de la lumière,
A retrouvé l'amour, l'espoir, la liberté.

La terre est sous mes pieds. Nos passions mesquines,
Nos colères d'un jour, nos luttes intestines
Ne sont plus qu'un vain bruit qui se perd à moitié ;

La paix descend du ciel dans mon âme sereine ;
Et, sans perdre ma foi, je dépose la haine ;
Car je n'ai plus au cœur qu'une immense pitié.

1858.





TABLE



TABLE

PETITS POÈMES

| | |
|---|----|
| LA MORT DU JUIF-ERRANT | 1 |
| Dédicace | 3 |
| Premier Chant. — <i>La Solitude</i> | 5 |
| Deuxième Chant. — <i>L'Orage</i> | 14 |
| Troisième Chant. — <i>L'Expiation</i> | 23 |
| Quatrième Chant. — <i>Le Repentir</i> | 33 |
| Cinquième Chant. — <i>Le Pardon</i> | 50 |
| LE RÉVE | 61 |

| | |
|---------------------------|-----|
| L'ELKOVAN | 73 |
| Dédicace | 75 |
| Prélude | 77 |
| Premier Chant | 81 |
| Deuxième Chant | 95 |
| Troisième Chant | 112 |
| Épilogue | 124 |
| LA GROTTÉ | 129 |
| SUR UN TOMBEAU | 135 |
| VISION | 143 |

POÈMES DRAMATIQUES

| | |
|--------------------------------------|-----|
| Sonnet-Préface | 159 |
| LE PROLOGUE DE « STÉPHEN » | 161 |
| LE PREMIER JOUR DE L'ÉDEN | 183 |
| PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ | 221 |
| Sonnet d'Adieu | 269 |



553674

Achevé d'imprimer

le cinq décembre mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

1

2

3

4

5

134

(3 102)

OEUVRES

DE

Edouard Grenier

*

POÉSIES

PETITS POÈMES — POÈMES DRAMATIQUES

I



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

NS.93 c.1



1

2

3

4

•

•

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS CONTEMPORAINS)

Volumes petit in-2 (format des Elzévir)
imprimés sur papier vélin teinté

Chaque volume : 12 francs

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte

| | |
|--|--------|
| MARCELINE DESBORDES-VALMORE. Œuvres poétiques (1819-1859). <i>Idylles. — Élégies.</i> 1 vol. avec portrait | 12 fr. |
| — <i>Élégies. — Romances. — Mélanges. — Fragments. — Poésies posthumes.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| — Œuvres poétiques (1819-1859). <i>Les Enfants et les Mères.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| LÉON DIERX. Œuvres complètes. Tome I ^{er} . <i>Poèmes et Poésies. — Les Lèvres closes.</i> 1 volume avec portrait. | 12 fr. |
| — Tome II. <i>Les Paroles du Vaincu. — La Rencontre. — Les Amants. — Poésies posthumes.</i> 1 volume | 12 fr. |
| AUGUSTE DORCHAIN. Poésies (1881-1894). — <i>La Jeunesse Pensive. — Vers la Lumière. — Poésies diverses.</i> 1 vol. avec portrait. | 12 fr. |
| LÉON DUVAUCHEL. Poésies (1869-1902). — <i>Le Médaillon. — Le Coffret. — Les Étreintes. — Les Sourires. — La Clé des Champs. — Pour mon Pays. — Poèmes de Picardie. — Les Faines.</i> 1 vol. avec portrait. | 12 fr. |
| FRANÇOIS FABIÉ. Poésies (1880-1887). — <i>La Poésie des Bêtes. — Le Clocher.</i> 1 vol. avec portrait. | 12 fr. |
| — Poésies (1888-1892). — <i>La Bonne Terre. — Voix Rustiques.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| — Poésies (1892-1904). — <i>Vers la Maison. — Par les vieux Chemins.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| FERDINAND FABRE. <i>L'Abbé Tigrane.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| — <i>Monsieur Jean.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| — <i>Barnabé.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| — <i>Le Chevrier.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| GUSTAVE FLAUBERT. <i>Madame Bovary.</i> 2 vol. | 24 fr. |
| — <i>Salammbô.</i> 2 vol. | 24 fr. |
| — <i>Trois Contes.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| — <i>La Tentation de Saint Antoine.</i> 1 vol. | 12 fr. |
| — <i>L'Éducation sentimentale.</i> 2 vol. | 24 fr. |
| — <i>Bouvard et Pécuchet.</i> 1 vol. | |
| — <i>T.</i> avec portrait. | |



